2e bib.
3520

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

TOME TROISIEME.

NOTICE

Des Ouvrages qui composent les Œuvres complètes de MILLOT, *18 vol. in-12, et qui se vendent séparément.*

	℔	ʃ
Élémens d'Histoire Ancienne, 4 vol. in-12. . . .	10	
——— d'Histoire Moderne, 5 vol. in-12.	12	10
——— d'Histoire d'Angleterre, augmentés des règnes de GEORGES II et de GEORGES III, par CH. MILLON; 3 vol. in-12.	7	10
——— de l'Histoire de France, augmentés d'un Supplément sur le règne de LOUIS XV, continués jusqu'à la mort de LOUIS XVI, par CH. MILLON; 3 vol. in-12.	7	10
Histoire littéraire des TROUBADOURS; 3 vol. in-12.	7	10

Les mêmes Ouvrages, beau papier, 15 vol. in-8.° .	60	
Idem sur carré fin d'Angoulême	90	

L'in-8.° ne se vend pas séparément.

56977-01

ÉLÉMENS

D'HISTOIRE ANCIENNE,

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome III.

A PARIS,

Chez la veuve DURAND, rue de l'Hirondelle, n.° 30, hôtel Salamandre.

1800.

Digitized by Google

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

Depuis l'an de Rome 552, jusqu'en 620.

CHAPITRE PREMIER.

Guerres contre Philippe, roi de Macédoine, & contre Antiochus, roi de Syrie.

CINQ cents vaisseaux carthaginois livrés à Scipion, & brûlés à la vue de Carthage; cette puissance maritime réduite à dix petites galères; Abaissement de Carthage.

tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux ; le fier Annibal forcé de ſouſcrire à l'abaiſſement de ſa patrie ; le ſouvenir des anciennes défaites effacé par tant de victoires ; tel fut le fruit de la ſeconde guerre Punique. Tout devoit enorgueillir Rome en augmentant ſon empire. Elle reçut avec enthouſiaſme l'illuſtre vainqueur, qui rapporta au tréſor cent vingt mille livres peſant d'argent. Son triomphe fut magnifique. Le ſurnom d'Africain étoit pour lui la récompenſe la plus glorieuſe.

Triomphe de Scipion l'Africain.

L'ambition de Rome s'accroît.

Dès-lors le génie ambitieux des Romains ſe développa librement. Mille obſtacles l'avoient contenu en Italie. C'eſt un torrent qui va tout inonder, après avoir rompu ſes digues. Les victoires paſſées inſpiroient le deſir de vaincre encore ; la paſſion des conquêtes étoit enflammée par les conquêtes mêmes ; les richeſſes acquiſes par la guerre offroient les moyens de réuſſir dans de nouvelles guerres. En de pareilles circonſtances, à peine un peuple modéré eût-il pu ſuſpendre le cours de ſes entrepriſes ; & quel peuple fut moins modéré que les Romains, lorſqu'il s'agiſſoit d'agrandiſſement ?

552. Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine.

Je ſupprime quelques expéditions contre les Gaulois en Italie & contre les Eſpagnols, qui par de fréquentes révoltes donnèrent de l'inquiétude

ſans arrêter les projets de l'ambition. De plus grands ennemis vont ſuccomber. La Grèce & l'Aſie vont s'ouvrir aux armes romaines. Il y avoit peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avoit conclu une paix générale, dans laquelle Rome avoit fait comprendre ſes alliés. Ce prince remuant avoit ſecouru depuis les Carthaginois ; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entrepriſes. Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens, envoyèrent des ambaſſadeurs à la république pour ſe plaindre de ſes vexations. On lui déclara auſſitôt la guerre, car les Romains la déſiroient. Le ſuccès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la première campagne, le conſul Sulpicius battit Philippe. Quintius Flaminius, (ou Flamininus,) proconſul, remporta ſur lui une victoire déciſive, près des Cynocéphales en Theſſalie, où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne, dans un terrain coupé & inégal, qui l'expoſoit trop à ſe rompre. La légion romaine, au contraire, par ſes diviſions & ſes intervalles, avoit ſes mouvemens libres, ſe formoit avec promptitude, ſe portoit légèrement par-tout. Dès qu'on put éviter le front de l'ennemi, l'attaquer en flanc, déranger ſon ordre de bataille, il fut hors d'état de diſputer le terrain. La paix ſuivit cette

556. Il eſt défait par Flaminius, & ſoumis à un tribut.

victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talens, outre ſes vaiſſeaux qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius ſervit d'otage.

Liberté rendue en apparence aux villes grecques

Dans l'aſſemblée des jeux iſthmiques, le proconſul publie un décret du ſénat & du peuple romain, par lequel la liberté eſt rendue aux villes grecques, qui étoient ſous la domination du roi de Macédoine. Tout retentit d'acclamations. On admire; on exalte ce peuple guerrier & bienfaiſant, dont les exploits ont pour but la liberté des autres peuples. Joie ſtupide ! vaines louanges ! Nous verrons bientôt ſi la Grèce eut lieu de s'applaudir d'avoir attiré les armes romaines. Elle étoit dans un état de langueur, avant de connoître le nom de Rome: ce nom fatal lui préſageoit une ſervitude prochaine.

Les Étoliens, & Nabis, roi de Sparte, accuſent les Romains de mauvaiſe foi.

Les Étoliens, peuple de brigands intrépides qui avoient beaucoup contribué à la dernière victoire, accuſoient déja les Romains de mauvaiſe foi, parce qu'ils retenoient deux places dans le pays. Mais Nabis, tyran de Sparte, eut bientôt plus de ſujet de ſe plaindre. Flaminius avoit traité avec lui pendant la guerre: la guerre finie, il ne le regarda plus comme un allié; il le pourſuivit comme un tyran, voulut l'obliger de ſe deſſaiſir d'Argos, l'aſſiégea dans Sparte, lui preſcrivit des conditions de paix, & le laiſſa en poſſeſſion de ſon état,

après avoir rendu la liberté aux Argiens. Sans doute, en voulant que chaque ville de la Grèce fût indépendante, & ſe gouvernât par ſes propres lois, on prévoyoit bien que toutes ces petites républiques diviſées ſeroient un jour plus faciles à vaincre. Ce beau zèle pour la liberté des Grecs n'étoit au fond qu'un moyen de les aſſujettir, quand les circonſtances le permettroient. Les Etoliens le prévirent, & appelèrent un défenſeur.

561. Antiochus, roi de Syrie, ſe déclare contre Rome; mais il ne ſuit pas les conſeils d'Annibal.

Antiochus le Grand, roi de Syrie, cinquième ſucceſſeur de Séleucus, fut l'ennemi qu'ils ſuſcitèrent aux Romains. Annibal s'étoit réfugié à ſa cour, perſécuté par l'ambition inquiète de Rome; car Rome avoit demandé qu'on lui livrât ce héros, tandis qu'il travailloit à réformer les abus & à réparer les maux de ſa patrie. Plus animé que jamais contre ſes anciens ennemis, il eût peut-être vengé Carthage, ſi Antiochus avoit eu pour lui toute la confiance dont il étoit digne. Annibal conſeilloit à ce monarque d'engager dans ſon parti le roi de Macédoine, & de porter la guerre en Italie. On ne fit ni l'un ni l'autre. L'imprudence dirigea tout; tout réuſſit mal.

Sage politique de Rome pour ſe ménager des reſſources.

De l'autre côté, les Romains, par une politique conſommée, ſe ménageoient des reſſources inépuiſables. Leurs ambaſſadeurs agiſſoient en Aſie & en Grèce. Ils inſpiroient des ſoupçons contre

Annibal; ils faiſoient alliance avec Eumène, roi de Pergame, fils d'Attale; ils s'aſſuroient de Philippe, de la ligue des Achèens, que l'illuſtre Philopémen ſoutenoit encore glorieuſement; ils entretenoient l'amitié des Grecs, à qui le nom ſeul de la liberté tenoit ſouvent lieu de tout; enfin ils prenoient ſi bien leurs meſures, qu'on n'eſt point étonné de les voir parler en maîtres au puiſſant monarque de Syrie.

État du royaume de Syrie.

Ce royaume étoit encore le plus vaſte démembrement de l'empire d'Alexandre, quoique déja démembré lui-même, ſur-tout par Arſace qui, depuis plus de ſoixante ans, avoit fondé la monarchie des Parthes. Les Séleucides, en voulant ſubjuguer l'Égypte, avoient trop négligé les ſoins eſſentiels du gouvernement; & d'ailleurs en ſuccédant à la puiſſance des Perſes, ils en avoient pris les mœurs efféminées. Rome étoit pour eux ce que les Macédoniens avoient été pour Darius. Preſque toutes les révolutions de l'univers ſe reſſemblent dans le principe.

---

562. Mauvaiſe conduite d'Antiochus.

Autant les Étoliens montrèrent de vigueur dès le commencement de la guerre, autant le ſuperbe Antiochus fit-il connoître ſon penchant à la volupté. Il perdit dans l'île d'Eubée le temps que demandoient les affaires; il oublia bientôt à Chalcis l'objet même de ſon expédition. Là,

éperduement amoureux d'une jeune fille, il l'épouſa, s'endormit au ſein des plaiſirs, & laiſſa tomber la diſcipline militaire. Tout-à-coup il apprend que le conſul Manius Acilius marche à grandes journées ; il court occuper le paſſage des Thermopyles ; il envoie demander aux Étoliens du ſecours, car les troupes d'Aſie n'arrivoient point. Les Romains arrivent. Caton, lieutenant du conſul, qui avoit été conſul lui-même, gagne le haut du défilé, par le ſentier qu'avoient pris autrefois Xerxès & Brennus ; il fond ſur les ennemis, les met en déſordre ; & Acilius achève la victoire. Antiochus ſe ſauve avec cinq cents hommes. L'Eubée eſt repriſe. Les Étoliens perdent Héraclée, leur capitale, après une vigoureuſe défenſe. Philippe leur enlève Lamia. Aſſiégés dans Naupacte, ils demandent & obtiennent une trève, pour faire des ſoumiſſions à Rome. Leurs députés n'ayant pas voulu s'en remettre à la volonté du ſénat, qu'on ne leur expliquoit point, eurent ordre de partir le même jour. C'eſt ainſi que les Romains vouloient donner la loi en deſpotes.

Les Romains forcent les Thermopyles & accablent leurs ennemis.

563. L. Scipion, avec ſon frère, l'Africain, va finir la guerre.

Un nouveau conſul, L. Scipion, va finir la guerre, accompagné de ſon frère Scipion l'Africain. Ce grand homme avoit demandé à ſervir ſous lui. En paſſant chez le roi de Macédoine, ils lui

remettent, au nom du peuple romain, le reſte du tribut qu'il devoit payer. On venoit de lui rendre ſon fils Démétrius ; & dans ſon humiliation, il ſe vit du moins récompenſé de ſes ſervices. Antiochus trembloit d'autant plus en Aſie, que la perte d'une bataille navale lui annonçoit de nouveaux malheurs. Loin de défendre courageuſement les côtes de l'Helleſpont, il en retira ſes troupes. L'Aſie eſt enfin ouverte aux Romains. Réſolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propoſitions d'accommodement. Le monarque ſe détermine malgré lui à une bataille. Avec quatre-vingt mille hommes & cinquante-quatre éléphans, contre trente-mille hommes, il eſt entièrement vaincu près de Magnéſie par le conſul. Il fuit juſqu'à Antioche, & envoie demander la paix.

Antiochus eſt entièrement défait à Magnéſie, en Ionie.

Scipion l'Africain ne s'étoit pas trouvé à la bataille, ſoit qu'il fût malade réellement, ou qu'il le feignît, comme on l'a conjecturé, pour laiſſer toute la gloire à ſon frère. C'eſt lui qui déclara aux ambaſſadeurs la réſolution du conſeil. Il leur dit : » Que les Romains ne ſe laiſſoient ni » abattre par l'adverſité, ni enfler par la fortune ; » qu'ils ſe contentoient, après la victoire, de ce » qu'ils avoient demandé auparavant ; qu'Antio- » chus eût à évacuer toute l'Aſie en deçà du mont

Dures conditions que lui impoſent les Romains.

» Taurus ; qu'il payât tous les frais de la guerre, » évalués à quinze mille talens ; qu'il donnât » vingt otages, &c. » Et de plus, il devoit livrer Annibal & l'Étolien Thoas, afin de diſſiper tout ſujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal s'enfuit, erra d'aſyle en aſyle, toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Pruſias, roi de Bithynie, ennemi d'Eumène.

Annibal pourſuivi par leur haine.

Les Rhodiens, qui avoient rendu de grands ſervices, députèrent à Rome pour obtenir la liberté des villes grecques d'Aſie. Eumène, dont l'alliance n'avoit pas été moins utile, députa pour demander la dépouille d'Antiochus. C'étoit une matière bien délicate de délibération. La politique demandoit qu'on favoriſât les rois alliés; la gloire exigeoit qu'on traitât les Grecs d'Aſie comme ceux d'Europe. On vint à bout de contenter Eumène & les Rhodiens ; le premier, en lui donnant la Lycaonie, la Phrygie & la Myſie ; les autres, en leur adjugeant la Lycie, avec une portion de la Carie & de la Piſidie, & en aſſurant la liberté aux villes qui en jouiſſoient avant la défaite d'Antiochus. Il y avoit de la grandeur à diſtribuer ainſi des provinces : il y en auroit eu davantage à rendre libres tous les Grecs, comme on avoit affecté

Comment les Romains récompenſent les Rhodiens & Eumène leurs alliés.

Ils n'agiſſoient que par ambition.

de le promettre. Rome éblouiſſoit le monde, & ne combattoit réellement que pour agrandir ſon empire.

CHAPITRE II.

Caton le Cenſeur. — Guerre contre Perſée. — Injuſtice de l'ambition romaine, &c.

CETTE guerre, qui valut à L. Scipion le ſurnom d'Aſiatique, fut cependant funeſte aux Romains, dont les mœurs ſimples & auſtères ſe corrompirent bientôt, par tous les vices qu'entraînent les richeſſes. En goûtant les délices de l'Aſie, ils ſe dégoûtèrent de la vertu : la ſemence des malheurs germa au ſein de la fortune. Faut-il que tous les peuples ſe reſſemblent à cet égard ?

Les Romains commencent à ſe corrompre en Aſie.

Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal, c'eût été le fameux M. Porcius Caton, perſonnage conſulaire, zèlé partiſan des travaux ruſtiques & de la frugalité, ennemi de toute eſpèce de luxe ; mais dont l'économie étoit taxée d'avarice, & dont le caractère dur & l'eſprit ardent ne connoiſſoient point les juſtes bornes de la ſageſſe.

Sévérité exceſſive de Caton le Cenſeur.

Il s'étoit oppoſé avec une extrême chaleur, en 548, à l'abrogation de la loi Oppia, qui ne permettoit pas aux dames romaines plus d'une

Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames.

demi-once d'or en ajuſtemens, & qui leur interdiſoit les chars, les habits de différentes couleurs. Cette loi avoit été faite lorſqu'Annibal menaçoit Rome & ravageoit l'Italie. Dès que la paix fut conclue avec Carthage, le motif de la loi ne ſubſiſtant plus, les femmes employèrent tout leur crédit pour qu'on l'abrogeât. Malgré les invectives ſanglantes de Caton, alors conſul, elles réuſſirent dans leurs démarches. Ce goût de parure, naturel à leur ſexe, ne dégénéroit pas encore en faſte ruineux. Les dames réclamoient ſeulement leur ancien état; elles vouloient être diſtinguées du peuple, elles vouloient faire uſage de leur aiſance. Caton prévoyoit les fruits du luxe: il en prédit les abus & les excès pernicieux; mais n'y avoit-il pas des moyens plus doux pour les prévenir? & pouvoit-il eſpérer qu'en devenant riche, on vivroit toujours comme lorſqu'on étoit pauvre?

Raiſons que ſon collégue lui oppoſe.

Valérius, ſon collégue, lui répond ſagement dans Tite-Live, qu'il y a deux ſortes de lois; les unes établies pour une utilité générale & perpétuelle: on ne les doit jamais abroger à moins que l'expérience n'en ait démontré les inconvéniens, ou qu'elles ne ſoient devenues inutiles; les autres, nées des conjonctures & des beſoins particuliers, variables par conſéquent,

comme le gouvernement d'un vaiſſeau varie dans le calme & dans la tempête. Il ajoute que les femmes ne pouvant exercer les magiſtratures, les ſacerdoces, jouir des avantages du commandement & du triomphe; la propreté, la parure ſont leur partage, & en quelque ſorte leur règne domeſtique : légère ſatisfaction qu'on ne doit pas leur envier; qu'elles ne dépendront pas moins de leurs maris après l'abolition de la loi Oppia; qu'ils doivent les traiter comme des compagnes, non comme des eſclaves, & ſouhaiter qu'elles les regardent comme de tendres époux plutôt que comme des maîtres impérieux. Caton fut ſourd à tous ces raiſonnemens, moins par vertu que par humeur.

566. Il fait accuſer indignement Scipion l'Africain.

Rien ne peut ſervir d'excuſe à ſa haine contre les Scipions, ni à la manière dont il l'exerça. L'Africain eſſuya les premiers coups. Deux tribuns, ſuſcités par Caton, l'accuſent devant le peuple, entr'autres articles, de s'être laiſſé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illuſtre accuſé comparoît, déchire ſes comptes, & dédaignant de ſe juſtifier : *A tel jour qu'aujourd'hui*, dit-il, *j'ai vaincu Annibal & Carthage ; ſuivez-moi au capitole, Romains ; allons y remercier les dieux.* Toute l'aſſemblée le

ſuit, & laiſſe les accuſateurs confondus. Ce grand homme, cité de nouveau, ſe retira dans une maiſon de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-ſept ans. Il poſſédoit un mérite preſque inconnu dans ſa patrie, celui de réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité & des lettres. Aſſez ſage pour ſe ſuffire à lui-même dans la retraite par l'étude & la modération, il avoit coutume de dire : *Je ne ſuis jamais moins oiſif que lorſque je n'ai point d'affaires, & jamais moins ſeul que lorſque je ſuis ſans compagnie.* On doit le regarder comme le principal modèle qui perfectionna les Romains.

Il fait condamner injuſtement Scipion l'Aſiatique.

Après ſa mort, Caton pourſuivit avec la même animoſité ſon frère l'Aſiatique, & lui ſuſcita les mêmes accuſateurs. Le vainqueur d'Antiochus fut condamné à une groſſe amende, comme ayant reçu de ce prince des ſommes immenſes, pour lui procurer une paix avantageuſe. On ſaiſit tous ſes biens; on n'y trouva aucun veſtige de corruption : ils ne ſuffiſoient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accuſé fut reconnue dans la ſuite, & l'on répara cette injuſte condamnation. Sempronius Gracchus, quoique tribun du peuple, avoit défendu courageuſement les deux frères. Il en fut récompenſé par ſon mariage

avec la célèbre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Nous verrons ſes enfans jouer un grand rôle dans la république.

Caton flattoit le peuple en exhalant, ſous le maſque d'un zèle rigide, l'amertume de ſon fiel & de ſes haines perſonnelles. Élevé à la cenſure, il l'exerça en réformateur impitoyable, quoique ſa conduite ſecrète ne fût point exempte de blâme. Il dégrada un ſénateur, uniquement pour avoir baiſé ſa femme en préſence de ſes filles. Il exclut, on ne ſait pourquoi, Scipion l'Aſiatique de l'ordre des chevaliers, où il étoit entré après ſa diſgrace, & le réduiſit au niveau des moindres citoyens. Il condamna quiconque avoit porté quelque ornement ſuperflu. Par-là il en impoſoit à la populace, toujours charmée de cette exceſſive ſévérité de mœurs, qui s'accorde avec ſa ſituation. On lui décerna une ſtatue. Son crédit fut toujours ſi grand, qu'ayant été quarante-quatre fois appelé en jugement, jamais le peuple ne le condamna. Quelque mérite qu'eût l'inexorable cenſeur, le préjugé populaire lui ſervoit plus que ſon mérite. C'eſt par-là que les enthouſiaſtes règnent ſur la multitude.

Il paſſe les bornes dans ſa cenſure.

Par là il ſe rend agréable au peuple.

Du reſte, on avoit déja beſoin de violens remèdes contre la corruption des mœurs. En 567, deux ans avant la cenſure de Caton, les conſuls

Découverte d'une ſociété de débauche.

découvrirent une ſociété formée en divers endroits, qui, ſous prétexte des bacchanales, fête conſacrée à Bacchus, ſe livroit aux déſordres les plus honteux. Probablement de faux rapports avoient exagéré le mal ; car toutes les aſſemblées nocturnes, dans les ſiècles d'ignorance, ont fait naître de ſemblables accuſations trop légérement admiſes. Environ ſept mille perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, furent impliquées dans cette affaire. On en punit de mort un grand nombre : les autres prirent la fuite ou ſe tuèrent eux-mêmes. L'abolition des bacchanales n'empêcha point les progrès du vice.

L'ambition de Rome couverte de belles apparences.

Les Romains s'engagent dans de nouvelles guerres, où leur ambition ſe développe de plus en plus. On admire ces paroles d'un décret concernant les Statyelles, peuple de Ligurie : *La victoire eſt glorieuſe, quand elle ſe borne à dompter un ennemi ; mais elle devient odieuſe, quand elle opprime des malheureux.* Il falloit pratiquer une maxime ſi équitable. Rome n'eſſuieroit pas le reproche de n'avoir ſouvent montré de la modération, que par des intérêts politiques, & d'avoir cherché des prétextes pour ſubjuguer les peuples mêmes dont elle ſe montroit amie. La ſuite de l'hiſtoire n'eſt, pour ainſi dire, que le tiſſu de ſes injuſtices, plus ou moins colorées.

Un

Un nouvel orage ſe forma ſur la Macédoine. Philippe étoit mort depuis quelques années, haïſſant toujours les Romains, ſans pouvoir effacer la honte de ſes défaites. Il avoit fait mourir ſon fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en otage. Ce fut le fruit d'une accuſation calomnieuſe de Perſée, ſon fils naturel, jaloux de Démétrius, & qui brûloit d'enlever à ce jeune prince très-eſtimable la couronne qui devoit lui appartenir. Après un crime ſi noir, Perſée ayant ſuccédé à Philippe, ſe livra imprudemment à ſa haine contre les Romains. Il faiſoit des préparatifs, il remuoit dans la Grèce. Eumène en avertit Rome, & la guerre fut réſolue. A cette nouvelle, Perſée envoya des ambaſſadeurs, pour offrir toutes les ſatisfactions qu'on exigeroit. Le ſénat répondit qu'un conſul alloit ſe rendre en Macédoine, & que le roi pourroit traiter avec lui ſur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter que les armes à la main.

Mouvemens de Perſée, roi de Macédoine, contre les Romains.

582. On lui déclare la guerre.

Le conſul Licinius Craſſus arrive bientôt. Le roi ayant remporté ſur lui une victoire, demande enſuite la paix aux mêmes conditions que ſon père avoit reçues. Ici, la fermeté romaine ſe fait admirer. Licinius, quoique vaincu, déclare fièrement que Perſée n'obtiendra la paix qu'en ſe remettant, avec ſon royaume, à la diſcrétion des

Les Romains quoique vaincus, veulent faire la loi.

Romains. Une conſtance opiniâtre & inflexible triomphoit de tout à la longue. Ce prince d'ailleurs, avare, timide & cruel, ne ſavoit ni s'attacher des alliés, ni ſe rendre formidable à ſes ennemis.

585. Paul Émile le fait priſonnier.

Deux autres conſuls ne réuſſirent pas mieux que Licinius ; enfin la quatrième année de la guerre, les Romains eurent pour général l'homme le plus digne de la terminer. C'étoit Paul-Émile. Depuis long-temps il vivoit dans la retraite, bornant ſes ſoins à l'éducation de ſes enfans. Le vœu public le rappela aux honneurs. Devenu conſul, il s'inſtruiſit parfaitement de l'état des choſes, & combina tout avant d'agir. L'exécution répondit à ſa prévoyance. Il y eut une bataille déciſive à Pydna en Macédoine. La phalange macédonienne fut enfoncée, parce qu'on l'attaqua de tous côtés par pelotons, à meſure qu'elle ſe dérangeoit par ſes mouvemens ; unique moyen de la rompre. Perſée prit la fuite. Abandonné de ſes ſujets, il ſe livra lui même au vainqueur. On le vit à Rome marcher en habit de deuil devant le char de triomphe ; & il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fuſſent déclarés libres.

La Macédoine eſt ſoumiſe.

Sageſſe &

On doit attribuer cette conquête à la prudence,

ainſi qu'à la valeur de Paul-Émile. Scipion Naſica lui conſeillant de livrer bataille plus tôt qu'il ne convenoit, & lui repréſentant qu'on imputoit ſes délais à lâcheté : *Je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il ; *au mien, vous agirez comme moi.* Il vécut dans la médiocrité après avoir enrichi l'état : *il ne porta dans ſa maiſon qu'une gloire immortelle :* Cicéron lui donne cet éloge, & ne pouvoit mieux le louer. La mort lui enleva tout d'un coup deux de ſes fils. Haranguant enſuite le peuple, il témoigna qu'il ſe ſoumettoit à ce malheur, pourvu que les dieux daignaſſent épargner à la république les maux dont tant de proſpérités la menaçoient. Sentiment d'un ſage, qui ſait combien le poiſon de la fortune eſt funeſte, non-ſeulement aux particuliers, mais aux ſociétés & aux empires. En effet, Rome périra par le fruit de ſes victoires. Paul-Émile avoit amené d'Athènes le philoſophe Métrodore. Il lui confia l'éducation de ſes enfans. Peu de temps après, trois autres philoſophes, en particulier le célèbre Carnéade, parurent à Rome, envoyés par les Athéniens en qualité d'ambaſſadeurs. Ils y répandirent les premières idées de philoſophie, & ce fut une eſpèce de ſcandale qui exerça le zèle inexorable de Caton.

vertu de Paul-Émile.

Philoſophes Grecs à Rome.

La Grèce ſentit bientôt la peſanteur du joug

Les Étoliens

ſubiſſent la loi, & ſont ſoumis au tribut.

romain. Les farouches Étoliens avoient obtenu la paix aux conditions les plus dures. Ils s'étoient obligés à marcher toujours ſous les ordres des généraux de la république ; à ne ſecourir jamais ni ſes ennemis, ni ceux de ſes alliés ; & à payer cinq cents talens dans un eſpace de ſix ans. C'étoit une punition de leurs entrepriſes. Mais Rome voyoit encore d'un œil inquiet la ligue achéenne, qui ſeule maintenoit un reſte de liberté.

Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'eſt plus ménagée.

Philopémen, qu'on a appelé le dernier des Grecs, venoit de mourir. Moins modéré qu'Épaminondas ſon modèle, il avoit forcé Sparte d'entrer dans la confédération, après y avoir aboli les lois de Lycurgue, & commis beaucoup de violences. Pris & empoiſonné par les Meſſéniens rebelles, il avoit laiſſé les Achéens ſans chef capable de les ſoutenir. Dans cette circonſtance, le ſénat romain s'érige en juge d'un peuple libre, diſperſe les citoyens qu'il ſoupçonne, & prépare ainſi l'aſſujettiſſement total de la Grèce. La ruine de Perſée préſageoit ſon infortune ; car il ne reſtoit plus de barrière contre l'ambition de ces avides conquérans.

Baſſeſſe de Pruſias à Rome.

Déja leur orgueil regardoit les rois avec mépris, & la baſſeſſe intéreſſée des rois ſembloit juſtifier un orgueil ſi outrageant. Après la défaite de Perſée, Pruſias, roi de Bithynie, vint faire

ſa cour aux Romains : il parut dans une humble poſture près de la porte du ſénat, en baiſa le ſeuil, & s'écria : *Je vous ſalue, dieux ſauveurs !* Cette démarche tendoit à obtenir quelques graces : en effet, il les obtint. * Polybe déclare qu'il auroit honte de rapporter le diſcours de ce prince aux ſénateurs, tant il le jugeoit indigne de la royauté, & peut-être capable d'humilier le ſénat. Une baſſe & ſervile adulation déshonore ceux qui la goûtent, autant que ceux qui l'emploient. Eumène, roi de Pergame, étoit en chemin pour venir à Rome. Une conduite équivoque l'avoit rendu ſuſpect dans la guerre de Macédoine. On ne vouloit pas le recevoir ; on ne vouloit pas l'offenſer ouvertement : on défendit par un décret à tous les rois d'entrer dans la ville, ſous prétexte des dépenſes qu'ils occaſionnoient à l'état.

Conduite deſpotique des Romains à l'égard de la Syrie.

Mais rien ne décèle mieux le caractère des Romains, que leur conduite envers la Syrie. Popilius Lænas défendit au nom du ſénat à Antiochus Épiphane, uſurpateur du trône, de faire des conquêtes en Égypte ; défenſe d'autant plus hardie, que le ſuccès de la guerre de Macédoine

* Ce vil ſouverain fut détrôné par ſon fils Nicomède qu'il avoit voulu faire mourir, & qui le fit aſſaſſiner.

étoit encore incertain. Ayant tracé un cercle autour du monarque : *Avant que de ſortir de ce cercle*, lui dit-il, *rendez réponſe au ſénat.* Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambaſſadeurs à Rome, auxquels on dit fièrement qu'*on le félicitoit d'avoir obéi.* Après ſa mort en 589, les Romains exclurent du trône Démétrius, l'héritier légitime, en faveur d'Antiochus Eupator, fils d'Épiphane, dont l'enfance ne pouvoit gêner leur ambition. Sans conſulter les Syriens, ils déclarèrent Eupator pupille de la république ; & envoyèrent trois membres du ſénat pour gouverner en qualité de ſes tuteurs, avec ordre d'affoiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aſpiroit évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

CHAPITRE III.

Troiſième guerre Punique.—Les Romains détruiſent Carthage, Corinthe & Numance.

DEPUIS quelque temps, le vieux Maſiniſſa, tout dévoué aux Romains & ſûr de leur protection, avoit uſurpé des terres ſur le domaine de Carthage. Elle porta ſes plaintes au ſénat : on envoya de Rome des commiſſaires, pour terminer le différend. Caton en fut un. A ſon retour, il exagéra les forces des Carthaginois, il les accuſa d'armer contre la république, & ne ceſſa de crier qu'*il falloit détruire Carthage :* c'étoit comme le refrain de tous ſes diſcours. Scipion Naſica, plus modéré & plus ſage, combattit toujours cette opinion, auſſi dangereuſe que violente. Mais les invaſions du roi numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes ; Naſica lui-même, qui venoit de finir leur querelle en médiateur, ayant été expoſé aux inſultes de la populace de Carthage ; la guerre s'étant rallumée entre Maſiniſſa & ce peuple, il étoit impoſſible que Rome ne ſaiſît pas enfin l'occaſion de dominer en Afrique.

Les différends de Maſiniſſa avec Carthage, préparent à la troiſième guerre Punique.

604. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Maſiniſſa.

Elle y avoit envoyé de nouveaux ambaſſadeurs en apparence pour y rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des conjonctures. C'étoit depuis long-temps la politique du ſénat, toujours impénétrable dans ſes vues ſecrètes malgré le nombre des ſénateurs, & toujours tendant à l'exécution par les voies les plus ſures. Ses commiſſaires alloient par-tout, ſous prétexte de terminer les différends, d'examiner les affaires, de réparer les torts, de défendre l'humanité & la juſtice : autant de miniſtres adroits, qui épioient les occaſions, qui obſervoient les moyens d'aſſujettir les peuples & les ſouverains. Maſiniſſa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulaſſa livra au maſſacre la plupart de ceux qui avoient mis bas les armes. Alors les ambaſſadeurs levant le maſque, déclarèrent la guerre aux vaincus. Conduite odieuſe, ſuivie de procédés encore plus infâmes.

On les déſarme ſous prétexte de paix.

Les Carthaginois effrayés s'abaiſſent à d'humbles ſoumiſſions. Après avoir exilé Asdrubal, comme l'auteur de la guerre, ils offrent de ſe reconnoître ſujets de Rome. Le ſénat romain promet de leur laiſſer la liberté, pourvu qu'ils faſſent ce qu'exigeront les conſuls, & qu'ils envoient trois cents otages. On ſe livre à la joie, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre ; on envoie les otages avec

ſécurité, quoiqu'un petit nombre de ſénateurs clairvoyans ſoupçonnent quelque perfidie. Les conſuls Marcius & Manilius arrivent cependant, à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeuſement les députés de Carthage, qui viennent ſavoir leurs intentions & ſe plaindre de cet appareil de guerre. » Vous êtes ſous la » protection de Rome, leur diſent les conſuls; les » armes dont vos magaſins ſont pleins vous » deviennent inutiles: apportez-les pour preuve » de la ſincérité de vos ſentimens. « En vain on leur repréſente que Carthage eſt environnée d'ennemis, qu'elle a beſoin de ſes armes. *Rome ſe charge de vous défendre; obéiſſez.* Cette réponſe ne permettoit aucune réplique. On obéit.

On leur ordonne d'abandonner leur patrie.

Quand les Carthaginois ſe furent dépouillés de leurs armes & de leurs machines, les conſuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite; qu'ils euſſent à en ſortir; qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais ſans fortifications & ſeulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage en excitant le déſeſpoir. Le peuple maſſacre les ſénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples ſont changés en atteliers; l'or & l'argent, les vaſes, les ſtatues, ſuppléent

Le déſeſpoir leur rend le courage.

au fer & au cuivre ; les femmes ſacrifient leurs ornemens ; elles coupent même leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne ſe doutant pas qu'une ville déſarmée puiſſe faire de la réſiſtance, livrent l'aſſaut & ſont repouſſés ; leur flotte eſt réduite en cendres par des brûlots.

Scipion Émilien ſauve l'armée, & acquiert une grande réputation.

Aſdrubal, général des Carthaginois, rappelé de ſon exil, auroit taillé en pièces l'armée conſulaire, ſi elle n'avoit eu pour défenſeur Scipion Émilien, fils de Paul Emile, & petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros avec trois cents cavaliers couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles paſſoient une rivière en préſence de l'ennemi victorieux. Ses exploits & ſa conduite arrachèrent des éloges au vieux Caton, qui n'avoit encore loué perſonne. Caton déchargea ſa bile ſur les autres officiers. S'il n'avoit loué perſonne juſqu'alors, peut-on le regarder lui-même comme fort louable ?

606.

Il eſt chargé de la guerre en qualité de conſul.

C'étoit à Scipion à finir une guerre ſi importante. Quoiqu'il n'eût que trente-ſept ans, & que la loi Villia eût fixé depuis peu à quarante-trois ans l'âge requis pour le conſulat, non-ſeulement on le fit conſul, mais ſans le faire tirer au ſort, ſelon l'uſage, on lui aſſigna le département de l'Afrique. Il juſtifia bientôt ce choix.

Le ſiège eſt pouſſé avec plus de vigueur & de génie. On entreprend une digue pour fermer le port. Les Carthaginois s'en moquent, tant l'ouvrage leur paroît impoſſible; mais le voyant avancé, ils entreprennent d'ouvrir un autre paſſage à la mer, en perçant une péninſule, & cet ouvrage plus difficile que le premier, eſt exécuté. Si leur flotte étoit ſortie à temps pour ſurprendre celle des Romains, ils l'auroient infailliblement détruite. Ils ne purent combattre que deux jours après: on s'étoit préparé; la victoire fut indéciſe. Carthage reſta bloquée pendant l'hiver. Néphérit, ville voiſine, d'où elle tiroit des ſecours, ſuccomba; les troupes du dehors furent taillées en pièces, la diſette ne laiſſa plus d'eſpérance. Alors les Carthaginois offrirent de ſe ſoumettre à tout, pourvu qu'on épargnât leur ville. Scipion le refuſa, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à l'ambition cruelle de ſa patrie.

607. Il prend & détruit Carthage.

Par le moyen d'une fauſſe attaque, les Romains s'emparent d'une porte: ils avancent; ils mettent le feu aux maiſons, ils paſſent au fil de l'épée ce qui leur réſiſte. Le fier Aſdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme, plus courageuſe, tranſportée de fureur, l'accable de reproches, poignarde ſes enfans, & ſe précipite dans les flammes. La ville eſt abandonnée au pillage.

Scipion obéiſſant avec regret aux ordres du ſénat, la détruit entièrement par le feu. L'incendie dura dix-ſept jours. Un triomphe magnifique & le ſur-nom d'Africain couronnèrent l'expédition du proconſul ; car ſon année de conſulat étoit finie.

Lélius & Polybe.

Il avoit été ſecondé dans cette guerre par ſon ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, & par l'hiſtorien Polybe digne d'écrire ſes exploits. * Scipion dit à ce dernier une parole bien remarquable. Gémiſſant ſur les débris de Carthage, il récita deux vers d'Homère, qui annoncent d'avance la deſtruction de Troie : Polybe lui demandant quelle application il en faiſoit, il répondit qu'il craignoit pour ſa patrie le même revers de fortune. Ce grand homme prévit peut-être que la ruine de Carthage ébranleroit les fondemens de Rome, & ſeroit une des cauſes de ſa chûte ainſi que de ſon énorme puiſſance.

Les Romains conſacroient par la religion les fureurs de la guerre.

A la vue d'une ville ſi floriſſante en proie au carnage, enſevelie dans les flammes, quelques reproches que méritent les Carthaginois, on ne peut retenir une juſte indignation contre les

* Il étoit fils de Lycortas qui avoit gouverné avec gloire la ligue des Achéens. Inſtruit par ſon père dans la politique, par Philopémen dans la guerre, il pouvoit rendre de grands ſervices à Scipion.

Romains. Ce qui révolte ſur-tout la nature, c'eſt de les voir conſacrer par la religion toutes ces fureurs de la guerre. Ils dévouoient ſolennellement leurs ennemis aux dieux infernaux, & Scipion en fit la cérémonie. La formule qu'il prononça eſt ſingulière : *O redoutable Pluton, lâchez contre les Carthaginois la terreur & la vengeance. Que les nations & les villes qui ont pris les armes contre nous ſoient détruites. Je vous dévoue, ô Furies, tous les ennemis de ma république, en mon nom, & au nom du ſénat & du peuple de Rome.* Il ſuffiſoit donc de ſe défendre de la tyrannie romaine, pour devoir être victime des dieux ! De pareilles imprécations augmentoient ſans doute l'ardeur & la confiance du ſoldat : mais combien ne devoient-elles pas coûter au cœur d'un homme ſenſible !

Imprécations contre les ennemis de la république.

Monteſquieu a parfaitement développé les cauſes de la ſupériorité de Rome ſur Carthage. Je citerai ſeulement une ou deux de ſes réflexions. » Carthage, dit-il, qui faiſoit la guerre avec » ſon opulence contre la pauvreté romaine, » avoit par cela même du déſavantage : l'or & » l'argent s'épuiſent ; mais la vertu, la conſ- » tance, la force & la pauvreté ne s'épuiſent » jamais. Les Romains étoient ambitieux par » orgueil, & les Carthaginois par avarice ; les

Carthage devoit ſuccomber tôt ou tard ; pourquoi ?

» uns vouloient commander, les autres vouloient » acquérir, & ces derniers, calculant ſans ceſſe » la recette & la dépenſe, firent la guerre ſans » l'aimer.... Ce furent les conquêtes même d'An- » nibal, qui changèrent la face de cette guerre. » Les conquêtes ſont aiſées à faire, parce qu'on » les fait avec toutes ſes forces: elles ſont diffi- » ciles à conſerver, parce qu'on ne les défend » qu'avec une partie de ſes forces. « Ajoutons qu'un peuple de ſoldats doit vaincre un peuple de marchands.

Sa ruine funeſte aux Romains.

Malgré l'autorité de Caton, de ce farouche cenſeur, qui vouloit la ruine de Carthage en déclamant contre les vices, Salluſte & d'autres hiſtoriens regardent cet événement comme l'époque de la ruine des mœurs. Rome trouvoit un frein dans la crainte d'une puiſſante rivale: dès qu'on ceſſa de la craindre, on s'abandonna aux paſſions. Trop de puiſſance enivre; & il n'eſt guère poſſible à un peuple d'être ſage, lorſque rien ne l'empêche d'être vicieux.

Rome veut aſſervir la Grèce.

La même année vit la ruine de Corinthe, & l'anéantiſſement de la liberté en Grèce. Rome, dont la modération trompeuſe dégénéroit en une ſorte de deſpotiſme, quand les circonſtances lui permettoient d'opprimer ceux qu'elle careſſoit d'abord, s'étoit fait une politique d'entretenir

la diviſion parmi ces peuples, de favoriſer les traîtres qui la ſervoient, d'interpoſer ſon autorité dans toutes les affaires, & de prendre inſenſiblement le même empire, que ſi elle eût conquis la Grèce, au lieu de la déclarer libre.

Les Achéens prennent les armes & ſont vaincus.

Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés, tant qu'ils étoient néceſſaires. On cherchoit à les dompter, parce qu'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, ſe donnant pour fils de Perſée, avoient ſucceſſivement entrepris la conquête de ce royaume, & avoient été vaincus ſans peine. Le préteur Métellus, tranquille de ce côté là, tourna ſes armes contre les Achéens, que deux chefs violens, Critolaüs & Diéus, entraînoient au précipice. Métellus les défit. Le conſul Mummius acheva la guerre par le ſac & la deſtruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cents cinquante ans, & l'une des plus floriſſantes de l'Europe. La Grèce, ſous le nom d'Achaïe, fut réduite en province romaine.

Mummius détruit Corinthe.

La Grèce eſt province romaine.

Les chefs-d'œuvre tranſportés à Rome, y introduiſent le goût des arts.

Rome s'enrichit & ſe décora de nouvelles dépouilles. Les chefs-d'œuvre de l'art, qu'on y tranſporta, y firent naître le goût, que la corruption des mœurs ſuivit de près. Paterculus raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius. Ce général chargeant des entrepre-

neurs du tranſport de ce qu'il y avoit de plus précieux & de plus beau à Corinthe, leur déclara que ſi quelque ouvrage de peinture ou de ſculpture venoit à ſe perdre ou à ſe gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. L'hiſtorien ne balance point à préférer, pour l'intérêt de la république, cette ignorance groſſière au rafinement de ſon ſiècle. Mummius, auſſi déſintéreſſé que vaillant, ne garda rien pour lui des richeſſes & des beautés de Corinthe. Mais ſi le goût des beaux arts eût poli ſes mœurs & celles de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes & au maſſacre? C'eſt un grand malheur que les nations ſe corrompent par le luxe : c'en eſt un plus grand qu'elles ſe détruiſent par la barbarie. Heureux les hommes quand ils ſont entre les extrêmes, vertueux avec politeſſe, polis & éclairés ſans corruption!

Si les Romains avoient eu ce goût plutôt, ils auroient commis moins de barbaries.

613. Avant la fin de la guerre Punique, Viriathe, général des Luſitaniens en Eſpagne, grand capitaine, avoit ſoulevé différens peuples contre Rome. Il vouloit les affranchir d'un joug odieux; il vouloit fonder par ſes victoires un état indépendant : il en vint à bout. Pouvant tailler en pièces l'armée romaine, il ſe contenta d'un traité de paix, qui lui aſſuroit le pays dont il étoit en poſſeſſion : tout le reſte de l'Eſpagne étoit abandonné

Perfidie des Romains en Eſpagne, à l'égard de Viriathe.

abandonné à ces oppreſſeurs. Une perfidie exécrable les vengea de leurs défaites. Le conſul Servilius Cépion ſe fit autoriſer à rompre la paix, attaqua bruſquement Viriathe, le pourſuivit, & engagea des traîtres à l'aſſaſſiner pendant ſon ſommeil.

Ils violent deux traités faits avec Numance.

Un crime en amène un autre. Les Romains ſe montrent également perfides envers Numance, ville conſidérable d'Eſpagne ſur le Douro. Ils violent deux traités conclus avec elle ; ils s'en font déteſter comme des ennemis ſans foi & ſans juſtice. Les Numantins prennent le parti de défendre leur liberté juſqu'à la mort. On avoit beſoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma conſul Scipion Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permît pas d'élever deux fois le même homme au conſulat. Le deſtructeur de Carthage trouva encore des difficultés dignes d'exercer & ſon courage & ſes talens. La molleſſe, le goût des plaiſirs avoient corrompu les troupes : il les ſoumit à la ſévérité de l'ancienne diſcipline. Réſolu de prendre la ville par famine, il employa pour cet effet la ſcience militaire, qui ſouvent réuſſit mieux que la valeur. Enfin il réduiſit Numance à l'extrémité, & déclara qu'il ne recevroit aucune propoſition, ſi les habitans ne lui livroient la ville, leurs armes & leurs perſonnes. Dans le

Scipion Émilien eſt envoyé contre les Numantins.

620. Il détruit leur ville.

déſeſpoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, pluſieurs aimèrent mieux ſe donner la mort que de ſe rendre aux Romains. Numance fut détruite, la révolte fut étouffée; mais on verra les Eſpagnols faire de nouveaux efforts pour briſer le joug. Tant de conquêtes, fruit de l'ambition, de la violence, d'une injuſte politique, fournirent des alimens aux paſſions dont Rome ſera bientôt la victime. Elle devoit venger le monde, en ſe déchirant elle-même. Avant que de ſuivre la chaîne des événemens, obſervons ici quelques particularités qui répandront du jour ſur l'hiſtoire.

CHAPITRE IV.

Obſervations ſur la milice, les mœurs, les finances & la littérature des Romains.

VOICI une réflexion importante de Monteſquieu : » Nous remarquons aujourd'hui que nos » armées périſſent beaucoup par le travail im- » modéré des ſoldats ; & cependant c'étoit par » un travail immenſe que les Romains ſe conſer- » voient. La raiſon en eſt, je crois, que leurs » fatigues étoient continuelles, au lieu que nos » ſoldats paſſent ſans ceſſe d'un travail extrême à » une extrême oiſiveté, ce qui eſt la choſe du » monde la plus propre à les faire périr. On » accoutumoit les ſoldats romains à aller le pas » militaire, c'eſt-à-dire, à faire en cinq heures » vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. » Pendant ces marches, on leur faiſoit porter » des poids de ſoixante livres. On les entretenoit » dans l'habitude de courir & de ſauter tout armés ; » ils prenoient dans leurs exercices des épées, des » javelots, des flèches d'une peſanteur double » des armes ordinaires, & ces exercices étoient

Force & exercices des ſoldats romains.

Leurs marches.

» continuels *. » Eſt-il étonnant que de tels ſoldats, ſous une diſcipline ſévère, aient remporté tant de victoires ?

Leurs légions.

La conſtitution des légions étoit excellente; elle réuniſſoit la légéreté & la force. Dans les combats, on lançoit d'abord le *pilum*, javelot de ſix pieds, armé d'une longue pointe d'acier : l'effet en étoit terrible, à dix ou douze pas de diſtance. On fondoit enſuite ſur l'ennemi l'épée à la main ; épée courte, pointue, à deux tranchans. La victoire ſe diſputoit rarement contre les Romains.

On avoit toujours des ſoldats dans le beſoin.

D'ailleurs, les reſſources militaires de Rome paroiſſent inépuiſables. Quelque temps avant la ſeconde guerre Punique, étant attaquée par les Gaulois, elle pouvoit, ſelon Polybe, armer ſept cents mille hommes d'infanterie, & ſoixante & dix mille chevaux. Après la défaite de Cannes, elle eut bientôt des armées nombreuſes. Tout étoit ſoldat. Cependant la guerre avoit enlevé tant de citoyens, qu'il fallut créer cent ſoixante-ſept nouveaux ſénateurs, pour rendre le ſénat complet.

Une ſorte d'enthouſiaſme rendoit les Romains invincibles.

Les principes & les ſentimens des Romains tendoient à les rendre invincibles. » Il n'y a rien » de ſi puiſſant, dit l'illuſtre auteur déja cité,

* *Voyez Végèce, l. 1.*

» qu'une république où l'on obſerve les lois, non » pas par crainte, non pas par raiſon, mais par » paſſion, » comme furent Rome & Lacédémone; » car pour lors il ſe joint à la ſageſſe d'un bon » gouvernement toute la force que pourroit avoir » une faction. « En effet, une ſorte d'enthouſiaſme permanent fut l'ame des entrepriſes & la force de l'état.

Récompenſes & punitions militaires.

On a vu combien les récompenſes & les punitions militaires avoient ſervi, dès les premiers temps, à maintenir la diſcipline, & à enflammer les courages. Les unes & les autres étoient ſagement diſtribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la baſtonnade, la mort; rien n'étoit plus efficace que la honte & l'infamie. Toutes ſortes de récompenſes, couronnes de toute eſpèce, triomphe, *ovation*, * dépouilles *opimes*, tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient; & lorſque l'amour des richeſſes fit préférer l'argent à l'honneur, (effet naturel des grandes conquêtes,) ce fut le ſigne infaillible d'une prompte décadence.

La loi Porcia éleva les ſentimens du

Pendant la ſeconde guerre Punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un

* *L'ovation* étoit un triomphe moins pompeux, décerné pour des victoiresmoins importantes, moins déciſives que celles qui procuroient le grand triomphe.

citoyen ſans affoiblir la diſcipline.

citoyen romain. Cet adouciſſement aux rigueurs des anciennes lois, devoit élever davantage les ſentimens du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées, où les généraux conſervèrent le droit de vie & de mort. Ainſi la diſcipline militaire ſe ſoutint dans toute ſa vigueur, tandis qu'une légiſlation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie. Soumis aux ordres abſolus de ſes généraux, le Romain avoit cette élévation d'ame, qu'inſpire la liberté. Rendu à ſes foyers, il ne ſentoit plus que l'empire bienfaiſant des lois, à moins que les lois mêmes ne fuſſent le jouet de l'ambition & de la diſcorde.

La pureté des mœurs augmentoit la popu.ation.

Une des principales cauſes de la proſpérité de Rome, quoique les auteurs n'en parlent guère, c'eſt la population, que produiſoient la pureté des mœurs & la ſainteté du mariage. Peu d'années après la première guerre Punique, les cenſeurs trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigèrent de tous un ſerment de ſe marier, & de ne ſe marier que dans la vue de donner des ſujets à la république. C'eſt alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les anciennes lois. Carvilius qui aimoit ſa femme, la répudia pour cauſe de ſtérilité. Les divorces devinrent fréquens à meſure que les mœurs ſe corrompirent. Alors furent établis les contrats

Premier divorce dans le ſixième ſiècle de Rome.

de mariage, afin d'assurer aux femmes la possession de leurs biens, en cas de séparation. Contrats de mariage.

Il est singulier qu'on trouve dans tous les siècles plusieurs vestales punies pour avoir violé leur vœu de virginité, & que dans l'espace de plus de cinq cents ans, on ne trouve pas un divorce, malgré la condescendance des lois. C'est que d'une part, les vestales étoient trop exposées à la plus dangereuse des tentations ; & que de l'autre, l'union conjugale étoit cimentée par les bonnes mœurs. Plusieurs vestales manquoient à leur vœu.

Jusqu'au temps où Paul-Émile assujettit la Macédoine par la défaite de Persée, & en rapporta d'immenses richesses au trésor public, les citoyens avoient toujours payé le tribut, qui se régloit au cens selon les fortunes : on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le besoin. Mais depuis ce temps jusqu'à la mort de César, ils furent exempts de tout tribut. Les droits sur les marchandises, ce qu'on retiroit des terres de la république, les impôts sur les peuples d'Italie & sur les provinces, faisoient le revenu de l'état. A la fin de la première guerre Punique, le censeur Livius mit le premier impôt sur le sel, & fut nommé pour cette raison *Salinator*. Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'assujettissement de la Macédoine.

Les mines d'Espagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille Mines d'Espagne, butin des généraux ;

Tributs des nations étrangères.

hommes, du temps de Polybe, à celles qui étoient dans le voiſinage de Carthagène ; & en tiroit chaque jour deux cents cinquante mines attiques, (plus de quatre talens.) Le butin qu'apportoient les généraux, augmentoit ſans ceſſe le tréſor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencèrent les fraudes & les vexations des publicains, les concuſſions des magiſtrats : alors les richeſſes particulières introduiſirent dans les maiſons le luxe, la ſomptuoſité, des beſoins nouveaux & factices, des déſordres qui ſappèrent les fondemens du bien public. Scipion l'Africain avoit raiſon de dire, au ſujet de deux conſuls qui briguoient le département de l'Eſpagne, pendant la guerre de Viriathe en 609 : *Je penſe qu'il faut les exclure tous deux ; l'un, parce qu'il n'a rien ; l'autre, parce qu'il n'a jamais aſſez.*

Ignorance groſſière des Romains juſqu'au ſixième ſiècle.

La ville fut pavée pour la première fois après l'expédition d'Aſie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étoient écoulés, ſans qu'on eût aucune meſure du temps. Le conſul Valérius apporta de Sicile un cadran ſolaire : Scipion Naſica, plus de cent ans après, fit connoître les clepſydres, qui ſervoient à meſurer les heures, le jour & la nuit, par l'écoulement de l'eau. Tout étoit dans une eſpèce d'enfance, excepté l'art

militaire. La médecine consistoit en recettes de familles, lorsqu'un Grec nommé Archagate vint l'exercer, ainsi que la chirurgie, au temps du siège de Sagonte par Annibal.

Premiers poëtes.

Ennius, le premier poëte, ami de Scipion l'Africain, composa l'histoire romaine en vers, ou plutôt en prose mesurée. Névius, son contemporain, fit la même chose sur la première guerre punique. C'étoient de foibles rayons du génie qui devoit produire tant de chefs-d'œuvre. On voit ici, comme ailleurs, la poësie cultivée avant la prose, & consacrée au souvenir des faits. L'ancienne satyre n'étoit que rusticité. Fabius Pictor, consul l'an de Rome 485, avoit écrit sur l'histoire romaine; mais nous ne connoissons point son ouvrage, moins digne sans doute du nom d'histoire, que de celui de mauvaise chronique.

Le goût des lettres s'introduit.

Rome s'éclaira, se polit le goût & les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute & Térence tirèrent le théâtre de la barbarie. L'un a plus de cette *force comique*, de ce sel piquant & âcre d'Aristophane. L'autre transporta l'atticisme de Ménandre dans un terroir, où il n'étoit né, pour ainsi dire, avant ces deux poëtes, que des ronces. On prétend que Scipion Émilien & Lélius partagèrent avec lui la composition de ses pièces. C'est un éloge pour eux & pour Térence: c'est

une preuve qu'il fut honoré de leur amitié, & qu'il profita de leurs conſeils. L'hiſtorien Polybe, le philoſophe Pénétius, accompagnoient ces grands hommes dans leurs expéditions. Déja l'amour des belles-lettres, de la philoſophie, des ſciences, diminuoit la rouille de férocité, que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres. Mais la nation en général, accoutumée au ſang par des guerres continuelles, fit toujours ſes délices des combats d'athlètes & de gladiateurs; de ces combats inhumains où l'on voyoit des malheureux, tantôt égorgés les uns par les autres, & ſe piquant de mourir dans une poſture décente, tantôt déchirés par des bêtes féroces, s'ils avoient le malheur de ne pouvoir les terraſſer. Le peuple aimoit mieux voir des hommes aux priſes avec des ours, que d'écouter les belles pièces de Térence. C'étoit beaucoup qu'un nombre de citoyens choiſis commençaſſent à goûter la littérature, à ſentir les avantages qu'elle pouvoit procurer.

Caton déclame contre les rhéteurs & les philoſophes.

Caton le Cenſeur s'en plaignit amèrement. Quoiqu'il fût lui-même hiſtorien & orateur, il ſe déchaîna contre les Grecs dont on alloit prendre les leçons. On chaſſa par un décret ces rhéteurs & ces philoſophes, qu'il repréſentoit comme dangereux, & qui l'étoient réellement lorſqu'ils

n'apprenoient qu'à embarraſſer la raiſon par des ſophiſmes, ou à donner au menſonge les couleurs de la vérité. Avec de tels maîtres, les Romains n'avoient à gagner que des erreurs & des vices.

Mais qu'eſt-ce que Caton pouvoit craindre des vrais philoſophes, des gens de lettres dignes de ce nom? Rome ne devoit-elle pas gagner infiniment à s'inſtruire? n'avoit-elle pas beſoin d'une morale plus lumineuſe & plus humaine? n'avoit-elle pas beſoin de connoître la nature, de s'affranchir des préjugés, de chercher des ſecours dans la phyſique, l'aſtronomie, la géométrie, dans toutes les ſciences? n'avoit-elle pas beſoin des charmes de la littérature, pour adoucir ſon caractère, & pour ſervir de modèle aux nations, après en avoir été la terreur? Les deux Scipions vainqueurs de Carthage ne valoient-ils pas les anciens héros, qui ne connoiſſoient que la guerre & la charrue? Et les Varron, les Cicéron, les Virgile, les Horace, & tant d'autres, auroient-ils illuſtré leur patrie, plus que ne firent jamais les triomphes de ſes généraux, ſi les maximes du farouche cenſeur avoient toujours prévalu?

La littérature étoit cependant très-utile.

Nous allons voir la corruption s'emparer de Rome, en même temps que la littérature y fleurira. Mais la corruption fut le fruit de ſa grandeur,

Ce n'eſt point à elle qu'on doit attribuer la corruption.

de ſon opulence ; & la littérature, loin d'être la cauſe du mal, pouvoit y apporter du remède. Il en eſt de l'abus des lettres, comme de celui de la religion : c'eſt un grand mal, parce que l'objet dont on abuſe eſt un grand bien. Qu'on imagine les Romains, devenus maîtres des plus riches contrées, comme les Tartares dans l'Inde, & conſervant toujours leur ignorance : ils auroient certainement changé de mœurs, ils auroient contracté tous les vices de la richeſſe ; & de quels avantages n'auroient-ils pas été privés par leur ignorance même ?

Remarques ſur Caton.

Il nous reſte de Caton un ouvrage ſur les choſes ruſtiques, (*De re Ruſticâ.*) C'eſt un monument précieux du goût des anciens Romains pour l'agriculture. Mais ſi l'auteur avoit moins haï la littérature des Grecs, ſon livre eût été vraiſemblablement meilleur. Il ſe repentoit, diſoit-il ſouvent, de trois choſes ; d'avoir paſſé un jour *ſans rien apprendre*, d'avoir confié ſon ſecret à ſa femme, & de s'être embarqué lorſqu'il pouvoit voyager par terre. Comment, avec un ſi grand déſir d'apprendre, ſe déclaroit-il ennemi des ſciences étrangères ? Il outroit tout : la vraie ſageſſe n'outre jamais rien.

Un Romain ſe ſignaloit en tout genre.

Une choſe admirable, & commune chez les Romains, c'eſt qu'un même homme fût magiſtrat,

guerrier, juge & général, habile dans le barreau & dans le gouvernement, homme d'état & homme de lettres; qu'il pût ſe ſignaler & ſe rendre utile en tout genre. Quels hommes ! que leur éducation devoit être différente de la nôtre ! quelle étroite ſphère reſſerre aujourd'hui les talens ! Il faut ſe tranſporter ſur le théâtre d'une grande république, pour concevoir toute l'énergie dont ils ſont capables.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES DEUX GRACCHUS.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 620, juſqu'en 665.

CHAPITRE PREMIER.

Tribunat de Tibérius & de Caïus Gracchus, &c.

État malheureux du peuple; ſource de diſputes avec le ſénat.

LES querelles entre le ſénat & le peuple avoient été ſuſpendues par les guerres étrangères; mais le principe qui les avoit excitées ſubſiſtoit encore; & quoique les plébéiens euſſent remporté de grands avantages, quoique les deux conſuls fuſſent même quelquefois tirés de leur ordre, le petit peuple n'en étoit pas moins à plaindre. Il l'étoit d'autant plus, qu'on préféroit les eſclaves pour la culture des terres, que la populace refluoit à Rome, y portoit ſon oiſiveté, y croupiſſoit dans la baſſeſſe qui ſuit la misère, & ne pouvoit guères y conſerver des reſtes de fierté & de courage qu'avec de fatales diſpoſitions à la diſ-

corde, à la licence, à la corruption même, quand des chefs de parti voudroient acheter ſes ſervices. Une prodigieuſe inégalité de fortune rompoit l'équilibre entre les citoyens ; les richeſſes des uns augmentoient la pauvreté des autres. Ce mal croiſſoit à meſure que l'opulence irritoit les paſſions. Rome, en ſubjuguant le monde, étoit parvenue au point où les mœurs ne pouvant plus ſe maintenir, les vices doivent forcer toutes les barrières, & miner les fondemens de l'état. Deux hommes d'un mérite diſtingué, Tibérius & Caïus Gracchus, tentèrent une réforme que les circonſtances rendoient impoſſible ; leur entrepriſe téméraire fut comme le ſignal des guerres civiles, qui noyèrent la liberté dans le ſang des citoyens.

Ces deux frères, nés de l'illuſtre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avoient reçu d'elle la meilleure éducation ; ils réuniſſoient aux grandes qualités de l'ame la culture de l'eſprit, & ſur-tout le talent de l'éloquence, ſi propre à gouverner la multitude. Tibérius, beau-frère de Scipion Émilien, gendre d'Appius Claudius, perſonnage conſulaire, s'étoit acquis une réputation brillante, ſoit dans les armées, ſoit dans l'intérieur de la république ; lorſque la charge de tribun du peuple ouvrit à ſon zèle, peut-

Les deux frères Gracchus, & leur mère Cornélie.

être à ſon ambition, la carrière où il devoit périr.

Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles.

Cornélie, ſelon quelques écrivains, lui inſpira le deſſein de s'élever contre la nobleſſe, en lui diſant : *Pourquoi m'appelle-t-on la belle-mère de Scipion, & non la mère des Gracques? Votre nom n'eſt-il donc pas aſſez illuſtre? c'eſt à vous à le rendre plus fameux.* Ces paroles, ſans doute, pouvoient exciter en lui l'amour de la gloire; mais il paroît fort douteux que Cornélie lui ait ſuggéré une réſolution imprudente. La vue des campagnes poſſédées par les riches ſeuls; l'excès de l'opulence & de la misère; le déſir de rappeler Rome à ſon antique vertu; en un mot, le patriotiſme le porta vraiſemblablement à cette entrepriſe; s'y étant engagé avec l'enthouſiaſme d'un citoyen, il s'y obſtina avec la chaleur d'un factieux. Tant le zèle a beſoin de règle, pour ne pas dégénérer en paſſion funeſte.

Toutes les terres entre les mains des riches.

Depuis plus de deux ſiècles & demi, la loi Licinia étoit mépriſée. Loin de ſe contenter de cinq cents arpens de terre, les patriciens avoient uſurpé une partie conſidérable des terres de la république. Les riches étendoient ſans meſure leurs poſſeſſions. Ces campagnes, autrefois le ſéjour des plus illuſtres Romains, étoient peuplées d'eſclaves qui les cultivoient pour leurs maîtres,

maîtres, & qui étoient exempts & même exclus du ſervice des armées : le peuple, deſtiné à la défenſe de la patrie, ne poſſédoit preſque rien. Un tel abus paroiſſoit intolérable dans une république ; mais quelles précautions ne falloit-il pas pour le réformer ?

620. Tibérius propoſe de rétablir la loi Licinia.

Tibérius Gracchus propoſe de remettre la loi Licinia en vigueur ; à condition néanmoins que l'on payera des deniers publics, ce que les riches poſsèdent de terres au-delà de cinq cents arpens. Les patriciens ſe récrient ; ils inſiſtent ſur l'ancienneté de leurs poſſeſſions, ſur les inconvéniens & l'impoſſibilité d'une réforme qui, en détruiſant des propriétés reſpectables, ébranleroit juſqu'aux fondemens de l'état. Plus le tribun rencontre d'obſtacles, plus il s'efforce d'animer le peuple. *Les bêtes ſauvages ont des tanières*, diſoit-il ; & *des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toît pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur ſépulture.*

Il réuſſit, malgré toutes les oppoſitions.

Les patriciens, prévoyant l'effet de ces diſcours, emploient leur politique ordinaire : ils gagnent un tribun dont l'oppoſition peut tout arrêter. Tibérius eſt étrangement ſurpris de voir Octavius, ſon ami juſqu'alors, tourner contre lui l'autorité du tribunat. Après de vains efforts pour le ramenèr à ſon parti, après les plus

tendres invitations, après les débats les plus vifs, mais ſans aigreur de part & d'autre, il preſſe le peuple de dépoſer ou Octavius ou lui-même. Cette propoſition hardie, contraire aux droits des tribuns, réuſſit au gré de ſes vœux. La loi Licinia eſt renouvelée : on le nomme commiſſaire, avec ſon frère Caïus & ſon beau-père Appius, pour veiller à l'exécution.

Il révolte les patriciens par de nouvelles entrepriſes.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut-être auroit-il cimenté ſolidement ſon ouvrage. Il ſe perdit en pouſſant à bout les patriciens. Non-ſeulement il fit ajouter à la loi, que les terres uſurpées ſur la république ſeroient enlevées aux poſſeſſeurs ; mais comme on ne trouvoit pas encore de quoi contenter tous les pauvres, il leur fit diſtribuer les tréſors d'Attale, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain ſon royaume & ſes richeſſes. Enfin, pour ſe mettre à couvert de la fureur de ſes ennemis, il demanda, contre les règles, d'être continué dans le tribunat, alléguant qu'on en vouloit à ſa vie, & intéreſſant le peuple à ſa conſervation. Il employa même des moyens qui ſemblent annoncer de la foibleſſe : il ſe montra en habit de deuil, préſenta ſes enfans comme de malheureux orphelins, & s'efforça d'exciter un ſentiment de pitié que d'autres auroient peut-être dédaigné. La perſonne des tribuns

étant ſacrée, & leur magiſtrature ſi redoutable, une telle demande, qui tendoit à perpétuer le tribunat, devoit ſans doute alarmer les ſages, les bons citoyens.

Violences des ſénateurs.

Alors les ſénateurs prennent le parti d'uſer de violence. Ils montent au capitole où ſe tenoit l'aſſemblée. Tibérius, averti du danger qui le menace, porte la main à ſa tête, pour demander à ſes amis du ſecours : ils étoient convenus de ce ſignal. Ses adverſaires ſuppoſent qu'il demande un diadême & que le peuple va le couronner. On annonce cette entrepriſe au ſénat. Le conſul Minucius Scévola s'efforce en vain de modérer les eſprits. Scipion Naſica, couſin-germain du tribun, s'écrie : *Puiſque le conſul nous trahit, que les bons citoyens me ſuivent.* Il court, ſuivi d'une foule de ſénateurs, auxquels ſe joignent leurs cliens armés de bâtons. Tibérius meurt aſſommé, avec plus de trois cents de ſes amis. Exemple d'autant plus terrible, qu'aucune ſédition juſqu'alors n'avoit fait couler de ſang romain. Le ſénat pouvoit croire qu'un mal ſi violent exigeoit des remèdes extraordinaires, que la force devoit ſuppléer aux lois ; mais quel remède qu'un maſſacre ! On oublia l'ancienne modération, parce qu'on avoit perdu les anciennes mœurs. On juſtifia ce qui s'étoit fait ; & pour ſouſtraire

Tibérius eſt tué avec ſes amis.

Naſica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambaſſadeur en Aſie où il mourut.

Scipion Emilien inſulté pour avoir approuvé ce meurtre.

Telle étoit l'animoſité des nobles contre Tibérius Gracchus, que Scipion Émilien, ſon beau-frère, qui arrivoit de Numance, approuva lui-même le meurtre, ſuppoſé que le tribun eût voulu ſemer la diſcorde dans la république. Il fut inſulté à ce ſujet par la populace. *Miſérables!* s'écria-t-il, *ſans mon père Paul-Emile & moi, que ſeriez-vous devenus? vous ſeriez les eſclaves de vos ennemis.* Sa retraite. *Eſt-ce ainſi que vous traitez vos libérateurs?* Le peuple rentra en lui-même; mais le héros avec ſon ami Lélius s'éloigna de Rome, pour jouir de la tranquillité de ſa campagne de Gayète.

Il revient combattre le tribun Carbon.

Il revint combattre les deſſeins ſéditieux du tribun Carbon, qui vouloit faire paſſer en loi, que les tribuns pourroient conſerver leur autorité, tant qu'il plairoit au peuple, ſans nouvelle élection. Cette loi ayant été rejetée, & les troubles continuant au ſujet du partage des terres, Scipion alloit être nommé dictateur, quand il fut trouvé mort dans ſon lit, à l'âge de cinquante-ſix ans. Métellus, ſon rival de gloire, témoigna une vive douleur de cette perte, & dit à ſes enfans: *Allez aſſiſter aux funérailles du plus grand homme que Rome ait produit: vous n'en verrez jamais de pareil.* On ſoupçonne que Scipion fut étranglé

624. Sa mort.

ou empoiſonné. Quelques auteurs ont accuſé d'un crime ſi noir, non-ſeulement Sempronia ſa femme, dont il n'étoit pas aimé, mais Caïus Gracchus ſon beau-frère, & même ſa mère Cornélie, l'un & l'autre ſi reſpectables, que le ſoupçon paroît révoltant.

629. Caïus Gracchus eſt élu tribun.

Caïus Gracchus, auſſi vertueux, auſſi zélé, & plus éloquent que Tibérius, après avoir caché quelques années dans la retraite ſes vaſtes deſſeins, ſe livra aux affaires publiques. Malgré les alarmes & les conſeils de Cornélie, il aſpiroit au tribunat : il y parvint. On fit de vains efforts pour l'en éloigner. On l'accuſa ; il prouva ſon innocence. Il avoit été proqueſteur en Sardaigne trois ans ; il avoit quitté ce poſte ſans congé, parce que ſes adverſaires vouloient l'y retenir au-delà du terme : *J'ai porté*, dit-il, *ma bourſe pleine dans cette province, je l'en ai rapportée vide. D'autres portent dans les provinces des tonneaux de vin d'Italie, & les en rapportent pleins d'argent & d'or.* L'affluence pour ſon élection fut prodigieuſe. Pluſieurs citoyens, faute de place, montèrent ſur les toits, & donnèrent leurs ſuffrages par acclamation. On rendoit juſtice à ſon zèle : on n'en prévoyoit pas les ſuites funeſtes.

Son zèle pour le peuple.

Jamais tribun ne ſe montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers

établiſſemens, ſur-tout des magaſins de blé, dont les pauvres devoient tirer chaque mois à bas prix leur ſubſiſtance ; dangereux aliment de l'oiſiveté ! Maître du peuple, autant qu'il étoit haï des nobles, il ſe fit continuer tribun ſans craindre l'exemple de ſon frère.

Ses lois pour affoiblir le ſénat.

Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du ſénat, il repréſenta que l'injuſtice préſidoit ſouvent aux tribunaux, & qu'il importoit de transférer aux chevaliers, qui appartenoient à l'ordre des plébéïens, le jugement de toutes les cauſes entre des particuliers. Cette loi paſſa : les chevaliers y gagnèrent une nouvelle conſidération ; ils formèrent un ordre entre le ſénat & le peuple. Mais la juſtice devoit-elle ſe confier aux fermiers de l'état, à des hommes que le commerce & les emplois de finance expoſoient plus que les autres aux tentations de l'intérêt ? On renouvela auſſi la défenſe d'exécuter aucune ſentence capitale contre un citoyen romain, ſans le conſentement du peuple comme du ſénat. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de cité & de ſuffrages à tous les alliés de la république en Italie. Ils y aſpiroient avec ardeur ; & c'étoit un nouveau ſujet de diſſenſion.

Les tribunaux transférés aux chevaliers.

Politique adroite des ſénateurs, qui

Ce projet, trop favorable à la faction populaire, redoubla les inquiétudes des ſénateurs. Ils

mirent en jeu les reſſorts d'une adroite politique. On gagna Livius Druſus, jeune tribun, habile & irréprochable; on lui ſuggéra la manière de l'emporter ſur ſon collègue, non par voie d'oppoſition directe, mais en ſe montrant encore plus zélé que lui pour les intérêts du peuple. Gracchus fut chargé de conduire une colonie qui devoit rebâtir Carthage. Des établiſſemens de colonies étoient une ſuite de ſes ſyſtêmes populaires : il fut pris en quelque ſorte dans le piége qu'il avoit tendu. L'abſence diminua encore le nombre de ſes partiſans, tandis que Livius en acquéroit de nouveaux. A ſon retour, il s'apperçut du changement : ſes collègues étoient devenus ſes adverſaires, & l'empêchèrent d'obtenir un troiſième tribunat. Opimius, ſon ennemi mortel, fut nommé conſul. Tout préparoit une cataſtrophe ſanglante.

lui oppoſent Livius.

Le peuple aſſemblé devoit prononcer ſur l'exécution des nouvelles lois, qui révoltoient la nobleſſe. Un des licteurs d'Opimius, paſſant près des amis de Gracchus, s'écria inſolemment : *Faites place, mauvais citoyens*, & fut auſſi-tôt tué. Le conſul porte ſes plaintes au ſénat. On l'autoriſe à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république*. Cette formule l'armoit du pouvoir ſuprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre

632.

Le conſul Opimius fait prendre les armes.

les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus ſortit de ſa maiſon, ſans défenſe, malgré les prières & les larmes d'une tendre épouſe : *Après le meurtre de Tibérius*, diſoit-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux lois ou aux dieux ?* Ennemi de la violence, il avoit blâmé l'attentat commis en la perſonne du licteur, attentat qu'on avoit l'injuſtice de lui imputer. Ses ennemis, au contraire, ne reſpiroient que la vengeance : les effets en devoient être horribles.

Mort de Caïus ; maſſacre cruel.

Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré ſous la conduite de Fulvius, conſulaire, ami du tribun. Il promet l'amniſtie à ceux qui mettront bas les armes ; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius & celle de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un & l'autre. Plus de trois mille de leurs partiſans perdirent la vie dans cette émeute. Le conſul fit jeter tous les cadavres dans le Tibre, & éleva un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de ſang. Triſte fruit des entrepriſes ſéditieuſes que le parti populaire avoit formées, avec une audace qui annonçoit le renverſement des lois !

Les lois des Gracques abrogées ; Opimius juſ-

Pour faire abroger les lois des Gracques, on établit ſur les riches, à proportion de la quantité de terres qu'ils poſſédoient, des rentes perpé-

tuelles dont le produit ſeroit diſtribué aux pauvres. Mais bientôt ces rentes furent ſupprimées, & il ne reſta au peuple que ſa misère, augmentée par le faſte des grands. Opimius, ayant été accuſé du maſſacre de tant de Romains, gagna ſa cauſe devant le peuple par l'éloquence du conſul Papirius. On décida même que, ſans attendre le jugement des comices, un conſul, autoriſé par le ſénat, pouvoit délivrer la république des citoyens dangereux.

tifié, & le ſénat triomphant.

Les deux Gracchus étoient certainement de grands hommes. Avec plus de ménagemens & moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppreſſion ; ils auroient du moins adouci leur ſort. S'ils devinrent ſéditieux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne méritèrent jamais le reproche d'aſpirer à la tyrannie ; & le ſénat en leur imputant un crime évidemment contraire à leurs principes & à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, plutôt que le ſalut de l'état. Les prétextes lui tinrent lieu de juſtice dans ces violentes exécutions, qui apprirent à ne plus épargner le ſang romain. Le peuple érigea des ſtatues aux deux illuſtres victimes du ſénat.

Si les Gracques aſpiroient à la tyrannie.

Cornélie avoit toujours regardé ſes fils comme ſon unique tréſor. Elle ſoutint leur perte avec une

Fin de l'Illuſtre Cornélie leur mère.

conſtance admirable. On crut que l'âge & le malheur lui ôtoient le ſentiment ; » mais ceux » qui penſoient de la ſorte, dit Plutarque, ne » ſentoient pas combien l'éducation, jointe à » des qualités ſupérieures, eſt une puiſſante reſ- » ſource contre le chagrin ; & que, ſi la fortune » l'emporte quelquefois ſur la vertu, elle ne lui » enlève pas les moyens de ſupporter courageuſe- » ment les revers. « Cornélie vécut tranquille dans la ſociété des ſavans, honorée par tout ce qu'il y avoit de reſpectable, modèle d'urbanité & de vertu, en un mot, digne de l'admiration de Rome. Montrant ſes fils à une dame curieuſe de parure, elle avoit dit autrefois : *Voilà mes bijoux* ; expreſſion d'une ame noble, qui fait de ſes devoirs ſon premier plaiſir.

Révolte des eſclaves.

Pendant que la ville étoit agitée de ces troubles, les eſclaves ſe révoltèrent en Sicile, & donnèrent le titre de roi à un d'eux, nommé Eunus. La plupart étant des captifs qui avoient porté les armes, qui devoient déteſter les oppreſſeurs de leur patrie & de leurs perſonnes, il n'eſt pas étonnant qu'ils joigniſſent à cette haine une réſolution auſſi ferme que courageuſe. Trois conſuls leur firent la guerre. Elle finit par la priſe d'Enna, où l'on en fit un maſſacre affreux. Quelque temps après, les Romains s'établirent dans

Établiſſement dans la Gaule.

la Gaule tranſalpine. Les Marſeillois, colonie grecque, dont ils étoient alliés depuis quelque temps, les avoient appelés à leur ſecours contre leurs voiſins. Le pays devoit exciter l'ambition de ces avides conquérans, qui ne ſecouroient qu'avec le déſir de ſubjuguer. Ils fondèrent Aix en Provence & Narbonne; ils vainquirent les Allobroges & les Auvergnats (*Arverni*), contre leſquels ils employèrent la perfidie, ainſi que la force des armes. Les Dalmates furent attaqués & vaincus vers le même temps. L'empire romain s'étendoit de toutes parts.

La Dalmatie ſubjuguée.

Mon plan n'embraſſe point ces détails. Il eſt plus utile d'obſerver que le conſul Scaurus, revenant de la Gaule en 638, fit creuſer par ſes ſoldats des canaux dans le Plaiſantin & le Parmeſan, où les débordemens du Pô & d'autres rivières formoient des marais impraticables. Un travail ſi ſalutaire eſt plus louable qu'une conquête.

Marais deſſéchés par des canaux.

Obſervons auſſi un trait particulier de probité, qui peut ſervir de modèle. L'orateur Craſſus, encore très-jeune, accuſoit en juſtice Papirius Carbon, homme conſulaire, grand ennemi des Gracques. Papirius fut trahi par un eſclave, qui enleva ſa caſſette pleine de papiers ſecrets, & la remit entre les mains de l'accuſateur. Celui-ci, pénétré d'horreur pour la trahiſon, n'ouvrit point

Belle action de l'orateur Craſſus.

la caſſette, d'où il auroit pu tirer des preuves convaincantes. Il la renvoya avec l'eſclave chargé de fers à Papirius. *J'aime mieux*, dit-il, *voir un ennemi criminel ſe ſauver, que de le perdre par un ſi lâche moyen.* L'accuſé n'en fut pas moins convaincu, & s'exila volontairement ou s'empoiſonna.

CHAPITRE II.

Crimes de Jugurtha. — Il corrompt les ſénateurs. — Guerre contre ce prince.

UNE corruption abominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les tréſors de toutes les nations y avoient allumé la ſoif des richeſſes, y avoient éteint les ſentimens d'honneur & de vertu. Il ne faut que lire dans Salluſte la guerre de Jugurtha, pour regarder le ſénat comme un corps preſque vendu à l'injuſtice. La contagion, ſans doute, ne pouvoit avoir infecté tous ſes membres. On en vit, même en des temps plus funeſtes, oppoſer l'exemple des vertus à celui des vices. Mais le mal étoit déja ſi répandu, que les remèdes n'avoient plus de force. Trente-deux ſénateurs furent en vain dégradés par deux cenſeurs. Le nombre des coupables augmenta de jour en jour, avec la violence des paſſions corruptrices.

Corruption affreuſe dans le ſénat.

Le vieux Maſiniſſa, ce fidèle allié des Romains, avoit laiſſé trois fils, qui gouvernèrent conjointement le royaume de Numidie. Micipſa, par la mort des deux autres, ſe trouva maître de tout.

Jugurtha dénoncé à Rome pour ſes crimes.

Quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal & Hiempſal, il avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ſes frères, & déja célèbre par ſa valeur. Il eſpéroit enchaîner ſon ambition par la reconnoiſſance. Mais à peine Micipſa eut-il expiré que Jugurtha fit aſſaſſiner Hiempſal. Le meurtre de ce prince préſageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour ſe défendre. Il perdit une grande partie de ſes états, & alla implorer la juſtice des Romains.

Il corrompt les ſénateurs, & ſe fait abſoudre.

Depuis long-temps le meurtrier s'étoit aſſuré, qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largeſſes parlèrent pour lui dans le ſénat : la pluralité ſe tourna en ſa faveur. On ſe contenta d'envoyer dix commiſſaires en Afrique, & leur chef Opimius s'y laiſſa corrompre. Non-ſeulement Jugurtha fut déclaré innocent; mais il obtint des commiſſaires, dans le partage qu'ils firent du royaume, tout ce qu'il pouvoit obtenir de la partialité de juges avares dont il achetoit la faveur.

Il continue ſes entrepriſes criminelles.

Réſolu d'envahir le reſte, il reprend bientôt les armes, pourſuit Adherbal, & l'aſſiège dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux commiſſaires arrivent, parmi leſquels étoit Scaurus, prince du ſénat, perſonnage conſulaire, mais d'une réputation plus impoſante que ſolide.

Scaurus, parlant d'abord en Romain, menace l'uſurpateur, & lui ordonne de lever le ſiège ſans délai. La fraude & l'argent triomphent encore. Adherbal abandonné capitule, & Jugurtha l'aſſaſſine. Ce monſtre, ſouillé du ſang de ſes frères, jouit arrogamment de leur dépouille.

642. Commencement de la guerre contre Jugurtha.

Il n'étoit plus poſſible de tolérer des attentats ſi crians. Le peuple à Rome vouloit en connoître. Le ſénat ſe vit obligé de donner quelque marque de juſtice & de vigueur; il réſolut de porter la guerre en Numidie. Le conſul Calpurnius Piſon partit avec Scaurus, qui étoit ſon lieutenant, hommes avides, & par conſéquent diſpoſés à trahir leur devoir. Jugurtha leur fit des propoſitions, obtint une conférence, conclut la paix d'une manière avantageuſe. On ne douta point qu'il ne l'eût payée.

Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité.

Tandis que le ſénat gardoit le ſilence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, & conclut à ſommer Jugurtha de comparoître, pour qu'on jugeât de ſa ſoumiſſion, feinte ou ſincère. Le Numide, comptant ſur ſes tréſors & ſur la baſſeſſe de ſes nombreux partiſans, vint à Rome & gagna un tribun. Il fit impunément aſſaſſiner un petit-fils de Maſiniſſa, qui demandoit ſa couronne; il partit en s'écriant: *O ville vénale! tu pe-*

rirois bientôt, ſi tu trouvois quelqu'un pour t'acheter.

Scaurus, qui avoit été corrompu, juge & punit les autres coupables.

Pour comble d'infamie, Scaurus, à la tête d'une commiſſion deſtinée à pourſuivre les traîtres, que ce prince avoit corrompus, exila ſon propre complice Calpurnius, & d'autres ſénateurs, un pontife même, quoique jamais on n'eut exilé de pontife. Les plus coupables affectent quelquefois le plus de ſévérité; comme ſi en puniſſant les autres, ils pouvoient échapper au jugement du public.

Métellus continue la guerre de Numidie.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit paſſer ſous le joug l'armée romaine, que commandoit alors Aulus Poſthumius, lâche & imprudent général. Mais le conſul Métellus effaça la honte de ſa patrie. Après avoir employé inutilement la ſéduction, pour ſe faire livrer Jugurtha, mort ou vif, (tant on s'étoit relâché ſur ces principes d'honneur, qui devroient régler toutes les démarches, même à l'égard d'un ennemi perfide) il combattit ſi heureuſement, que le roi ſe laiſſa perſuader enfin de ſe ſoumettre. Outre deux cents mille livres peſant d'argent, il devoit livrer tous ſes éléphans, & une partie de ſes chevaux & de ſes armes. Un ordre qu'il reçut enſuite, de venir en perſonne trouver Métellus, ranima ſon courage en lui inſpirant

Jugurtha vaincu, ſe défend encore.

de

de la défiance. Quoique dépouillé, il réſolut de continuer la guerre ; aimant mieux, diſoit-il, mourir à la tête d'une armée, que de préſenter au joug une tête ornée du diadême.

Métellus avoit choiſi pour ſon lieutenant le célèbre Marius, plébéïen de naiſſance très-obſcure, ſans éducation, ſans lettres, mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès ſa jeuneſſe, ſobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré au ſiège de Numance les regards & l'eſtime de Scipion l'Africain. De ſimple ſoldat, il étoit devenu ſucceſſivement tribun des ſoldats, tribun du peuple, enſuite préteur, après avoir eſſuyé deux refus pour l'édilité qu'il briguoit. Enfin, c'étoit un de ces hommes ardens, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils ſe propoſent ; capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt & des conjonctures.

Marius, lieutenant du conſul, homme dangereux.

Aſpirant au conſulat, Marius, pour ſe donner du relief, n'eut pas honte de décrier Métellus, ſon général, ſon bienfaiteur. Il l'accuſoit d'une lenteur timide ; il ſe vantoit de pouvoir finir la guerre en une ſeule campagne, avec la moitié moins de troupes. Il obtint la permiſſion d'aller à Rome briguer la première dignité de la république. Là, il redoubla ſes invectives, & contre

Il décrie ſon général & la nobleſſe, pour devenir conſul.

l'illuſtre *Métellus*, & contre toute la nobleſſe. En un mot, il gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé conſul, & chargé de la guerre de Numidie, quoique le ſénat eût aſſigné, pour la troiſième fois, cette province à Métellus en qualité de proconſul. Ainſi triomphoit l'ambition.

On lui donne le commandement.

Dans ſes harangues au peuple, avant ſon départ, Marius, plus hardi que jamais, déchargea ſa bile ſur les nobles, les traitant avec le dernier mépris, s'exaltant lui-même avec une inſolente fierté. Le diſcours que lui prête Salluſte eſt l'image de ſon caractère & de ſes ſentimens. On y reconnoît l'ame forte & groſſière d'un ſoldat, qui ne trouve de grandeur que dans les vertus militaires. Ses déclamations outrées renferment cependant d'utiles maximes, propres à faire rougir tout homme orgueilleux d'une naiſſance qu'il déshonore par ſes actions. » La gloire des » ancêtres, dit-il, eſt un flambeau pour les » deſcendans: elle fait paroître au grand jour » ou leurs vertus ou leurs vices. La nobleſſe » exige comme une dette tous les honneurs, » au lieu de les mériter comme récompenſes. » Qu'ils ſe trompent étrangement, ces orgueil- » leux! Leurs ancêtres leur ont laiſſé en héritage » ce qu'ils pouvoient; des richeſſes, des images, » l'éclat de leur nom : ils ne leur ont pas laiſſé

Ses invectives contre les nobles.

» la vertu; ils ne le pouvoient. C'eſt la ſeule » choſe qu'on ne donne, qu'on ne reçoit point, &c. «

Ce reproche ne pouvoit tomber ſur Métellus. Il étoit ſage & vainqueur. Il eſpéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il diſſipa ſans peine des ſoupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triomphe avec le ſurnom de Numidique. Un tribun l'ayant accuſé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ſes comptes, qu'il produiſoit pour ſe juſtifier. *La plus forte preuve de ſon innocence*, diſoient-ils, *c'eſt le témoignage de toute ſa vie.* Une accuſation ainſi terminée valoit elle-même un triomphe.

Métellus rappelé, & cependant honoré à Rome.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahiſon. Sylla, ſon queſteur, qui deviendra bientôt ſon rival, détache de l'alliance de Jugurtha, Bocchus, roi de Mauritanie, gendre & allié de ce prince. Il lui perſuade enſuite de le livrer aux Romains de la manière la plus infâme. Bocchus, après avoir quelque temps flotté entre la nature & l'intérêt, fait arrêter ſon beau-père, qui venoit ſur ſa parole au rendez-vous d'une conférence, à qui même il avoit

647. Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahiſon.

promis de livrer Sylla. Le roi numide eſt conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de Marius, eſſuie les inſultes de la ſoldateſque, & meurt en priſon, victime de ſa propre ſcélérateſſe, & de la vengeance d'une république corrompue, qui s'aviliſſoit au ſein de la victoire.

Rome s'enrichit encore par cette guerre.

Trois mille ſept cents livres peſant d'or, près de ſix mille livres d'argent, ſans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de ſon royaume. Les Romains s'enrichiſſoient toujours par la guerre, ſi ruineuſe pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finît ordinairement une guerre que pour en commencer une autre? Mais nous approchons du temps où les dépouilles de l'univers ſeront l'aliment des guerres civiles; où les citoyens, pour ſe les arracher les uns aux autres, deviendront les ennemis de la république; où enfin Rome ſera punie de ſes injuſtices par les crimes de ſes propres enfans. Marius, contre la règle, avoit enrôlé pour l'expédition d'Afrique, tout ce qu'il y avoit de plus vil & de plus indigent dans la populace. De tels ſoldats ne pouvoient avoir des ſentimens de citoyens. Un ſordide intérêt les rendoit capables de tout oſer, de tout entreprendre. Ils coururent ſe ranger ſous

ſes enſeignes. Dès-lors il fut aiſé de prévoir que, ſi des chefs de parti vouloient ſe rendre maîtres de la république, ils ne manqueroient point de ſatellites prêts à ſe vendre à leur ambition.

CHAPITRE III.

Invaſion des Cimbres & des Teutons. -- Corruption dans la république. --- Guerre ſociale.

Invaſion des Cimbres & des Teutons.

UN déluge de barbares expoſa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les Cimbres & les Teutons, ſortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jetés ſur le Norique (aujourd'hui la Bavière & le Tirol), & enſuite ſur la Gaule, où quelques peuples gaulois, s'unirent à eux. Ils avoient franchi la barrière des Pyrénées. Victorieux par-tout, ils avoient battu cinq conſuls avec un carnage affreux. Rome perdit dans une ſeule journée quatre-vingt mille hommes en 648, ſur les bords du Rhône, où deux armées conſulaires s'étoient réunies.

Révolution qu'ils devoient faire un jour.

Voilà donc ces *Danois* ou ces *Normands*, comme on les appela depuis, qui pénètrent déja dans les plus belles contrées de l'Europe, pour y exercer leurs brigandages & y former des établiſſemens. Une des grandes révolutions de l'univers doit s'opérer par eux & par leurs ſemblables. La barbarie ſe répandra du nord au

midi, détruira l'empire romain, changera tout, & les mœurs & les opinions & les lois. Rome trembla, comme elle avoit tremblé au temps de l'invaſion des Gaulois.

Marius eſt conſul pluſieurs années de ſuite pour les combattre.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les lois ne permettoient point de nommer conſul un abſent; elles vouloient qu'il y eût dix ans d'intervalle entre deux conſulats du même homme: on paſſa ſur les règles ordinaires, & Marius, avant ſon retour d'Afrique, étoit conſul pour la ſeconde fois. Il le fut quatre années de ſuite juſqu'à la défaite entière des barbares. Exemple dangereux pour un état républicain.

Son habileté & ſa prudence dans cette guerre.

Dans la Gaule où il commença la guerre, il montra autant d'habileté que de courage. Il aſſujettit les troupes à la plus ſévère diſcipline. Son neveu, tribun légionnaire, fort débauché, ayant été tué par un ſoldat auquel il faiſoit violence, le ſoldat fut récompenſé au lieu d'être puni. Marius, aſſez politique pour profiter de la ſuperſtition, conduiſoit pompeuſement une prétendue prophéteſſe, dont il dictoit les oracles, & qui ſembloit mettre à tous ſes deſſeins le ſceau de la divinité. Défié à un combat ſingulier par un des principaux chefs de l'armée ennemie: *S'il a envie de mourir*, répondit froidement le conſul, *il peut s'aller pendre.*

651. Il défait les Teutons, enſuite les Cimbres.

Les Teutons, quoique alors ſéparés des Cimbres, étoient redoutables par leur multitude & leur bravoure. Il attendit pour haſarder une bataille qu'il pût compter ſur la victoire, mépriſant leurs inſultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlemens ni de leur aſpect. Enfin, il les tailla en pièces près d'Aix en Provence : on fait monter leur perte à deux cents mille hommes tués, & quatre-vingt mille priſonniers. L'année ſuivante, dans ſon cinquième conſulat, il défit de même à Verceil les Cimbres qui ravageoient l'Italie, où ils avoient pénétré par le Tirol. Plutarque rapporte que ces barbares, hommes & femmes, ſe pendirent la plupart de déſeſpoir, plutôt que de ſurvivre à leur défaite ; & que les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou à la queue de leurs chevaux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la diſcipline des Romains, ils les auroient peut-être ſubjugués : mais ils ne ſavoient que ſe battre en furieux, & mourir avec courage. Leur ſcience militaire ſe réduiſoit, autant qu'on en peut juger, à ne point ſe charger de butin, & à tout détruire pour ôter à l'ennemi tous les moyens de défenſe. Le proconſul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire ; il partagea l'honneur du triomphe.

Catulus eſt cependant preſque entièrement oublié ; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

En ſauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à ſatisfaire ſon ambition. Inſatiable d'honneurs, ſacrifiant tout à l'envie de dominer, il obtint un ſixième conſulat à force d'argent & de baſſeſſes ; il ſe fit donner un collègue ſans mérite, tandis que le grand Métellus étoit ſur les rangs ; il s'unit de la manière la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, & avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu & du bien public.

Marius ſacrifie tout à l'ambition de dominer.

Saturninus propoſa une loi agraire portant cette clauſe : » Que le ſénat s'obligeroit par ſerment » de confirmer tout ce qui ſeroit ſtatué par le » peuple ; ſous peine, pour les ſénateurs qui refuſeroient le ſerment, d'être dégradés & con- » damnés à une amende de vingt talens. « Le ruſé conſul affecta d'abord de s'y oppoſer, ſe déclara enſuite pour ce ſerment avec une reſtriction équivoque, & entraîna les ſénateurs dans le piège. Métellus, qu'il vouloit perdre, perſiſta ſeul à refuſer. C'étoit s'expoſer à un péril imminent. Ses amis le lui repréſentèrent en vain. Il leur répondit : *S'il n'y avoit jamais de riſque à faire le bien, qui voudroit jamais faire le mal ?* Saturninus

Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le ſénat.

Exil de Métellus.

l'exila le lendemain, malgré l'oppoſition de quelques tribuns. On l'exila. *Ou les choſes changeront*, dit-il, en partant de Rome, *& le peuple revenu de ſon erreur me rappellera ; ou elles ne changeront point, & alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* elles changèrent effectivement par les fureurs même de Saturninus, pouſſées au point que Marius l'abandonna.

653. Saturninus puni de ſes fureurs.

Ce tribun, voulant que Glaucia fût conſul, fit aſſaſſiner publiquement Memmius, ſon compétiteur. Alors le ſénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne aux conſuls de pourvoir à la ſureté de la république. On prend les armes contre les ſéditieux. On pourſuit Saturninus dans le capitole ; il eſt maſſacré, auſſi-bien que Glaucia, malgré le déſir qu'avoit Marius de les ſauver l'un & l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeler Métellus, qui ſe conſoloit de l'oppreſſion au ſein de la philoſophie & de la vertu ; & dont l'exil, ſelon Velleïus Paterculus, étoit plus glorieux que toutes ſes dignités & tous ſes triomphes. Avant ſon arrivée, Marius paſſa en Aſie ſous un vain prétexte, pour n'être pas témoin de la gloire d'un rival, dont le nom ſeul auroit dû le faire rougir.

Métellus rappelé.

Tout dégénéroit dans la république.

La république, au plus haut point de grandeur, penchoit ſur le bord des précipices. On

ne connoiſſoit plus guère ce généreux patriotiſme, qui immole l'intérêt particulier au bien de l'état. Les bons citoyens devenoient les victimes des méchans. Rutilius, indignement accuſé, parce qu'il avoit réprimé les concuſſions des publicains, s'exila volontairement ſans avoir daigné ſe défendre. Quelqu'un lui diſant, que bientôt une guerre civile faciliteroit ſon rappel: *Quel mal vous ai-je fait*, répondit-il, *pour me ſouhaiter un rétabliſſement ſi funeſte? puiſſe ma patrie rougir de mon exil, plutôt que de s'affliger de mon retour!*

Vexations des publicains.

Les publicains, chargés de percevoir les revenus de l'état, dévoroient en quelque ſorte les provinces pour s'enrichir. Comme ils étoient chevaliers, & que leur ordre étoit en poſſeſſion des tribunaux, ils craignoient peu les recherches & la ſévérité de la juſtice. D'ailleurs, le fruit des rapines, qui leur procuroient la conſidération avec la fortune, ne faiſoit-il pas en quelque ſorte un titre d'impunité?

Luxe énorme des grands.

Parmi les principaux magiſtrats, on voyoit même cet étalage d'opulence, & ces fantaiſies de luxe, qui ſuppoſent ou amènent toujours la corruption des mœurs. L'orateur Craſſus, quoique revêtu de la cenſure, ſe diſtinguoit par une magnificence qu'on auroit punie auparavant,

Fantaiſie de l'orateur Craſſus.

comme un déſordre ſcandaleux. Selon Macrobe, il étoit ſi amoureux d'une murène apprivoiſée, qu'après la mort de ce poiſſon, il en prit le deuil, & lui érigea un monument. Le ſénateur Duronius, tribun du peuple, (car tous ambitionnoient le tribunat,) fit abroger la loi qui modéroit les dépenſes de la table : il repréſenta cette loi comme *la rouille d'une dure & ſauvage antiquité.* En un mot, des vices nouveaux enflammant chaque jour les paſſions, une étincelle pouvoit allumer les guerres civiles. La guerre *ſociale* en fut comme le prélude.

662. Lois de Druſus, qui donnent lieu à la guerre ſociale.

Depuis long-temps les alliés de Rome en Italie aſpiroient aux droits de citoyens Romains. C. Gracchus, pour fortifier ſon parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage ſi précieux, & avoit péri dans cette entrepriſe. Le tribun Druſus, homme diſtingué par ſa naiſſance & par ſes talens, forma le deſſein chimérique de ſatisfaire tout-à-la-fois les alliés & tous les ordres de l'état. En voulant remédier à de grands maux, il en attira de pires ; ce qui arrive d'ordinaire quand les vices ſont dominans. Il propoſa des lois agraires, des établiſſemens de colonies, des diſtributions de blé, pour le ſoulagement du peuple ; il propoſa encore de partager entre les ſénateurs & les chevaliers l'adminiſtration de la

Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux.

juſtice, dont ceux-ci abuſoient publiquement; & de ſoumettre au jugement les magiſtrats qui prévariqueroient dans ce miniſtère. On dit ſans preuve, que pour dédommager les chevaliers, il imagina d'en mettre trois cents au nombre des ſénateurs. Comme les alliés avoient une influence conſidérable dans les affaires, par le moyen de leurs parens & de leurs amis, Druſus ſe les attacha, en leur promettant le droit de cité. Ses lois paſsèrent, malgré de vives oppoſitions; tant il ſut manier adroitement les eſprits.

Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens.

Outre l'inconvénient de multiplier à l'infini le nombre des citoyens, il y avoit un obſtacle terrible aux prétentions des alliés. Les Romains qui les regardoient comme leurs ſujets, ne pouvoient ſe réſoudre à les rendre leurs égaux. Druſus ſentit la foibleſſe de ſon crédit à cet égard. Les alliés déſeſpérant de le voir exécuter ſa promeſſe, quelques-uns d'eux réſolurent d'aſſaſſiner les conſuls. Inſtruit du complot, le tribun eut la généroſité d'en avertir le conſul Philippe, ſon plus ardent adverſaire. Pour récompenſe de ce ſervice, il fut lui-même aſſaſſiné peu de temps après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de ſa vertu. Il faiſoit bâtir une maiſon. L'architecte lui offrant de la tourner de manière que perſonne n'auroit vue ſur lui : *Faites plutôt*,

Druſus aſſaſſiné, malgré ſa vertu.

répondit-il, *que mes actions ſoient expoſées à la vue de tout le monde.*

Guerre ſociale. Révolte des alliés.

La mort de Druſus fut comme un ſignal de guerre pour les alliés. Ils ſe révoltent de concert; ils prennent les armes : ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la diſcipline & la ſcience militaire des Romains, & que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur ſecours. Les Marſes & les Samnites tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle, ſur le plan de celle dont il veulent ſecouer le joug. Ils ſe donnent des conſuls, des préteurs & d'autres magiſtrats. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompeius Strabon, père du fameux Pompée. Après la première campagne, ils envoient demander juſtice ; & repréſentent qu'ils ont eu aſſez de part aux ſuccès de Rome, pour en partager les avantages. Le ſénat répond avec ſa fermeté ordinaire, qu'on pourra les écouter, s'ils ſe ſoumettent en reconnoiſſant leur faute ; qu'autrement ils ſe gardent bien d'envoyer des ambaſſadeurs. On ſe bat dès-lors avec plus d'acharnement, & les ſuccès varient de part & d'autre.

La politique romaine déſarme une partie des alliés.

Il fallut que la politique romaine joignît l'adreſſe à la fermeté. Rome, après avoir enrôlé les affranchis contre l'uſage, & avoir accordé politi-

quement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fidèles, accorde le même droit aux autres à meſure qu'ils ſe ſoumettent. Ainſi la guerre ſociale ſe rallentit tout-à-coup. Chaque peuple ſe détachoit de la ligue, pour obtenir par un traité particulier l'objet de ſes prétentions. Les Samnites & les Lucaniens s'obſtinèrent ſeuls à ne point quitter les armes.

liés en les faiſant citoyens.

664.

On trouva d'abord le ſecret de rendre preſque inutile aux alliés, ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les diſtribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu par leur nombre la ſupériorité des ſuffrages; on en compoſa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parce qu'elles votoient les dernières. Ils y conſentirent; ſoit qu'ils ne préviſſent pas les ſuites de cet arrangement, ſoit que la qualité de citoyens ſuffît pour les ſatisfaire.

On en forme huit tribus, au lieu de les diſtribuer dans les anciennes.

Toutes les lois de Druſus avoient été abolies après ſa mort. Le tribun Plautius réuſſit mieux à dépouiller les chevaliers de leur juridiction. Il fit paſſer en loi, que chaque tribu nommeroit chaque année quinze citoyens, parmi leſquels on choiſiroit les juges des cauſes civiles. Mais l'audace des méchans ne pouvoit plus ſupporter de frein. Aſellion, préteur, qui protégeoit les pauvres contre les uſures & les violences des créan-

Les chevaliers dépouillés des tribunaux.

Crime atroce impuni.

ciers, fut aſſaſſiné dans le temps qu'il faiſoit un ſacrifice, ſans que le ſénat pût découvrir les auteurs d'un crime ſi atroce & ſi éclatant.

Victimes humaines défendues.

L'uſage d'immoler des victimes humaines, avoit eu lieu en certaines conjonctures. On venoit récemment de le proſcrire. C'étoit un hommage rendu à l'humanité. Nous allons voir cependant les paſſions furieuſes immoler & les citoyens & la république.

NEUVIÈME

NEUVIÈME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 665, juſqu'en 724.

CHAPITRE PREMIER.

Marius & Sylla commencent la guerre civile.

La guerre ſociale conduit aux guerres civiles.

DE la guerre ſociale aux guerres civiles, il n'y avoit qu'un pas. On avoit appris à verſer un ſang que la nature & les lois devoient rendre cher; les factions s'étoient familiariſées avec la violence. Dès qu'un ambitieux vouloit l'emporter par les armes, pouvoit-il manquer de miniſtres de ſa fureur? Marius & Sylla donnèrent ce funeſte exemple. Nous avons fait connoître le premier; l'autre mérite davantage d'être connu.

Sylla, diſtingué par ſa nobleſſe & par ſes talens.

Il étoit de l'illuſtre famille Cornélia, deſcendant de Cornélius Rufinus, que les cenſeurs chaſsèrent du ſénat, l'an de Rome 477, parce

qu'il poſſédoit plus de quinze marcs de vaiſſelle d'argent. Perſonne de cette branche n'étoit depuis parvenu au conſulat. Tous les talens de l'eſprit cultivés par la littérature & la politeſſe, animés par l'ambition & par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande ſoupleſſe de caractère, rendoient Sylla très-capable de relever l'honneur de ſa maiſon. Aimant les plaiſirs, il ſavoit y renoncer pour la réputation & la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amaſſé des richeſſes, dignes ſans doute du reproche qu'on lui fit un jour : *Comment ſeriez-vous honnête homme, vous à qui votre père n'a rien laiſſé, & qui êtes maintenant ſi riche ?* Après la guerre de Numidie, l'argent & l'intrigue lui procurèrent la préture. Il donna le ſpectacle d'un combat de cent lions contre des hommes ; ſpectacle affreux, mais conforme au goût des Romains, & qui contribua peut être à lui attirer beaucoup de partiſans. Ses exploits dans la guerre ſociale, où il éclipſa Marius, augmentèrent l'attachement pour ſa perſonne. Sa généroſité, ſon indulgence lui attachèrent ſur-tout les ſoldats. Il s'en faiſoit chérir aux dépens de la diſcipline. Albinus qui commandoit ſous lui, ayant été tué dans une ſédition militaire : *Les troupes*, dit-il froidement, *expieront cette faute quand elles*

Il s'élève aux premieres dignités.

rencontreront l'ennemi. Il devint conſul, & fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, que je ferai bientôt connoître.

665. Marius lui enlève le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpitius.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le ſuccès de l'expédition de Numidie; & quoique vieux, peſant & infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à ſon rival, il s'unit avec Sulpitius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours eſcorté de ſatellites, qu'il appeloit imprudemment ſon *anti-ſénat*. Après un combat où les deux conſuls furent en danger de perdre la vie, ce tribun fit paſſer en loi, que les alliés, nouvellement admis au nombre des citoyens, ſeroient incorporés dans les anciennes tribus, au lieu d'en former huit nouvelles ſelon les dernières conventions. Il devint ainſi maître des ſuffrages. Il propoſa enſuite de nommer Marius, alors ſimple particulier, général de l'armée contre Mithridate; & il n'eut aucune peine à l'obtenir.

Sylla entre à Rome l'épée à la main.

Sylla s'étoit rendu à ſon camp. Réſolu de tirer vengeance d'un tel affront, sûr de l'attachement de ſes ſoldats, il marche vers Rome, où pluſieurs de ſes partiſans avoient été maſſacrés. Il y entre l'épée à la main; il menace de mettre le feu aux maiſons, ſi l'on fait de la réſiſtance.

Marius & Sulpitius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir & empêche tout désordre. Il fait caſſer les lois du tribun; il rétablit l'ancienne règle, de ne propoſer aucune loi que le ſénat n'eût approuvée; il ſubſtitue même les comices par centuries aux comices par tribus. Le peuple intimidé confirme tous ces changemens. La république étoit à un point d'inſtabilité, où le plus fort devoit impoſer la loi. Dès qu'il n'y a plus de principes, la force gouverne.

Changemens qu'il y fait.

Pour ſatisfaire ſa vengeance, le conſul propoſe au ſénat de déclarer ennemis de la patrie Marius & ſon fils, Sulpitius, & neuf de leurs principaux partiſans. Q. Scévola, ſavant & vertueux citoyen, lui réſiſte courageuſement. » Ni » vos ſoldats, ni vos menaces, dit-il, ne m'obli- » geront de déshonorer ma vieilleſſe, en dé- » clarant ennemi de Rome celui par qui Rome » & l'Italie ont été ſauvées. « Mais les autres ſénateurs ſe montrent faciles & complaiſans. On rend un décret de proſcription. La tête de Sulpitius, portée à Rome, devint un ſpectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes, où il ſe cachoit. Un ſoldat qui devoit être ſon bourreau, n'oſa frapper ce grand général, & les Minturnois favorisèrent ſon évaſion en Afrique. Le commandant de cette province

Décret de proſcription.

Marius ſur les ruines de Carthage.

lui ayant envoyé ordre d'en ſortir, il répondit fièrement à l'officier qui faiſoit la commiſſion : *Va lui dire que tu as vu Marius fugitif, au milieu des ruines de Carthage.* Tableau frappant des viciſſitudes de la fortune ! Il ſe retira enſuite dans une île, où avec ſon fils il attendit quelque révolution en ſa faveur.

666.

Cinna, conſul, ſe déclare contre Sylla, & ſe fait chaſſer.

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partiſan de Marius, fut nommé conſul. Sylla y conſentit, après lui avoir fait jurer de ne point agir contre ſes intérêts. Il témoigna même être charmé, de ce que le peuple uſoit de la liberté qu'il diſoit lui avoir rendue. Cette modération ne déſarma point la haine. Le nouveau conſul, quoique ſon parent, le fit d'abord accuſer par un tribun, & l'obligea ainſi de s'embarquer pour la guerre de Mithridate ; car les pourſuites ceſſoient contre un citoyen employé au ſervice de la république. Après ſon départ, Cinna ſe donne carrière. Il renouvelle la loi de Sulpitius par rapport aux alliés. L'autre conſul, Octavius s'y oppoſe ; on en vient aux armes, la place publique regorge de ſang. L'ennemi de Sylla eſt chaſſé de Rome, privé du conſulat, & on lui donne pour ſucceſſeur Mérula, prêtre de Jupiter.

Cinna ſe retire chez les alliés, qui trouvoient

Marius &

Cinna aſſiège Rome, & maſſacrent leurs ennemis.

leur avantage dans les troubles de Rome. Ils prennent les armes en ſa faveur ; & avec les Romains mécontens, ils forment bientôt une armée des plus nombreuſes. La circonſtance étoit favorable à Marius. Il revient, il eſt reçu par Cinna, qui le déclare proconſul. Tous deux aſſiègent la ville. Le ſénat augmente leur audace, en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre juſqu'à ce qu'on le reconnoiſſe pour conſul. Reconnu après l'abdication volontaire de Mérula, il promet d'épargner le ſang des citoyens. Il n'en forme pas moins la réſolution, avec Marius & les autres chefs, de maſſacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis ; & ce maſſacre s'exécute.

Idée générale des malheurs de Rome.

Qu'on imagine une ville priſe d'aſſaut par des barbares ; les têtes des plus illuſtres citoyens expoſées ſur la tribune aux harangues ; les richeſſes ou la puiſſance devenues un titre de proſcription ; la ſoif du ſang irritée par le carnage même ; le féroce Marius, qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, ſurpaſſant à l'âge de plus de ſoixante & dix ans, les cruautés de Cinna : c'eſt le ſpectacle que préſente Rome.

Illuſtres proſcrits.

Parmi les victimes de la proſcription, furent ce même Catulus, qui avoit eu tant de part aux victoires ſur les Cimbres & les Teutons ;

Antoine, cet orateur célèbre dont Cicéron faiſoit tant d'éloges, ſans prévoir qu'il périroit comme lui; Craſſus, illuſtre ſénateur, qui vit maſſacrer un de ſes fils, & prévint le coup de ſes meurtriers en ſe tuant. Mérula, grand-prêtre de Jupiter, ſe fit ouvrir les veines dans le temple de ce dieu; il voulut mourir ſur ſon ſiège pontifical, où perſonne n'oſa depuis s'aſſeoir dans l'eſpace de près de quatre-vingts ans. *

Frère qui a tué ſon frère.

Je rapporterai un ſeul fait propre à caractériſer les guerres civiles. Dans une action, deux frères ſe battirent ſans ſe connoître. L'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant, & ſe tua lui-même ſur le bûcher de ſon frère, pour mêler ſes cendres aux ſiennes.

Mort de Marius dans ſon ſeptième conſulat.

A la fin de cette année de maſſacres, Cinna & Marius s'emparèrent du conſulat; ils ne daignèrent pas même ſe faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignoit le retour du

* En 742, Auguſte ajouta cette dignité à ſes autres titres. La ſuperſtition la rendoit précieuſe pour la ſûreté de ſa perſonne; car on regardoit comme un augure des plus funeſtes la mort d'un prêtre de Jupiter (*flamen dialis*) pendant qu'il étoit en exercice.

victorieux Sylla, dont la vengeance ne pouvoit être que terrible. Sans reſſources du côté de la raiſon, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin, & il y trouva une mort digne de lui. Monſtre de ſcélérateſſe & de cruauté, s'il ſauva Rome, ce ne fut que pour la perdre. Les lettres qu'il affectoit tant de mépriſer, auroient pu du moins lui apprendre qu'il ſe tourmentoit à la pourſuite d'une chimère de bonheur; que ſept conſulats n'étoient qu'un foible remède aux agitations d'une ame livrée au crime; & qu'un pouvoir injuſte, exercé avec barbarie, n'eſt qu'un fléau pour les oppreſſeurs comme pour les opprimés. Les ennemis de la littérature ne citeront pas ſon exemple: il réfuteroit leurs invectives.

L'ambition le rendit malheureux.

Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

Selon Valère-Maxime, le jour des funérailles de Marius, Fimbria, un de ſes plus fougueux partiſans, fit aſſaſſiner l'illuſtre pontife Scévola. La bleſſure n'étant pas mortelle, il le cita en juſtice. *De quoi prétendez-vous accuſer un homme ſi reſpectable?* lui demanda quelqu'un: *de n'avoir pas reçu aſſez avant dans le corps*, répondit-il, *le poignard qui devoit le tuer.* Ce récit paroît abſurde; mais de tels hommes étoient pires que les bêtes féroces.

CHAPITRE II.

Expéditions de Sylla dans la Grèce & en Aſie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome.

Mithridate ennemi redoutable de Rome.

IL eſt temps de ſuivre Sylla dans ſes expéditions, & de connoître le fameux ennemi auquel il faiſoit la guerre. On a vu la république romaine établir ſon deſpotiſme en Aſie. Elle commandoit aux ſouverains, protégeoit les uns, pour dompter les autres, & ſe rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ſes propres intérêts. Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entrepriſes, il réſolut de réſiſter à cette ambitieuſe puiſſance. Iſſu des anciens monarques de Perſe, il étoit le ſeizième de ſa race qui poſſédoit le royaume de Pont. La nobleſſe de ſon origine, la hauteur de ſes ſentimens, la force de ſon génie, ſon courage endurci aux fatigues, ſa poſition avantageuſe, ſes ports ſur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choſes, & ſon ambition ne connoiſſoit point de bornes. Trois cents mille hommes de pied & quarante mille chevaux, ſans compter les auxiliaires, lui formoient une

armée à laquelle il ne manquoit, pour devenir la terreur de Rome, que la diſcipline romaine.

Ses conquêtes en Aſie & en Grèce.

Ce prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, & la Bithynie à Nicomède, deux rois alliés des Romains; il avoit conquis toute l'Aſie-mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait maſſacrer en un ſeul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens, comme pour allumer entre les deux nations une haine irréconciliable. Un tel maſſacre, exécuté dans toutes les provinces avec la même fureur, prouve combien le joug de Rome étoit odieux en Aſie. Oppius & Manius, deux généraux qui tombèrent entre ſes mains, furent chargés d'opprobres cruels. Il fit verſer de l'or fondu dans la gorge du dernier, après l'avoir forcé de déclarer publiquement que ſon avarice étoit la cauſe de la guerre.

Maſſacre des Romains.

Les Athéniens ſe livrent à lui.

Enfin Mithridate envahit la Grèce par ſes généraux. L'imprudente Athènes ſe livra follement à la joie de changer de maître. Ariſtion, ſophiſte ambitieux, lui inſpira cet enthouſiaſme en faveur de Mithridate qu'il ſervoit alors. Il le rendit maître de la ville, & la gouverna en tyran: digne chef d'un peuple eſclave, dont l'ancienne gloire ſe réduiſoit à des diſputes de mots.

667. Sylla ſe rend maître d'A-

Les troubles de la république de Rome avoient favoriſé les entrepriſes de Mithridate. Sylla,

comme nous l'avons vu, partit enfin pour arrêter ſes progrès. Il paſſa en Grèce, & réſolut de prendre Athènes & le Pirée tout à-la-fois. La ſomme qu'on lui avoit fournie ne ſuffiſant point, (car il prodiguoit l'argent aux ſoldats pour les attacher à ſon parti) il ſe fit apporter les tréſors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaiſanterie, qu'*on ne pouvoit point douter de la victoire, puiſque les dieux ſoudoyoient ſes troupes.* Les Athéniens railloient de leur côté, quoique environnés de périls. Une famine affreuſe les réduiſit à demander grace. Leurs députés ou plutôt ceux d'Ariſtion, vinrent haranguer Sylla. Ils parlèrent avec emphaſe de Théſée, de Codrus, des victoires de Marathon & de Salamine. *Allez*, leur répondit-il, *heureux & glorieux mortels, reportez ces beaux diſcours dans vos écoles : je ne ſuis point ici pour apprendre votre hiſtoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut priſe d'aſſaut & livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la raſer, ſe laiſſa fléchir ; il *pardonna aux vivans en conſidération des morts :* ce fut ſon expreſſion. Tant la gloire des anciens héros d'Athènes, & des grands génies qu'elle avoit produits, imprimoit encore du reſpect dans l'abjection de cette fameuſe république ! Archélaüs, l'un des meilleurs généraux

thènes, & l'épargne à cauſe des grands hommes qu'elle a produits.

de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

Il remporte deux grandes victoires.

Deux victoires complètes remportées enſuite par Sylla, l'une à Chéronée, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les eſpérances de l'ennemi. La ſeconde bataille lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il ſe vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient; il accourut, deſcendit de cheval, ſaiſit une enſeigne, & affrontant le danger: *Il m'eſt glorieux de mourir ici*, s'écria-t-il; *vous autres, ſi l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez, à Orchomène.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

Il rejette avec fierté les offres du général de Mithridate.

Tandis que le général ſoutenoit ainſi la cauſe de Rome, il étoit proſcrit comme ennemi de la république. Cinna, conſul pour la troiſième fois, exerçoit avec ſon collègue Carbon, une tyrannie atroce. Archélaüs, voyant qu'en pareilles circonſtances Sylla devoit ſouhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes ſortes de ſecours, s'il vouloit retourner en Italie. Le Romain, indigné de la propoſition, lui offrit à ſon tour de le mettre ſur le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la flotte qu'il commandoit. Archélaüs répondit qu'il déteſtoit la trahiſon. *Quoi donc*, reprit Sylla, *toi, Cappadocien, l'eſclave ou l'ami*

Belles paroles de Sylla.

d'un roi barbare, tu rougirois d'acheter à ce prix une couronne; & à un général romain, à Sylla, tu oſes parler de trahiſon! Il finit par preſcrire les conditions, auxquelles Mithridate pourroit obtenir la paix: » Qu'il abandonnât toutes ſes con-» quêtes, & ſe renfermât dans le royaume de » ſes pères; qu'il rendît les priſonniers, & les » eſclaves fugitifs; qu'il payât aux Romains deux » mille talens, & leur livrât ſoixante & dix » vaiſſeaux de guerre. « Archélaüs promit tout, ſans l'aveu de Mithridate.

Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria.

Cependant Valérius Flaccus, que Cinna avoit nommé général, venoit dépouiller Sylla du commandement, par ordre du ſénat même: ordre difficile à exécuter. Ses troupes, excepté deux légions, paſsèrent ſous les drapeaux de Sylla. Flaccus, ne pouvant rien contre lui, prit la route de Byzance pour attaquer Mithridate. Mais il fut tué par ſon propre lieutenant, le fougueux Fimbria, qu'il avoit dépoſé, & qui ne reſpectoit aucun devoir. Fimbria s'empare du commandement; il commence la guerre en Aſie avec beaucoup de ſuccès. Il excitoit les troupes par le pillage & la licence, ſans prévoir que des troupes corrompues ne ſeroient pas long-temps ſoumiſes.

Fimbria ſuc-

Alors Mithridate ayant demandé à Sylla une

combe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate.

entrevue, ſe ſoumet aux conditions déja propoſées. Le traité à peine conclu, Sylla marche contre Fimbria, ſon ennemi perſonnel. Il le fait ſommer de lui remettre le commandement. Fimbria refuſe, eſt abandonné de ſes ſoldats, & ſe perce de ſon épée, après avoir tenté inutilement de faire aſſaſſiner le général. Il avoit les talens & la méchanceté de Marius.

Sylla enrichit ſon armée, qui ſe corrompt.

L'heureux Sylla, triomphant ainſi de tous les obſtacles, ne voulut point quitter l'Aſie, ſans venger le maſſacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, montèrent, ſelon Plutarque, à vingt mille talens. Il diſtribua par-tout ſes légions; il fit donner à chaque ſoldat ſeize drachmes par jour, outre le logement & la nourriture. Ces funeſtes exemples annonçoient la chute de la diſcipline. » On vit alors pour la première fois, dit » Salluſte, une armée romaine prendre le » goût du vin & des femmes, le goût des » ſtatues, des tableaux, des vaſes ciſelés; en » dépouiller les particuliers, les villes & les » temples; piller enfin le ſacré & le pro- » fane. « Cet eſprit de rapacité s'accrut tous les jours. Autant Sylla mérite ſans doute de reproches, pour avoir énervé la diſcipline, autant peut-on l'admirer d'avoir ſuſpendu ſon

reſſentiment, d'avoir négligé ſes intérêts perſonnels, pour finir la guerre contre Mithridate. » Il crut devoir abattre l'ennemi, dit Paterculus, » avant de ſe venger du citoyen. « Mais la cruelle vengeance ſouillera bientôt ſa gloire ; & l'adverſaire de Marius en ſera pour un temps l'imitateur.

Un dérangement univerſel dans les finances de l'état, dans les fortunes particulières, cauſé par la défiance & par les alarmes des Romains, ſur-tout par la perte de l'Aſie, où ils avoient une infinité d'établiſſemens ; la foi publique ruinée par les ſuites de cette violente ſecouſſe ; des altérations de monnoie, qui rendoient tout incertain dans le commerce, augmentèrent les déſordres de Rome après la mort de Marius. Déſordres dans Rome.

Cinna & Carbon toujours conſuls avoient levé des troupes contre Sylla. Le premier fut tué dans une ſédition militaire. L'autre voulut exiger des otages de toutes les villes d'Italie. Caſtricius, premier magiſtrat de Plaiſance, refuſant de lui obéir : *J'ai bien des épées*, lui dit Carbon ; *& moi*, répondit courageuſement le magiſtrat, *j'ai bien des années*. On rapporte un mot aſſez ſemblable de Solon à Un magiſtrat de Plaiſance réſiſte au conſul Carbon.

Piſiſtrate : il exprime les ſentimens généreux d'un vieillard qui compte la vie pour rien en comparaiſon de la vertu.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Retour de Sylla.--Ses proſcriptions.--Sa dictature & ſa mort.

PLUS de deux cents mille hommes étoient en armes, pour s'oppoſer à Sylla. Il arriva, n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes. Mais ſes ſoldats le chériſſoient, & il avoit le talent d'attirer les autres dans ſon parti. *C'eſt un lion & un renard*, diſoit Carbon en parlant de ce général; *je crains plus le renard que le lion.* Céthégus, Verrès, Pompée, déja diſtingué par ſon mérite, quoique fort jeune, d'autres perſonnages conſidérables, toute une armée conſulaire, ſe rangèrent ſous ſes drapeaux. Il échauffoit les cœurs, il inſpiroit la confiance. Craſſus, qu'il envoyoit faire des levées, lui demandant une eſcorte, parce qu'il falloit traverſer un pays occupé par les ennemis: *Je te donne pour eſcorte*, dit Sylla, *ton père, ton frère, tes proches, indignement égorgés, & dont je pourſuis la vengeance.* Ces paroles firent voler Craſſus, & la commiſſion fut remplie avec ſuccès.

670. Retour de Sylla.

On ſe jette dans ſon parti.

Le conſul Norbanus eſt défait dans une bataille, où périſſent ſept mille hommes de ſon

Il remporte pluſieurs grandes victoires.

côté. L'année ſuivante, le jeune Marius, * conſul, après avoir fait maſſacrer un grand nombre de ſénateurs, combat à ſon tour, voit ſon armée taillée en pièces. Selon les Mémoires de Sylla, cités par Plutarque, le vainqueur perdit ſeulement vingt-trois hommes, en tua vingt mille, & fit huit mille priſonniers. Comment le croire, en ſuppoſant ce que l'on ajoute, que les deux armées combattirent long-temps avec une égale valeur ?

Téléſinus défait.

Une dernière victoire, remportée aux portes de Rome ſur les Samnites & les Lucaniens, fut encore plus glorieuſe pour Sylla. Ces indomptables ennemis du nom romain continuoient opiniâtrément la guerre *ſociale*. Ils avoient pour chef Téléſinus, général auſſi habile que vaillant. Ils ne furent défaits qu'après avoir été victorieux. Téléſinus reſta mort ſur le champ de bataille.

Cruauté perfide envers les vaincus.

Sylla fit cruellement maſſacrer ſix mille hommes, qui avoient mis bas les armes, & auxquels il avoit promis la vie. La rage des guerres civiles devoit produire bien d'autres horreurs.

Il proſcrit tous ſes ennemis.

Dans l'hiſtoire des barbaries humaines, il eſt peu d'exemples d'atrocités comparables à celles

* Les uns le diſent petit-fils, les autres, fils adoptif du fameux Marius.

des proſcriptions de Sylla. Quelqu'un lui diſant : » Nous ne demandons pas grace pour ceux que » vous êtes réſolu de faire mourir ; mais du » moins tirez d'inquiétude ceux que vous voulez » ſauver : « *Je ne ſais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie.—Hé bien*, répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer.* Le lendemain parut une liſte de quatre-vingt proſcrits, dont les premiers étoient Carbon & Marius, actuellement conſuls ; le ſur-lendemain, une autre liſte de deux cents vingt, & une autre pareille le jour ſuivant. Enfin le tyran déclara qu'il ne pardonneroit à aucun de ſes ennemis.

La cruauté pouſſée aux derniers excès.

Leur donner aſyle étoit un crime capital, quelque liaiſon de parenté qu'on eût avec eux. L'eſclave fut invité par des récompenſes à tuer ſon maître, le fils même à tuer ſon père : la tête d'un proſcrit étoit payée deux talens. On confiſquoit les biens ; on puniſſoit juſqu'aux générations à naître : car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés comme infâmes, à ne poſſéder aucune charge. Rome, les provinces, ſe changèrent en boucheries pour une foule de citoyens, dont pluſieurs ne furent immolés que parce qu'on en vouloit à leur dépouille. *C'eſt ma terre qui me proſcrit*, s'écria un certain Aurélius, homme paiſible, éloigné de toute affaire.

Catilina ſe ſignale dans la proſcription.

Il ſuffiroit de dire que Catilina, le bourreau de ſon propre frère & de ſon beau-frère, fut le principal miniſtre de la fureur. Après avoir préſenté à Sylla dans la place publique la tête ſanglante d'un proſcrit, il ſe lava les mains dans l'eau luſtrale d'un temple, comme pour inſulter à la religion autant qu'à l'humanité.

Mort des deux conſuls, Marius & Carbon.

Marius ne pouvant plus défendre Préneſte (Paleſtrine), où il s'étoit retiré, convint avec un ami de ſe donner mutuellement la mort: ils ſe percèrent de leurs épées. Carbon, l'autre conſul, avoit quitté l'Italie. Pompée le pourſuivit, le vit proſterné à ſes pieds, & ordonna ſon ſupplice, quoique Carbon eût des droits à ſa reconnoiſſance. Ainſi les Romains vengeoient les uns ſur les autres tant de peuples écraſés par leur ambition. Ainſi leur patriotiſme, éteint par le vice, ne laiſſoit aux citoyens que des paſſions furieuſes, que des crimes & des maſſacres.

672.

Sylla, dictateur perpétuel.

La république n'exiſtoit plus; un ſeul étoit maître de tout: l'épée faiſoit ſon titre & le ſoutenoit. Sylla en voulut un plus reſpectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des Romains, il fit propoſer au peuple de nommer un dictateur ſans limitation de temps, pour réparer les maux de l'état; il s'offrit à remplir cette charge, ſi on vouloit la lui confier. C'étoit

ſe nommer lui-même avec adreſſe, en ſauvant les apparences. Les ſuffrages du peuple établirent un vrai deſpotiſme perpétuel, puiſqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Sylla, que les conjonctures avoient rendu le tyran de Rome, fit des lois très-ſages, quand il ſe trouva maître abſolu. Il réprima le meurtre & les violences; il rendit au ſénat les tribunaux; il y incorpora trois cents chevaliers, pour remplir les vides que la guerre & les proſcriptions y avoient occaſionnés; il régla qu'on ne parviendroit à la préture qu'après avoit été queſteur, & au conſulat, qu'après avoir exercé la préture; il preſcrivit dix ans d'intervalle d'un conſulat à l'autre, ſelon les anciennes lois; il reſtreignit la puiſſance tribunitienne, en défendant aux tribuns de ſe mêler de la légiſlation, en ordonnant qu'ils fuſſent tirés du ſénat, & qu'ils ne puſſent prétendre à une dignité ſupérieure. Dès-lors le tribunat ne pouvoit guère tenter les ambitieux. Comment auroient-ils renoncé aux premières charges de la république?

Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre.

On n'imagineroit point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes; quatre-vingt-dix ſénateurs, & plus de deux mille ſix cents chevaliers, par les proſcriptions; qu'après avoir

674. Il abdique courageuſement la dictature.

élevé ſa puiſſance ſur les ruines de tant de familles, de tant de villes, de la république même, Sylla voulût & osât abdiquer la dictature. Il le fit ; il déclara même qu'il étoit prêt à rendre compte de ſa conduite. On le vit enſuite ſe promener dans la place, ſans licteurs, avec un petit nombre d'amis. Mais il avoit affranchi & élevé au rang de citoyens dix mille eſclaves, il avoit donné des terres dans les colonies à ſes vieux ſoldats : il avoit répandu les bienfaits ſur ſes partiſans ; eux ſeuls étoient en poſſeſſion des emplois civils & militaires. Les défenſeurs ne pouvoient donc lui manquer, & la terreur de ſon nom lui ſervoit de gardes. Cependant le jour qu'il abdiqua, un jeune homme eut l'inſolence de l'inſulter par ſes diſcours. Sans rien répondre, Sylla dit ſeulement : *Ce jeune homme ſera cauſe qu'un autre dans une place telle que la mienne, ne penſera point à la quitter.*

Ce qui pouvoit le raſſurer dans le péril.

Les plaiſirs & la débauche, auxquels il ſe livra enſuite plus que jamais, lui attirèrent une maladie pédiculaire, dont il mourut âgé de ſoixante ans. Il conſerva juſqu'à la fin l'activité de ſon génie, s'occupant encore d'affaires publiques, & travaillant à ſes mémoires, ouvrage curieux qui n'exiſte plus. Son épitaphe, compoſée, dit-on, par lui-même, portoit en

Il meurt de ſes débauches l'année ſuivante.

ſubſtance que *perſonne n'avoit fait tant de bien à ſes amis, ni tant de mal à ſes ennemis.* Il avoit pris le ſurnom d'*heureux*, ſoit qu'il crût la fortune attachée à ſa perſonne, ſoit qu'il voulût le faire croire. Mais s'il fut heureux dans ſes entrepriſes, il ne connut point le vrai bonheur, incompatible avec les troubles d'une ame agitée par les paſſions. Un ſiècle plutôt, il auroit peut-être été un excellent citoyen. L'ambition de Marius le força, en quelque ſorte, d'être méchant; & il ne devint oppreſſeur que pour ſe venger de l'oppreſſion d'un ſcélérat. Tel eſt l'empire des circonſtances ſur le cœur humain, quand il n'a pas des règles fixes de ſageſſe.

676. Lépidus renouvelle la guerre civile par ambition.

On avoit appris par l'exemple de Sylla, qu'un citoyen pouvoit aſſervir la république. Ainſi les factions devoient ſe multiplier de jour en jour. Le conſul Lépidus, avec peu de talens, voulut dominer. Catulus, ſon collégue, lui tint tête. Ils alloient recommencer la guerre civile, ſi le ſénat ne leur eût fait jurer de ne point prendre les armes. Lépidus, au ſortir de charge, ſe crut dégagé de ſa promeſſe; il marcha vers Rome avec des troupes, pour obtenir un ſecond conſulat l'épée à la main.

Il eſt vaincu, & meurt de chagrin.

Repouſſé, vaincu par Catulus & par Pompée, il paſſa en Sardaigne où il mourut de chagrin, à la nouvelle des infidélités de ſa femme.

CHAPITRE IV.

Guerre de Sertorius. — Spartacus à la tête des eſclaves. — Pompée défait les pirates.

UN homme vraiment redoutable, Sertorius, relevoit le parti de Marius en Eſpagne. Grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices & des factions; après avoir eſſuyé beaucoup d'infortunes, il ſe retira chez les Luſitaniens, qui lui confièrent le commandement de leurs troupes. Il fut bientôt maître de l'eſprit de ces barbares. Une biche apprivoiſée, par laquelle il ſe diſoit inſtruit miraculeuſement des choſes qu'il découvroit par ſa prudence, n'étoit pas un inſtrument trop groſſier pour tromper leur ſuperſtition; mais à cette reſſource il en joignit de plus efficaces, la ſageſſe du gouvernement & les victoires.

Sertorius ſoutient encore en Eſpagne le parti de Marius.

Avec une petite armée, il ſoutint une guerre opiniâtre contre pluſieurs généraux romains, qui commandoient plus de cent mille hommes. L'art des campemens, les marches ſavantes, les ſtratagêmes, les attaques bruſques faites à propos ſans rien haſarder, la diſcipline jointe au courage,

Ses talens & ſes victoires.

l'admiration & la confiance qu'il inſpiroit à ſes ſoldats, ſembloient augmenter ſes forces dans toutes les occaſions. Du vivant de Sylla, une foule d'illuſtres mécontens ſe réfugièrent auprès de Sertorius. Il en fit un ſénat qu'il appeloit *le ſénat romain*. En effet, il auroit eu quelque raiſon de dire, comme dans Corneille : *Rome n'eſt plus dans Rome ; elle eſt toute où je ſuis.*

678. Il réſiſte à Pompée & à Métellus.

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre ſans ſuccès, on envoya Pompée en Eſpagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entière, ſous les ordres du factieux Perpenna ou Perperna, qui, cherchant à s'établir dans le pays, fut contraint par ſes ſoldats de ſe joindre à cet illuſtre général. Pompée & Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Il mépriſoit même le premier ; & l'ayant battu dans une action : *C'eſt un enfant*, dit-il, *que je renverrai à ſes parens, après l'avoir châtié comme il le mérite.* Le dernier n'eut pas honte de mettre ſa tête à prix. Cent talens & vingt mille arpens de terre devoient être la récompenſe de l'aſſaſſin. Cette politique de brigands expoſoit Sertorius à mille trahiſons. Il devint ſévère ; une conſpiration ſe forma autour de lui.

680. Perpenna le fait aſſaſſiner.

Perpenna en étoit le chef, & le fit lâchement égorger dans un feſtin.

Peu de temps avant ſa mort, Sertorius reçut une ambaſſade de Mithridate, qui lui offroit des ſecours & lui demandoit la reſtitution de l'Aſie. Il répondit avec grandeur d'ame, qu'il ne l'empêcheroit point de reprendre la Bithynie & la Cappadoce, ſur leſquelles les Romains n'avoient aucun droit; mais qu'à l'égard de l'Aſie-mineure qu'ils poſſédoient légitimement, jamais il ne ſouffriroit que ce prince les en dépouillât. *Je dois employer mon pouvoir*, ajouta-t-il, *à l'agrandiſſement de la republique, & non m'agrandir de ſes pertes.* Quel Romain!

Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate.

Avec Sertorius tomba toute la force de ſon parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Battu & pris, il voulut racheter ſa vie par une nouvelle trahiſon: il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on pouvoit découvrir ſes liaiſons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, & ordonna le ſupplice de Perpenna. Enſuite il érigea un monument faſtueux de ſes exploits: il ſe vantoit, par l'inſcription, d'avoir ſoumis huit cents ſoixante & ſeize villes, depuis les Alpes juſqu'aux extrémités de l'Eſpagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de grand homme, mal-

Pompée finit la guerre.

Sa vanité.

gré ſes ſuccès, & qui voulut toujours être ſans égal.

Il eut les honneurs du triomphe.

Quoique ſimple chevalier, il fut honoré du triomphe. En 672, il avoit déja eu cet honneur après une expédition en Afrique. Sylla refuſant alors d'y conſentir : *Penſez donc*, lui dit fièrement Pompée, *que le ſoleil levant a bien plus d'adorateurs que le ſoleil couchant*. Ces paroles hardies arrachèrent le conſentement du dictateur.

Révolte & guerre des eſclaves gladiateurs.

Rome, accoutumée à vaincre les nations, mais déja vaincue par leurs vices & leurs richeſſes, eut encore à ſoutenir une guerre auſſi dangereuſe qu'humiliante, contre ſes propres eſclaves. Deux révoltes d'eſclaves en Sicile avoient appris combien le joug des Romains étoit abhorré. Celle-ci fut un exemple beaucoup plus terrible. On exerçoit malgré eux au métier de gladiateur un nombre de ces infortunés, qui gémiſſoient dans la ſervitude, la plupart Gaulois ou Thraces. Soixante & dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Thrace, d'un mérite bien ſupérieur à ſa fortune. Quelques milices envoyées contre eux furent défaites ; un préteur reçut le même affront à la tête de trois mille hommes. Ces premiers ſuccès attirèrent d'autres eſclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuſe & aguerrie. On fit marcher les deux conſuls & un

Spartacus, leur général, remporte des victoires.

préteur pour le combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois, s'étant ſéparés de lui, venoient d'être taillés en pièces par les Romains.

682. Craſſus le défait.

Déja il menaçoit Rome, il pouvoit l'aſſiéger avec cent vingt mille eſclaves ſoldats. Enfin Craſſus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre, & la termina heureuſement, après avoir rétabli la diſcipline preſque anéantie. Spartacus, forcé par les eſclaves d'en venir à une action déciſive, ſe conduiſit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua ſon cheval au moment que la bataille alloit commencer : *Je n'en manquerai pas*, dit-il, *ſi je ſuis vainqueur ; je n'en aurai pas beſoin, ſi je ſuis vaincu.* La victoire balança long-temps. Les eſclaves furent battus, & leur chef, couvert de bleſſures, expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes.

Pompée s'attribue l'honneur de la victoire.

Cinq mille fuyards ſe rallient ; Pompée les défait ſans peine. Comme s'il avoit ſauvé la république, il écrit au ſénat : *Craſſus a remporté une victoire ſur les eſclaves, mais j'ai coupé juſqu'aux racines de la rébellion.* Cet ambitieux citoyen tournoit tout à ſon avantage ; il éblouiſſoit la multitude, en exagérant ſes ſervices ; il vouloit qu'on le crût néceſſaire, afin de ſe rendre tout puiſſant ;

Il devient l'idole du peuple, malgré les profusions de Crassus.

il persuada ce qu'il vouloit. Nommé consul, sans avoir été même questeur, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures lois de Sylla; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir; il devint l'idole du peuple, dont il flattoit les préjugés. L'opulent Crassus, son collégue & son rival, eut beau donner un festin de dix mille tables, & distribuer aux pauvres du blé pour trois mois: ces profusions immenses ne balancèrent point l'énorme crédit de Pompée, quoiqu'il n'y eût guère de moyen plus sûr de captiver la multitude.

686.

La loi Gabinia lui donne un pouvoir excessif.

Des milliers de pirates, sortis des côtes de Cilicie, infestoient les mers, pilloient jusqu'aux temples, désoloient les provinces, ruinoient le commerce & répandoient la famine. Les Ciliciens s'étoient livrés à ce genre de brigandage: ils y avoient acquis des richesses, de la puissance, au point de former une république, tandis que les Romains s'acharnoient les uns sur les autres. Pompée seul paroît capable de les vaincre. Le tribun Gabinius propose de lui donner le commandement, avec pouvoir de lever autant de soldats & de matelots qu'il voudroit; de puiser dans le trésor public tout l'argent qu'il jugeroit nécessaire, sans avoir de comptes à rendre; & de se choisir quinze lieutenans dans le sénat. Sa

puiſſance devoit s'étendre ſur toute la Méditerranée, & juſqu'à cinquante milles en terre ferme. La commiſſion étoit pour trois ans. Cette loi odieuſe, qui tendoit à faire d'un citoyen un monarque, rencontra les plus vives oppoſitions. Pompée lui-même y oppoſa une fauſſe modeſtie. La loi paſſa cependant, avec tant d'avantage pour lui, qu'on lui donna encore cinq cents vaiſſeaux, cent vingt-cinq mille hommes de débarquement, & ſix mille talens attiques. Avec de pareils moyens, l'homme le plus médiocre peut faire de grandes choſes en apparence, & ſurprendre l'admiration ſans la mériter.

Il diſſipe les pirates.

Les pirates furent détruits ou diſſipés en quatre mois. L'enthouſiaſme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abuſa point de ſa puiſſance, c'eſt qu'il craignoit le ſoupçon de tyrannie. Il en devint plus puiſſant, comme il l'eſpéroit ſans doute, & la guerre d'Aſie lui ouvrit un autre théâtre.

CHAPITRE V.

Fin de la guerre de Mithridate. — Lucullus supplanté par Pompée.

Mithridate avoit recommencé la guerre, & aguerri ses troupes.

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avoit recommencé deux fois la guerre ; car sa haine implacable pour les Romains ne cédoit à la nécessité, qu'en attendant des occasions plus utiles. Nicomède, roi de Bithynie, ayant légué son royaume à la république, vers le temps où Sertorius se signaloit en Espagne, le roi de Pont résolut d'enlever cet héritage au peuple ambitieux qui vouloit l'empire de l'univers. Instruit par l'expérience, il bannit de son armée le faste asiatique ; il y substitua les armes & la discipline des Romains ; enfin il avoit formé des soldats, & il étoit grand capitaine.

679. Lucullus envoyé contre ce prince.

On envoya contre lui, en 679, les deux consuls, Cotta & Lucullus. Ce dernier réunissoit au goût des lettres & des sciences tous les talens militaires. Il avoit servi en qualité de questeur sous Sylla. Cicéron exagère par conséquent beaucoup, lorsqu'il lui fait apprendre le métier de général, par les livres seuls & les conversations, dans le trajet

trajet de Rome en Aſie. Lucullus débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers & à la licence des troupes; il ſauva ſon collégue, battu par Mithridate; il fit lever à ce prince le ſiège de Cyzique, où périt preſque toute ſon armée, quoique extrêmement nombreuſe; il le chaſſa de la Bithynie, & enſuite de ſon royaume. C'eſt alors que le monarque cruel donna ordre d'empoiſonner ſes ſœurs & ſes femmes, la fameuſe Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombaſſent entre les mains du vainqueur.

Conduite & ſuccès de ce général.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, ſon gendre, il l'engagea dans ſa querelle. Mais Tigrane, dont la domination s'étendoit juſqu'en Syrie, où les Séleucides avoient tout perdu par leur foibleſſe, Tigrane, dis-je, avec des troupes innombrables & de grands tréſors, n'avoit qu'un ſot orgueil & une aveugle témérité. Lucullus paſſe l'Euphrate & le Tigre ſans peine; parce qu'on ne le croyoit pas aſſez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un obſervant que ce jour là étoit de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier: *Hé bien*, dit-il, *j'en ferai un jour heureux*. En effet, il tailla en pièces les ennemis. Sa victoire fut ſuivie de la

684. Il défait Tigrane, roi d'Arménie.

priſe de Tigranocerte. L'année ſuivante, il paſſa le mont Taurus. Tigrane & Mithridate étoient réunis : il les attaqua & les mit en fuite. Rien n'égaloit encore la vaillance des Romains; mais ils manquoient de vertus, non moins néceſſaires pour aſſurer le ſuccès des entrepriſes.

La mutinerie de ſes troupes occaſionne des revers.

Lucullus, avec des qualités ſublimes, n'avoit pas le talent de ſe faire aimer. Officiers & ſoldats ſouffroient d'autant plus impatiemment ſa hauteur, ſa ſévérité pour le maintien de la diſcipline, que les mœurs corrompues ſe portoient davantage à la licence. On ſavoit que ſes envieux déclamoient à Rome contre lui, & l'accuſoient de prolonger la guerre par des vues d'intérêt & d'ambition. Enfin les troupes ſe mutinèrent pluſieurs fois. Tigrane & Mithridate, profitant des conjonctures, rentrèrent dans leurs royaumes. Une armée romaine, ſous les ordres de Tiagrius, fut entièrement défaite; & Lucullus ſe vit abandonné de ſes ſoldats, lorſqu'il s'empreſſoit de réparer ces malheurs.

687. La loi Manilia fait paſſer le commandement de cette guerre à Pompée.

C'étoit une circonſtance auſſi favorable à Pompée, que honteuſe pour la république. Vainqueur des pirates, il ſe trouvoit en Aſie : ſes partiſans ſaiſirent avec zèle l'occaſion. Le tribun Manilius propoſa de rappeler Lucullus, & d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre

Mithridate & Tigrane, en lui laiſſant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avoit donné. Par-là on lui confioit toutes les forces de l'état, on le rendoit maître abſolu de la mer & de la terre. Les plus zélés citoyens jetèrent un cri d'indignation. Mais Céſar, qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-deſſus des lois; Cicéron alors préteur, qui avoit beſoin de l'amitié de Pompée; d'autres perſonnages illuſtres, ou entraînés par le torrent, ou conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation de ce général, ſoutinrent la loi de Manilius. Le peuple ſuivit ſon penchant, ſans prévoir qu'il pourroit un jour en être la victime.

Pompée diſſimule ſon ambition en hypocrite.

On voit ici combien les ſoupleſſes de l'ambition ſont quelquefois baſſes & groſſières. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le ſuccès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit ſa joie d'une apparence de douleur. » Ne jouirai-je » donc jamais du repos, diſoit-il? ne pourrai-je » vivre dans la retraite avec une épouſe chérie? » Heureux les hommes qui paſſent des jours » tranquilles au ſein de l'obſcurité! « Cette hypocriſie choqua même ſes amis, mais le vulgaire en fut vraiſemblablement la dupe. Les apparences le trompent ſi aiſément!

Il déprime

Si Pompée avoit été digne de ſa fortune, il

Les exploits de Lucullus.

auroit du moins reſpecté le mérite & les ſervices de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier ſans ménagement. A l'entendre, Lucullus n'avoit eu que des ſuccès faciles, & ne s'étoit propoſé que les richeſſes pour fruit de la guerre. Celui-ci, bleſſé des propos injurieux de ſon rival, lui reprochoit avec plus de raiſon, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déja vaincus, & de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer; ſemblable à ces lâches oiſeaux, qui ne fondent que ſur des corps morts. Une entrevue qu'ils eurent enſemble, aigrit leur animoſité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus; car ſes victoires ne pouvoient être oubliées.

Leurs reproches mutuels.

Retraite de Lucullus.

Il paſſa le reſte de ſa vie dans une retraite voluptueuſe, mais conſacrée à l'étude & au commerce de l'amitié. Perſonne n'avoit porté auſſi loin que lui la magnificence & le luxe, qui, après les conquêtes d'Aſie, devoient changer entièrement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait ſervir, un jour qu'il mangeoit ſeul, moins ſomptueuſement qu'à l'ordinaire: *Ne ſavois-tu pas*, lui dit-il en ſe fâchant, *que Lucullus devoit ſouper aujourd'hui chez Lucullus?* Voilà

Sa magnificence.

un des plus grands hommes de la république métamorphoſé, pour ainſi dire, en un ſatrape de Perſe.

Mithridate, affoibli par tant de revers, abandonné de ſes alliés, que l'artifice ou la terreur fit paſſer du côté de Rome, ſuccomba bientôt ſous les efforts d'un ennemi trop ſupérieur. Il s'enfuit, & gagna le Boſphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre juſqu'en Italie, & de ſuivre les traces d'Annibal; lorſque Pharnace, un de ſes fils, excita contre lui une révolte. Le roi, aſſiégé dans un château, craignant d'être livré aux Romains, eſſaya inutilement de finir ſes jours par le poiſon, & ſe fit tuer par un eſclave fidèle. On dit qu'il s'étoit accoutumé aux antidotes dès ſa jeuneſſe, de manière que le poiſon ne pouvoit lui ôter la vie. Ses cruelles défiances, à l'égard de ſa famille même, ne l'avoient point mis à couvert de la trahiſon. Toujours environné d'ennemis domeſtiques, il eut la gloire de réſiſter près de quarante ans aux Romains. A la nouvelle de ſa mort, leur joie éclata en tranſports immodérés, & Pharnace obtint le royaume du Boſphore, pour récompenſe d'un parricide. Le Pont fut réuni à la province de Bithynie.

Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie.

Perfidie de ſon fils, récompenſée par les Romains.

Pompée, au lieu de pourſuivre Mithridate, Expéditions

de Pompée en Aſie.

s'étoit jeté ſur la Syrie, royaume toujours déchiré par des guerres inteſtines. Tigrane l'avoit poſſédée dix-huit ans. Lucullus y avoit établi Antiochus XIII, ſurnommé l'Aſiatique, légitime héritier des Séleucides. Pompée dépouilla ce prince, peut-être uniquement pour détruire l'ouvrage de Lucullus. Il réduiſit la Syrie en province romaine, ſans aucune réſiſtance. Il paſſa en Judée : il ſe déclara en faveur d'Hyrcan, contre Ariſtobule ſon frère, qui lui diſputoit la couronne ; il força le temple de Jéruſalem, emmena priſonnier Ariſtobule, rendit à Hyrcan la dignité de grand-prêtre, avec le titre de prince des Juifs. Il revint en Italie, après avoir diſtribué à ſes troupes des ſommes immenſes, qu'Appien fait monter à ſeize mille talens. Chaque fantaſſin eut quinze cents drachmes. C'eſt ainſi que les généraux achetoient des partiſans & des ſoldats, aux dépens de la république.

Il enrichit ſes ſoldats & ſes partiſans.

Pompée permet tout à ſes amis

On ne vit jamais Pompée imiter le luxe & le faſte, dont les exemples étoient ſi communs ; mais il donnoit à ſes amis toute licence, il abandonnoit les peuples à leur avarice & à leurs vexations. Démétrius, ſon affranchi, ayant des richeſſes ſans bornes, étaloit l'inſolence d'un eſclave parvenu au plus haut degré de

pouvoir. Peut-on louer la modération d'un homme, dont les amis, les eſclaves même ſe permettent tout, ſous la ſauve-garde de ſa puiſſance?

CHAPITRE VI.

Conjuration de Catilina.— Triumvirat de Pompée, Craſſus & Céſar.

Conjuration de Catilina.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fût enſevelie ſous ſes ruines, par la ſcélérateſſe d'une partie de ſes citoyens. Sergius Catilina, d'une naiſſance illuſtre, génie fougueux que nulle entrepriſe n'effrayoit, capable cependant d'une diſſimulation artificieuſe ; abymé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la reſſource du déſeſpoir, forma le projet d'exterminer les ſénateurs, & de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité ſouveraine. Tous les moyens de corruption, argent, plaiſirs, promeſſes, eſpérances, il les employa pour parvenir à ſon but. Les débauchés, les mécontens, les ambitieux, la nobleſſe ruinée & inſatiable, le peuple aveugle & volage, entroient en foule dans ſon parti, chacun au gré de ſes paſſions particulières. Il falloit un grand génie pour ſauver la république : la gloire en étoit réſervée à Cicéron.

690. Le complot

Cet orateur admirable, dont on admireroit encore davantage les talens, les lumières & les

vertus, ſi la vanité n'en avoit un peu obſcurci l'éclat, briguoit la dignité de conſul, lorſque les complots de Catilina lui furent découverts par une femme. Curius, l'un des conſpirateurs, étoit amoureux de Fulvie. Se voyant mépriſé d'elle, après lui avoir ſacrifié tous ſes biens, il ſe flatta de regagner ſes faveurs en lui révélant la conſpiration, & lui annonçant les richeſſes qu'il en eſpéroit. Une femme infidèle à ſon mari, ne pouvoit rougir de l'être à un amant diſgracié. Fulvie parla, Cicéron fut inſtruit du ſecret. Il s'en ſervit habilement pour obtenir le conſulat, malgré les intrigues de la nobleſſe, qui mépriſoit en lui un homme nouveau. On exclut Catilina, ſon compétiteur ; on lui donna pour collègue Antonius, dont l'indolence étoit propre à lui laiſſer toute la gloire du gouvernement.

découvert à Cicéron.

Il parvient au conſulat.

Le furieux Catilina, encore animé par la vengeance, preſſe l'exécution de ſes deſſeins. Le jour étoit pris pour mettre le feu à différens quartiers de la ville ; pour aſſaſſiner, à la faveur de cet incendie, les principaux du ſénat, & en particulier Cicéron ; pour s'emparer du capitole ; pour renouveler & ſurpaſſer même toutes les horreurs de Sylla. Mais Cicéron veilloit ſur la république, & rien n'échappoit à ſa prudence. Les lois ne permettoient pas d'arrêter les accuſés avant la

Il prévient l'effet de la conjuration.

conviction. Cet abus de la liberté civile, en des temps ſi dangereux, étoit peut-être le plus grand obſtacle à ſon zèle. Il dévoile au ſénat tout le complot. On donne aux conſuls un pouvoir illimité, par la formule en uſage dans les périls extraordinaires. Catilina oſe néanmoins encore paroître ; mais confondu en plein ſénat par l'éloquence de l'orateur, il ſort de la ville. Cicéron acquiert toutes les preuves néceſſaires pour diſſiper les doutes du peuple. C'étoient des lettres de Catilina & de ſes principaux complices, Lentulus, Cethégus, Statilius, Gabinius. Ceux-ci, arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du ſénat, ſont exécutés de nuit dans les priſons. On marche contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, alloit ſoulever la Gaule ; on l'attaque, il ſe défend avec fureur. Vaincu ſans reſſource, il ſe jette au fort de la mêlée, & y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes nés pour faire de grandes choſes, qui, eſclaves des paſſions, ne ſemblent plus être capables que de grands crimes.

Catilina vaincu & tué.

Loi agraire de Rullus.

Avant que la conjuration éclatât, Cicéron avoit fait rejeter, même par le peuple, une loi agraire du tribun Rullus, en vertu de laquelle dix commiſſaires devoient être, pour cinq ans, revêtus d'une autorité preſque ſans bornes. De

pareilles lois, en un ſiècle où la probité devenoit ſi rare & l'ambition ſi violente, ne tendoient qu'au bouleverſement de l'état. Elles ne pouvoient s'exécuter qu'en produiſant des guerres civiles. Les décemvirs auroient employé leur pouvoir à leur fortune; le peuple auroit eu de nouveaux tyrans, la république des maîtres. Rullus ſe propoſoit lui-même de dominer, & ſon zèle apparent du bien public étoit un maſque pour couvrir l'intérêt particulier.

Commencemens de Céſar.

Un patricien qui le ſurpaſſoit infiniment, ſoit par l'éclat de la naiſſance, ſoit par le mérite des talens, Jules-Céſar, gendre de Cinna, formoit en ſilence de plus vaſtes entrepriſes. La molleſſe, la parure, le libertinage, n'annonçoient dès ſa jeuneſſe qu'un homme de plaiſirs, dont Rome n'avoit rien à eſpérer ni rien à craindre. On le peignit comme tel à Sylla, pour le ſauver de la proſcription. Le dictateur en jugea mieux. *Ne voyez vous pas*, dit-il, *dans ce jeune homme plus d'un Marius?* Céſar s'enfuit alors. Il cultiva ſon génie; il fit bientôt connoître ſon grand caractère. Allant à Rhodes étudier l'art oratoire, il fut pris par des pirates. Il oſa les braver juſques aux menaces les plus fières, en attendant une groſſe ſomme qu'il avoit promiſe pour ſa rançon. A peine ſorti de leurs mains, il raſſembla

quelques vaiſſeaux, les pourſuivit, les prit à ſon tour, & les fit mourir ſur la croix, comme il les en avoit menacés. Dès qu'il entra dans la carrière de l'ambition, à l'âge de trente-ſept ans, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence & d'une profonde politique. Pour s'attacher le peuple, il épuiſa ſon patrimoine en profuſions, en ſpectacles. Ses dettes furent énormes; mais il étoit sûr de les acquitter, s'il parvenoit à la puiſſance. Il acheta impunément les dignités; il ranima les reſtes du parti de Marius.

Son ambition ſoutenue par de grands moyens.

Toute ſon ame ſe portoit aux honneurs & à la gloire. Liſant un jour la vie d'Alexandre: *Hélas!* dit-il les larmes aux yeux, *Alexandre avoit conquis à mon âge tant de royaumes, & moi je n'ai rien fait encore de mémorable!* Une autre fois, traverſant une petite bourgade des Alpes, & entendant quelqu'un de ſa ſuite demander d'un ton moqueur, ſi l'on briguoit auſſi les charges en cet endroit, il répondit: *J'aimerois mieux être ici le premier, que le ſecond à Rome.* De ſemblables traits peignent le fond d'un caractère.

Traits qui dévoilent ſon caractère.

693. Il réconcilie adroitement Pompée & Craſſus pour s'appuyer de leur crédit.

Mais Pompée, de retour à Rome en 692, accoutumé au commandement & aux ſuccès, ne vouloit ſouffrir ni ſupérieur ni égal. Il avoit étalé dans un triomphe magnifique tout ce qui

pouvoit éblouir le peuple, & effacer en quelque ſorte la gloire des autres généraux : la liſte de ſes conquêtes étoit prodigieuſe, & les dépouilles ne l'étoient pas moins. Naturellement ennemi de la violence, peut-être par foibleſſe d'ame, plutôt que par ſageſſe de conduite, il avoit licencié ſes troupes en arrivant ; & il s'étoit flatté de reſter, ſans leur ſecours, le maître de la république. Il trouva dans Craſſus un adverſaire, à qui des richeſſes prodigieuſes attachoient une infinité de partiſans. Ces deux rivaux ſe haïſſoient ; la balance flottoit entre eux dans le ſénat. Céſar, après avoir commandé en Eſpagne, voulant être conſul, ayant beſoin de l'un ou de l'autre, & ne pouvant s'attacher à l'un ſans ſe faire de l'autre un ennemi, exécuta un nouveau plan de politique, dont lui ſeul étoit capable. Il les réconcilia ; il unit ſes intérêts aux leurs, ou plutôt il vint à bout par cette union, de cimenter ſon intérêt de tout leur crédit. Caton, ſi célèbre par ſa vertu ſtoïque pouſſée au-delà des bornes, prévit que le triumvirat entraîneroit néceſſairement la ruine de la liberté. Cependant on applaudiſſoit à une réconciliation qui ſembloit éteindre la diſcorde.

Triumvirat.

Caton en prévoit les ſuites.

A peine Céſar eut-il obtenu le conſulat, par le moyen de Pompée & de Craſſus, qu'il propoſa

Céſar fait paſſer une loi agraire plus

ſage que les précédentes.

une loi agraire, pour attacher davantage le peuple à ſon parti. Cette loi n'avoit pas les inconvéniens des précédentes. Elle ſe bornoit à certaines terres de la Campanie, qu'on devoit diſtribuer à vingt mille pauvres citoyens, ayant au moins trois enfans. Elle étoit faite de manière à éloigner tout ſoupçon de tyrannie. Cependant Caton, le conſul Bibulus, & la plupart des ſénateurs, s'y oppoſèrent. On eut recours au peuple. Pompée & Craſſus ſe déclarèrent hautement pour la loi. Bibulus fut chaſſé de l'aſſemblée avec outrage; le ſénat réduit au ſilence ne fit plus d'oppoſition. Depuis ce jour l'autorité du conſulat fut toute entre les mains d'un ſeul : ſon collègue n'oſa plus paroître. Cicéron dit plaiſamment que c'étoit le conſulat, non de Céſar & de Bibulus, mais de Jules & de Céſar.

Sa politique pour s'aſſurer de Pompée, & pour ſe défaire de Cicéron.

Céſar, avec une adreſſe infinie, approchoit toujours de ſon but. Il donne ſa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlèvent cet appui. Il fait paſſer une loi par laquelle on oblige les ſénateurs & les magiſtrats de prêter ſerment, qu'ils ne propoſeront jamais rien contre ce que les aſſemblées populaires ont décidé ſous ſon conſulat. Craignant le zèle & l'éloquence de Cicéron, il procure le tribunat au ſéditieux Clodius, ennemi mortel

de l'orateur, & qui, de race patricienne, s'étoit fait adopter dans une famille plébéienne pour devenir tribun du peuple; vrai ſcélérat, accuſé tout récemment d'avoir profané les myſtères de la *Bonne déeſſe*, & d'avoir entretenu un mauvais commerce avec la femme même de Céſar. Enfin, il obtient pour cinq ans le gouvernement des Gaules, (Ciſalpine & Tranſalpine) & quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ſes deſſeins. Caton dit alors: *Nous venons de nous donner un roi, & nous l'avons établi avec ſes gardes dans notre citadelle.*

695. Clodius opprime Cicéron.

Bientôt après, Clodius propoſe une loi, pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dreſſée contre Cicéron, dupe juſqu'alors des artifices du triumvirat. Les complices de Catilina avoient été mis à mort, ſans que le peuple eût prononcé leur jugement; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du ſénat, & la néceſſité des conjonctures juſtifioit ſa conduite. Dès qu'il ſe vit attaqué, la foibleſſe de ſon caractère trahit ſon génie. Abbatu, ſuppliant, en habit de deuil, il ſollicita du ſecours, & n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma ſa porte; Ce même Pompée qui, le comblant de

louanges artificieuſes, diſoit peu auparavant : *J'ai ſervi la république, mais il l'a ſauvée.* Cicéron prévint le décret de ſon exil, ſortit de Rome, ſe retira en Grèce. Sa douleur exceſſive, ſes plaintes amères contre ſes meilleurs amis, ſont une preuve que la philoſophie, dont il ſe paroit avec complaiſance, étoit moins dans ſon ame que dans ſes diſcours.

Il éloigne auſſi Caton.

Clodius venoit auſſi d'éloigner Caton, inflexible républicain, qui ne ceſſoit de combattre les vices & la tyrannie. Il lui fit donner la commiſſion de détrôner Ptolémée, roi de Chypre, dont on prétendoit que le royaume appartenoit aux Romains. Le tribun, ennemi perſonnel de ce prince, l'avoit fait condamner comme ennemi de la république. Celui-ci s'empoiſonna avant l'arrivée de Caton.

Royaumes légués à la république.

Ptolémée Alexandre, roi d'Egypte, chaſſé par les Alexandrins, avoit légué à la république, non-ſeulement Chypre, mais l'Egypte même. Il donnoit ce qu'il avoit perdu : c'étoit probablement pour ſe venger d'un uſurpateur. Par quel motif, trois autres ſouverains avoient-ils de même légués leurs états ! *Coutume fort ſingulière*, dit Rollin, *& qui certainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit !* Diſons plutôt qu'elle fut le fruit ou des manéges de Rome,

Rome, ou de la terreur du nom romain. Ces tyrans des rois & des peuples écraſoient tout par leurs vexations comme par leurs armes. Et l'on veut que des legs de royaumes aient été un hommage à leurs vertus !

696. Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir.

Pompée s'apperçut enfin de ſes erreurs. Clodius ceſſa de le ménager ; & la première campagne de Céſar dans la Gaule parut éclipſer toute ſa gloire. Irrité contre l'un, jaloux de l'autre, il ménagea le rappel de Cicéron, qu'il avoit ſi lâchement abandonné. L'orateur fut comblé d'honneurs à ſon retour ; il traverſa l'Italie comme en triomphe : on rebâtit ſes maiſons aux frais de l'état. Son crédit ſe ſignala bientôt en faveur de Pompée. Saiſiſſant l'occaſion d'une diſette de grains, il lui procura pour cinq ans la ſurintendance des vivres, dans tout l'empire, avec un pouvoir exceſſivement étendu. Par de telles commiſſions, on s'accoutumoit à mettre la fortune publique entre les mains de quelques ambitieux, & on les accoutumoit à en faire leur fortune particulière.

697. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs.

Comme les triumvirs avoient beſoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagemens. Pompée & Craſſus obtinrent le conſulat, & des gouvernemens conſidérables ; le premier eut celui de l'Eſpagne ; le ſecond, celui de la Syrie, de l'Egypte & de la Grèce ; tous deux

pour cinq années. Les amis de Céſar n'y conſentirent qu'en le faiſant continuer, pour cinq ans, dans ſon gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autoriſés à lever autant de troupes, & à exiger des rois & des peuples alliés de Rome, autant d'argent & de ſecours qu'ils le jugeroient convenable. Ils pouvoient donc diſpoſer abſolument de tout.

700. Craſſus défait, & tué par les Parthes.

Pompée règnoit preſque à Rome, & ſe garda bien de s'éloigner : il ſe contenta d'envoyer en Eſpagne ſes lieutenans, comme un ſouverain envoie ſes officiers dans les provinces. Craſſus, qui accumuloit tréſors ſur tréſors ; qui diſoit qu'un citoyens n'étoit point riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée ; qui, ſans doute, étoit pauvre lui-même, au milieu de ſon opulence, ſe hâta de paſſer en Aſie où il eſpéroit d'aſſouvir ſa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jéruſalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes, ſans aucun autre motif de guerre que leurs richeſſes. Mais les Parthes étoient un peuple guerrier, formidable même en fuyant, par leur adreſſe à tirer de l'arc & à manier les chevaux. L'armée romaine fut taillée en pièces, & Craſſus tué avec ſon fils. Il avoit tenu la balance entre Céſar & Pompée : ſa mort devoit rompre l'équilibre, & faire éclater

la diſcorde. On ne voyoit à Rome que factions, que déſordres de toute eſpèce. Tout s'y vendoit publiquement ; la violence accompagnoit la brigue, c'étoit à force d'argent qu'on s'aſſuroit les ſuffrages ; c'étoit avec l'épée qu'on attaquoit ſes rivaux. Les lois étoient foulées aux pieds ; les partis immoloient tout à l'intérêt perſonnel. Milon tua Clodius, & ce meurtre fut un ſignal de combats & d'incendies au centre de la ville.

Meurtre de Clodius.

Les partiſans de Pompée s'efforcèrent de le faire nommer dictateur. C'eſt ce qu'il ambitionnoit ſecrettement. Caton, pour mettre à couvert la liberté, en le tenant ſous le joug des lois, propoſa de l'élire ſeul conſul ; parce que, du moins, il reſteroit comptable de ſa conduite. La choſe étoit ſans exemple, elle s'exécuta. Pompée fut ſeul conſul. On lui accorda de nouvelles troupes, & mille talens de revenu pour l'entretien de ſon armée ; on lui continua le gouvernement d'Eſpagne, avec la permiſſion d'y envoyer des lieutenans. Avant la fin de ſon conſulat, il ſe choiſit un collègue. Feinte modération qui éblouit les ſénateurs !

701.

Pompée, ſeul conſul.

Deux lois nouvelles qu'il publia contre la violence & la brigue, auroient été bonnes ſi elles avoient pu s'exécuter. Milon fut condamné à l'exil, pour le meurtre de Clodius, malgré

Il viole ſes lois.

l'éloquence de Cicéron ſon ami & ſon défenſeur. C'étoit une ſuite de la première loi ; mais Pompée lui-même viola publiquement la ſeconde, en ſauvant par ſon crédit Métellus Scipion, accuſé de brigue, & prêt à être condamné. Quand la force & l'intérêt dominent, la volonté de celui qui peut tout eſt proprement l'unique loi.

Procès de Milon.

Le procès de Milon fournit même une preuve du déſordre le plus violent. Une multitude furieuſe menaça dès le commencement ſes défenſeurs. Pompée fit prendre les armes, & environna de gardes le *forum* pour contenir le peuple. Cet appareil militaire, inoui juſqu'alors, un nouveau tumulte, les cris des partiſans de Clodius, intimidèrent Cicéron. Son plaidoyer fut foible, en comparaiſon de celui qu'il écrivit après le jugement. Milon fut condamné, & le méritoit. Il prévint la ſentence en s'exilant à Marſeille. Cicéron lui ayant envoyé ce chef-d'œuvre d'éloquence : *Quel bonheur*, dit-il après l'avoir lu, *qu'il n'ait pas été réellement prononcé ! Je ne mangerois pas des figues ſi excellentes.* Milon n'avoit jamais démenti ſa fermeté. Son caractère, ſoutenu dans l'exil, fait un contraſte frappant avec celui de Cicéron.

CHAPITRE VII.

Conquête des Gaules par les Romains. — Pompée ſe brouille avec Céſar. — Guerre civile.

CÉSAR, en moins de dix ans, avoit dompté les Helvétiens, vaincu Arioviſte, prince Germain uſurpateur d'une partie du pays des Séquanois ; ſubjugué les Belges, les plus redoutables des Gaulois ; réduit en province romaine toute la Gaule, & porté la terreur de ſes armés deux fois au-delà du Rhin, deux fois juſques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ſes exploits huit cents places de priſes, trois cents peuples aſſujettis, trois millions d'hommes défaits en pluſieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais diviſés en petits états, ſous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les aſſujettit, non-ſeulement par ſa valeur & par ſes talens militaires, mais par ſon adroite politique, en fomentant leurs diſſenſions, en les armant les uns contre les autres, & ne négligeant aucun moyen d'étendre & d'aſſurer ſes conquêtes.

Succès de Céſar dans la Gaule, depuis l'a de Rome 696.

Peu s'en fallut cependant qu'un illuſtre auvergnat, Vercingétorix, ne lui enlevât rapidement tout le fruit de ſes exploits. En l'abſence

702. Ses victoires ſur Vercingétorix.

du général romain, qui avoit coutume de paſſer l'hiver au-delà des Alpes, ſe forma une ligue formidable de preſque tous les Gaulois pour s'affranchir d'un joug odieux. Vercingétorix en fut le chef, & ſe montra digne de l'être. Céſar accourt avec une diligence incroyable; ſurmonte toutes les difficultés, répare tous les malheurs; il s'empare de Bourges (*Avaricum*) que défendoit une armée entière; à la nouvelle d'une défection des Eduens, il lève le ſiège de Gergovia en Auvergne (peut-être Clermont); il paſſe la Loire à gué devant les ennemis; il défait enſuite Vercingétorix, & le réduit à ſe renfermer dans Aliſe, place très-forte, ſituée ſur une montagne du pays qu'on appelle aujourd'hui l'Auxois, en Bourgogne. C'eſt au ſiège d'Aliſe que ſe déploie tout le génie de Céſar. Il fait des travaux prodigieux; il met en fuite une armée de deux cents cinquante mille hommes qui aſſiége ſon camp; il force les aſſiégés à ſe rendre après ſept mois de réſiſtance, ſi opiniâtre, qu'on avoit propoſé dans leur conſeil de guerre de manger les perſonnes inutiles. Telle fut la ſeptième campagne de Céſar.

Sa conduite pour devenir le maître à Rome.

Intrépide, ſobre, infatigable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même tems qu'il pourſuivoit les ennemis, il veilloit ſur les intrigues de Rome, il répandoit

l'or à pleines mains, pour acheter les ſuffrages, pour ſe faire des créatures : le conſul Emilius lui coûta ſeul cent cinquante talens. Il enrichiſſoit ſes officiers & ſes ſoldats, qui n'étoient plus ceux de la patrie. Il avoit douze légions, accoutumées à vaincre ſous ſes ordres, attachées par affection & par intérêt à ſa fortune. Enfin il ſe permettoit tout pour règner, & ſon génie s'élevoit au-deſſus de tous les obſtacles.

Brouillerie ouverte entre Céſar & Pompée.

Le terme de ſon gouvernement approchoit. En lui ôtant le commandement militaire, ont l'eût remis au niveau des citoyens. C'étoit l'eſpérance de Pompée, qui ſollicitoit ſous main ſon rappel. Mais le tribun Curion vendu à Céſar, détourna le coup ſans paroître d'aucun parti. Il propoſa ou de continuer ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inſpirer de l'inquiétude à la république. Comme Pompée, quelque modération qu'il affectât, n'avoit garde de conſentir à ſe dépouiller le premier, Curion fut d'avis qu'on les déclarât l'un & l'autre ennemis du peuple romain, s'ils vouloient retenir leurs gouvernemens. Le reſſentiment de Céſar étoit d'autant plus vif, qu'on lui avoit permis, contre les règles, de briguer même le conſulat ſans venir à Rome, & ſans quitter ſa province. Il offrit cependant d'abdiquer,

pourvu que ſon rival abdiquât. Celui-ci, moins habile & moins clairvoyant, perſuadé que les troupes de Céſar abandonneroient leur général, portoit ſa confiance juſqu'à dire, qu'*il n'avoit qu'à frapper la terre du pied, pour en faire ſortir une armée.* Julie ſa femme, étant morte, nulle eſpèce de lien ne l'attachoit plus à ſon beau-père; tout l'excitoit à le traiter en ennemi.

Ce dernier, par une confiance aveugle, rejete tout accommodement.

Après quelques négociations, Pompée, par ſes refus d'accommodement, rendit inévitable la guerre civile. De ſon côté, étoient les conſuls & le ſénat; de l'autre; le peuple, & une armée victorieuſe, ſous les ordres du plus grand capitaine qui fût jamais. Là, il y avoit plus d'apparences de juſtice; ici, plus d'habileté, de courage & de reſſources. La juſtice même, quand elle ſeroit ſans nuages, ſe trouveroit bien foible en pareilles circonſtances.

704. Céſar paſſe le Rubicon; Rome eſt conſternée.

On avoit déclaré Céſar ennemi de Rome, s'il refuſoit de quitter le commandement; on avoit chargé Pompée de la défenſe de la république, quoiqu'il ne fût pas conſul. Céſar eſt au bord du Rubicon, petite rivière qui ſépare la Gaule ciſalpine du reſte de l'Italie. La plupart de ſes légions étoient encore dans la Gaule tranſalpine; & c'étoit probablement l'effet de ſa profonde politique: d'un côté, il inſpiroit par-là une

aveugle confiance à ſes ennemis ; de l'autre, il ſe ménageoit les moyens de détruire les forces de Pompée en Eſpagne. Cependant, ſelon le récit de Plutarque, il héſite au bord de cette rivière, dont le paſſage eſt une hoſtilité manifeſte. *Si je ne paſſe point*, dit-il, *je ſuis perdu ; ſi je paſſe, de quels malheurs Rome eſt menacée !* Mais réfléchiſſant ſur la haine de ſes adverſaires, il s'écrie : *Le ſort en eſt jeté.* Il paſſe le Rubicon, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme juſques dans Rome. Le ſénat déclare qu'il y a *tumulte* ; c'eſt-à-dire, que la ville eſt en danger, & que les citoyens doivent tous prendre les armes.

705. Guerre civile. Bataille de Pharſale.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi ſi actif & ſi redoutable. Il ne trouve preſque par-tout que des déſerteurs qui ſe joignent à ſes troupes. Pompée abandonne la ville & l'Italie. Céſar, après s'être emparé du tréſor public, & en avoir tiré des ſommes immenſes, va ſoumettre l'Eſpagne, où le parti contraire étoit puiſſant. Il revient victorieux. Marſeille, dont il avoit commencé le ſiége, & que ſes lieutenans n'avoient pu prendre, lui ouvre ſes portes dès qu'il reparoît. Nommé dictateur, contre les règles, par le préteur Emilius Lépidus, élu enſuite conſul par les comices, il pourſuit en Epire ſon rival, lui offrant toujours la paix, pouſſant toujours vive-

ment la guerre. Pompée, maître de la mer & ſupérieur en forces, perdit une occaſion de vaincre. Céſar décampa, l'attira en Theſſalie, y remporta une victoire déciſive à Pharſale. On vit dans cette action, que la ſupériorité du nombre n'eſt rien contre la diſcipline & le courage. Une foule de jeunes patriciens, amollis par le luxe, entretenoient l'aveugle confiance de Pompée. La victoire leur paroiſſoit certaine, & ils en partageoient d'avance les fruits. Leur impatience, irritée par les fatigues de la guerre & par l'attrait des plaiſirs de Rome, contribua beaucoup à précipiter le général, qui devoit prudemment éviter cette bataille. Céſar avoit recommandé à ſes vétérans de les frapper au viſage : il prévoyoit que la crainte d'être défigurés feroit plus d'impreſſion ſur eux, que le deſir de la gloire. En effet, ils furent bientôt en déroute. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe aſiatique. Quinze mille morts, vingt-quatre mille priſonniers, tandis qu'il ne perdit que deux cents ſoldats & trente centurions ; c'eſt de quoi étonner dans une victoire de Céſar lui-même, ſur-tout contre un ennemi tel que Pompée.

Modération du vainqueur.

Il jeta au feu les papiers de ſon rival, ſans en lire aucun. *J'aime mieux*, dit-il, *ignorer des*

crimes, que d'être obligé de les punir. Il ſoupira profondément, à la vue du champ de bataille couvert de morts; & du moins il s'efforça de réparer par ſa clémence les maux qu'on l'avoit, diſoit-il, contraint de faire.

La cour d'Egypte fait aſſaſſiner Pompée.

Ce fameux Pompée, ſi long-temps le maître de la république, & en quelque ſorte de la fortune, maintenant vaincu, fugitif, errant au haſard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée Aulète, détrôné par les Alexandrins : il ſe flattoit d'éprouver la reconnoiſſance du jeune Ptolémée, fils & ſucceſſeur d'Aulète. Mais l'infortune laiſſe ſi peu d'amis! Céſar le pourſuivoit avec ardeur. La cour d'Egypte balança ſur le parti qu'on devoit prendre. On ſuivit le conſeil de Théodote, lâche rhéteur, qui perſuada une trahiſon & un meurtre, comme le ſeul moyen de plaire à Céſar. On aſſaſſina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On préſenta ſa tête à ſon ennemi; mais, au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation & de la douleur.

Céſar donne l'Egypte à Cléopâtre.

Cléopâtre, ſœur & femme du roi d'Egypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, ſelon les diſpoſitions de leur père. Elle ſoutenoit ce droit par les armes. Céſar voulut terminer le différend au nom du peuple romain; & la beauté

de Cléopâtre lui inſpira des ſentimens, qui le rendoient trop ſuſpect de partialité. Photin, miniſtre de Ptolémée, excita pour cette raiſon la guerre d'Alexandrie, dans laquelle périrent & le roi & le miniſtre. Céſar y courut les plus grands dangers; la littérature y fit une perte irréparable, puiſque la meilleure partie de la bibliothèque des Ptolémées fut la proie des flammes d'un incendie.

Guerre d'Alexandrie.

Sa victoire ſur Pharnace.

Ayant mis Cléopâtre ſur le trône, Céſar marcha rapidement contre Pharnace, fils de Mithridate & roi du Boſphore, dont les conquêtes s'étendoient en Aſie. La promptitude de cette expédition juſtifie les trois mots célèbres dont il orna ſes trophées: *Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

706.

Il revient à Rome, où il eſt le maître.

Conſul pour cinq ans, dictateur pour un an, chef perpétuel du collège des tribuns, autoriſé à faire la paix & la guerre comme il le jugeroit à propos; deux ans après le paſſage du Rubicon, il reparut à Rome avec un pouvoir abſolu. Loin de le cimenter, à l'exemple de Sylla, par le ſang des citoyens, il s'empreſſa de pardonner; il combla même de bienfaits pluſieurs de ſes principaux ennemis. Tous n'étoient pas encore domptés. Pendant ſon ſéjour en Egypte, où un amour imprudent lui avoit fait négliger ſes intérêts, Scipion, Caton, avec les fils de Pompée, &

d'autres républicains, avoient raſſemblé des forces en Afrique. Caton refuſa le commandement, parce qu'il étoit dû à Scipion, en qualité de conſulaire. Ils avoient pour allié Juba, roi de Mauritanie. Ils ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe. Mais qui pouvoit vaincre Céſar ?

Guerre d'Afrique.

Ayant paſſé la mer, dépourvu d'abord de munitions & de ſubſiſtances, il donna bientôt de nouvelles preuves de ſa ſupériorité. Il vouloit combattre; les ennemis devoient éviter le combat. Après pluſieurs mois d'inquiétudes, il les attira enfin ſous les murs de Thaſpe qu'il aſſiégeoit ; il les défit, & n'eut que des ſuccès rapides. Caton avoit inutilement conſeillé de ne point courir les riſques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il ſembloit y faire revivre le ſénat de Rome & la liberté. Ses eſpérances s'évanouiſſent enfin. Il voit le découragement répandu par-tout; il invite ſes amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, réſolu de ne point ſurvivre à la liberté de ſa patrie, après avoir converſé tranquillement avec deux philoſophes, & avoir lu le dialogue de Platon ſur l'immortalité de l'ame, eſſayant la pointe de ſon épée, il dit : *Je ſuis enfin mon maître.* Il s'endort; il ſe perce à ſon réveil. On accourt au bruit, on panſe la bleſſure ; il la r'ouvre

Caton ſe tue.

lui-même, & expire. Céſar, à cette nouvelle, s'écria : *O Caton, je t'envie ta mort, puiſque tu m'as envié la gloire de te conſerver la vie.* Sauver un tel ennemi, eût été en effet plus glorieux que de le vaincre. Rien ne réſiſta plus en Afrique. Juba déſeſpéré ſe donna la mort ; Scipion périt ; les fils de Pompée ſe ſauvèrent en Eſpagne.

Ce vertueux romain manque de prudence.

Si Caton n'avoit pas été enthouſiaſte dans la vertu, & qu'au lieu de heurter avec rudeſſe les mœurs de ſon ſiècle, il eût cherché par des moyens praticables à en corriger les déſordres, ſon patriotiſme & ſa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien, ou empêcher beaucoup de mal. Mais la remarque de Cicéron eſt juſte : en ſe conduiſant *comme dans la république de Platon, & non dans la lie de Romulus*, ſa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuſe. Ce n'étoit plus le temps des Fabricius. Rome, entièrement corrompue, ne pouvoit plus ſe gouverner par les anciens principes républicains. Il falloit donc les plier aux circonſtances & aux beſoins. Caton ſe rendit reſpectable, en obſervant ces grandes maximes de vertu, tombées dans l'oubli. Il manqua le but, en voulant trop les faire obſerver. La ſageſſe doit-elle tenter l'impoſſible ?

Sa vertu outrée.

D'ailleurs, on remarque dans la vertu de Caton,

ces excès de ſingularité, qui annoncent preſque toujours moins de raiſon que d'enthouſiaſme. Il affectoit ſouvent de ſe montrer en public ſans les vêtemens ordinaires, pour s'accoutumer, diſoit-il, à n'avoir honte que de ce qui eſt véritablement honteux. Fort attaché à ſa femme Marcia, dont il avoit eu pluſieurs enfans, il la céda néanmoins à Hortenſius, & la reprit après la mort de ce Romain. Un ſoufflet qu'il avoit reçu, ne lui paroiſſoit point une offenſe, parce que l'injure, ſelon ſes principes, ne pouvoit parvenir juſqu'à lui. Honorons en lui le grand homme, le vertueux citoyen, le martyr de la liberté & des lois; mais avouons que la vertu plus tempérée mérite davantage l'amour des mortels.

CHAPITRE VIII.

Céſar devient maître de la république. — Sa mort.

708. Honneurs exceſſifs prodigués à Céſar.

LES honneurs prodigués à Céſar, après ſon retour, prouvent aſſez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia ſolennellement les dieux de ſes victoires; on prolongea ſa dictature pour dix ans, & enſuite pour toute ſa vie; on lui donna, ſous le titre de *réformateur des mœurs*, toute l'autorité de la cenſure, que deux magiſtrats partageoient auparavant; on déclara ſa perſonne ſacrée & inviolable; on mit ſa ſtatue dans le capitole à côté de celle de Jupiter, avec cette inſcription ſacrilège : *A Céſar demi-dieu.* On lui décerna quatre triomphes, qui eurent pour objet les Gaules, l'Egypte, Pharnace & Juba. Il y étala des vaſes d'or & d'argent eſtimés ſoixante-cinq mille talens.

Ses profuſions.

Ses profuſions aux ſoldats & au peuple, les repas, les jeux, les ſpectacles ſuperbes qu'il donna, enchantèrent une multitude, que l'attrait du plaiſir conduiſoit à l'eſclavage. Vingt-deux mille tables, ſervies dans les rues de la ville pour une fête, font juger de ſa prodigalité. Les mœurs

mœurs étoient ſi avilies, que des chevaliers romains n'eurent pas honté de combattre avec les gladiateurs.

La douceur de Céſar, ſon application au gouvernement & la ſageſſe de ſes lois, étoient les meilleurs moyens de colorer ſes entrepriſes ambitieuſes. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenſes; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernemens à un an pour les préteurs, & à deux pour les conſulaires.

Il rétablit l'ordre, & fait de bonnes lois.

En qualité de ſouverain pontife, il réforma le calendrier. Les pontifes, ſoit par ignorance, ſoit par intérêt, y avoient mis une étrange confuſion. L'année étoit de douze mois lunaires: on devoit intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement; mais on faiſoit ou l'on omettoit l'intercalation, tantôt pour abréger, tantôt pour prolonger le temps des magiſtratures. Ainſi tout ordre étoit renverſé. Soſigène, aſtronome d'Alexandrie, porta la lumière dans ce chaos, & Céſar établit l'année ſolaire de trois cents ſoixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La première année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter ſoixante-ſept jours.

Il réforme le calendrier, où les pontifes avoient mis la confuſion.

Ce bel ouvrage fût cénſuré.

Un ouvrage ſi digne d'éloges, fut cenſuré, comme tout ce qui choque les coutumes & les idées vulgaires. Cicéron, plus capable que perſonne d'en ſentir tout le mérite, en fit lui-même l'objet de ſes indécentes railleries. Entendant dire un jour qu'une certaine conſtellation devoit ſe lever le lendemain : *Oui*, répondit-il, *& par l'ordre de Céſar.* Cet orateur ſacrifioit tout à ſes bons mots. Le vrai ſage peut-il jamais ſe permettre l'injuſtice ?

Céſar dictateur perpétuel, après la bataille de Munda.

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Eſpagne, Céſar y accourut, & porta le dernier coup à la liberté par ſa victoire de Munda. Il avoit, diſoit-il, combattu ailleurs pour la victoire ; mais à Munda il combattit pour ſa perſonne ; tant il eſſuya de périls avant d'être victorieux. *N'avez-vous pas honte de me livrer à des enfans ?* dit-il pluſieurs fois à ſes ſoldats, au milieu de la mêlée. On le vit rentrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur perpétuel & empereur, il travailla plus que jamais à ſe concilier les cœurs & les eſprits. Il renvoya même ſes gardes ; il fit relever toutes les ſtatues de Pompée ; il augmenta le nombre des magiſtratures, pour multiplier les récompenſes ; il prodigua les bienfaits même à pluſieurs de ſes

ennemis ; il remplit le ſénat de ſes créatures ; mais il l'avilit, en y ajoutant ſix cents ſénateurs, la plupart indignes de ce rang. C'étoient pour ſon ambition des inſtrumens néceſſaires. Le titre militaire d'*imperator*, (empereur) conféré auparavant par les ſoldats comme purement honorifique, ne ſubſiſtoit plus après le triomphe des généraux qui l'avoient reçu : il deviendra bientôt un titre de ſouveraineté.

709. Il irrite les républicains.

Quelques zélés républicains abhorroient une puiſſance deſtructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil ou par imprudence. Un jour que le ſénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne ſe leva point de ſon tribunal. Cette marque de mépris offenſa même le peuple. Quelque temps après, Marc-Antoine, ſon collègue dans le conſulat, lui offrit publiquement un diadême. On applaudit au refus qu'en fit Céſar : mais ſon intention étoit de ſonder les ſentimens du public ; & l'on ſut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, ſi déteſté par la nation. Un mot peut quelquefois beaucoup ſur les hommes. Céſar jouiſſoit de l'autorité ſuprême & abſolue ; qu'avoit-il beſoin de ce titre, qui n'étoit propre qu'à ſoulever les eſprits ?

Conſpiration de Caſſius & de Brutus.

Une conſpiration ſe forma d'abord. Caſſius en étoit le chef. Il y engagea Marcus Brutus,

deſcendant du premier conſul, gendre & imitateur de Caton ; que Céſar aimoit comme ſon fils ; qu'il avoit comblé de graces, après lui avoir ſauvé la vie ; & dont il s'étoit fait un ami, ſans pouvoir dompter ſa haine pour une domination uſurpée. Des billets anonymes que Brutus, alors préteur, trouva ſur ſon tribunal, réveillèrent dans ſon ame les ſentimens républicains. *Tu dors, Brutus*, lui marquoit-on ; *tu n'es plus le même.* L'ayant ainſi ébranlé par des voies obliques, Caſſius acheva de le perſuader par ſes entretiens.

Courage de Porcia.

Porcia, fille de Caton, épouſe de Brutus, s'apperçut que ſon mari étoit vivement agité, & lui cachoit quelque choſe d'important. Elle ſe fit une profonde bleſſure à la cuiſſe, pour eſſayer ſes forces contre la douleur. Sûre de pouvoir garder un ſecret dans les tourmens même, elle découvrit ſa plaie à Brutus, lui communiqua le motif de cette action courageuſe & obtint la confidence qu'elle ſouhaitoit. *Faſſe le ciel*, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcia !* L'ame de Caton reſpiroit dans une femme, que la philoſophie avoit élevée au-deſſus des hommes de ſon ſiècle. Cependant le jour de l'exécution du complot, elle ne fut pas maîtreſſe de ſes ſens. Agitée d'une violente inquiétude, troublée au moindre bruit, elle envoya

meſſage ſur meſſage pour ſavoir des nouvelles de ſon époux. Enfin elle tomba en défaillance ; on la crut morte, on courut en avertir Brutus. Il ſentit la plus vive émotion, mais ne quitta point ſa place. La femme peut le diſputer à l'homme en courage, ſans pouvoir vaincre une ſenſibilité qui, dans le courage même, fait éclater ſouvent la foibleſſe.

César eſt aſſaſſiné.

On devoit aſſaſſiner le dictateur en plein ſénat ; lorſqu'il étoit ſur le point de porter la guerre en Aſie contre les Parthes, pour venger la défaite de Craſſus. Des ſoupçons, des preſſentimens, plutôt que les prétendus oracles rapportés dans toutes les hiſtoires, le firent balancer s'il ſe rendroit à l'aſſemblée. Mais s'imaginant, comme ſes flatteurs le lui diſoient, que ſa conſervation intéreſſoit la république, & qu'on n'oſeroit pas attenter ſur ſa perſonne, il s'expoſa au danger ſans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie : *Et toi auſſi, mon fils Brutus !* Il ceſſe alors de ſe défendre ; & ſe couvrant le viſage de ſa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros étoit alors âgé de cinquante-cinq ans.

Réflexions ſur ce meurtre.

Selon les maximes & les lois de la république, quiconque vouloit uſurper la ſouveraine puiſſance,

étoit un ennemi de la patrie, livré aux coups des citoyens. Comme maître de l'état, Céſar ſembloit donc être condamné : un meurtre ſuppléoit à l'impuiſſance de la juſtice. Mais ſi Rome ne pouvoit plus demeurer libre ; s'il falloit néceſſairement qu'elle ſubît la loi d'un ambitieux, parce que les mœurs & les principes, ſoutiens de la liberté, étoient détruits ; ſi l'exemple de Sylla, ſi les richeſſes énormes & le crédit de quelques particuliers, devoient tôt ou tard changer la république en monarchie ; Céſar ne méritoit-il pas que ſa domination fût préférée à de nouvelles guerres civiles ? L'action atroce de Brutus, qui tue ſon bienfaiteur, ſon ami, dans l'eſpérance chimérique de ſauver l'état, eſt un trait de ce fanatiſme républicain, dont les excès reſſemblent beaucoup à ceux du fanatiſme religieux.

Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de Céſar.

Cicéron, qu'on n'avoit point admis dans le ſecret du complot, parce que ſa timidité étoit trop connue, ſe plaignit après coup que les conjurés n'euſſent pas fait main-baſſe ſur tous les principaux amis de Céſar. *Ils ont executé un projet d'enfant avec un courage de héros*, écrivoit-il à Atticus ; *l'arbre eſt abattu, mais les racines ſubſiſtent*. Couper les racines de la tyrannie étoit impoſſible alors : elles tenoient aux mœurs, qu'on ne pouvoit plus changer. Parmi les conjurés même, peut-être

auroit-on vu bientôt un uſurpateur. Cicéron va s'égarer dans ſa politique : il deviendra l'auteur & la victime de la fortune d'Auguſte.

Dès que Céſar eut expiré, ſes meurtriers parcourent la ville le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens ſe joignirent à eux ; mais le peuple ne témoigna que de la conſternation & des regrets. Trompés dans leur attente, ils ſe retirent au capitole. Le conſul Marc-Antoine, & Lépidus, général de la cavalerie, ſe montrent alors, prêts à venger le dictateur, c'eſt-à-dire, à s'emparer du pouvoir ſuprême, l'objet de leur ambition. Le ſénat s'aſſemble. On délibère ſi Céſar doit être déclaré tyran ou légitime magiſtrat. Sa mémoire alloit être flétrie, lorſqu'Antoine préſente avec adreſſe, que le dictateur ayant nommé à preſque toutes les charges, les magiſtrats & les gouverneurs ſeroient forcés d'abdiquer, dès que celui dont émanoient leurs titres paſſeroit pour uſurpateur & tyran ; qu'il en réſulteroit une funeſte anarchie, des troubles, des guerres civiles. On laiſſe la queſtion à l'écart. On convient de ne point pourſuivre les meurtriers du dictateur, & en même temps on confirme toutes ſes ordonnances. Ce décret équivoque, ou plutôt contradictoire, ne pouvoit rétablir le calme. Il

Les conjurés ne réuſſiſſent pas auprès du peuple.

Délibération imprudente du ſénat.

Fauſſe paix.

falloit montrer de la vigueur, ou renoncer à la liberté. Marc-Antoine, maître des papiers de Céſar, y ſuppoſa ce qu'il voulut, & l'exécuta au gré de ſon intérêt.

Marc-Antoine ſoulève le peuple contre les meurtriers de Céſar.

Cependant les eſprits ſe rapprochèrent en apparence. Les conjurés deſcendirent du capitole ; Antoine & Lépidus les reçurent en citoyens : mais une démarche d'Antoine ranima bientôt les diſſenſions. Il fit lire le teſtament de Céſar : pluſieurs de ſes meurtriers y étoient nommés avec honneur, & le peuple romain avoit des legs conſidérables. La tendreſſe, la reconnoiſſance pénétrant les cœurs, il acheva de les embrâſer par l'éloge de ce grand homme, par le récit de ſes exploits, par la peinture de ſes vertus ; il déploya ſa robe enſanglantée ; il montra les bleſſures qu'il avoit reçues de ſes aſſaſſins : car le cadavre étoit expoſé pour les obsèques. L'impreſſion fut telle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maiſons des conjurés. Ceux-ci ſortirent de Rome. Le conſul, pour gagner enſuite le ſénat, affectant un zèle républicain, propoſa le rappel de Sextus, fils de Pompée, caché en Eſpagne depuis la bataille de Munda. Cicéron lui-même donna dans le piège, & préconiſa Antoine, qu'il devoit bientôt déchirer par les plus violentes invectives.

Il trompe le ſénat.

CHAPITRE IX.

Politique hardie d'Octavius. — Triumvirat. — Bataille de Philippe, où le parti républicain eſt détruit.

Octavius, adopté par Céſar, ſe déclare ſon héritier.

UN jeune homme de dix-huit ans parut tout-à-coup ſur la ſcène, pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit-fils de Julie ſœur de Céſar, & ſi célèbre depuis ſous le nom d'Auguſte. Le dictateur, ſon grand-oncle, l'avoit adopté en lui laiſſant les trois quarts de ſa ſucceſſion. Il étudioit l'éloquence à Apollonie ſur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement, qui changeoit la face des affaires. On lui conſeilla de diſſimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption & à l'héritage. Trop ambitieux pour ſuivre ce conſeil, il ſe rendit à Rome, & ſe déclara l'héritier de Céſar. Antoine qui dominoit, ne lui étoit point favorable. Il ne laiſſa pas de tendre à ſon but, avec une politique également ferme & adroite. Ce conſul ayant refuſé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit ſon patrimoine, pour acquitter les legs contenus dans le teſtament : moyen infaillible de s'attacher

le peuple, & de l'irriter contre un homme, qui, en offenſant le fils, paroiſſoit ingrat envers le père, & injuſte envers la nation.

Brouillerie ouverte entre Antoine & Octavius.

Antoine & Octavius ſe réconcilièrent, ſe brouillèrent pluſieurs fois. Celui-ci vouloit venger la mort de Céſar : celui-là ſembloit auſſi le ſouhaiter, parce que la multitude le ſouhaitoit; mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles, produiſirent enfin une guerre. Pluſieurs membres du ſénat en furent charmés, dans l'eſpérance qu'ils ſe détruiroient mutuellement. Cicéron, moins ſage que ceux qui reſtèrent neutres, embraſſa le parti d'Octavius, ſe déchaîna contre Antoine, & s'attira ce reproche de Brutus, qu'*il cherchoit moins la liberté de ſa patrie, qu'un bon maître pour lui-même.* Ennemi perſonnel de l'un, ſéduit par les flatteries & la feinte confiance de l'autre, il ſatisfaiſoit ſa haine & ſa vanité, croyant peut-être ſervir uniquement la patrie. On peut ſe tromper ſoi-même, juſqu'à ne pas diſtinguer les motifs de ſes actions, tandis qu'ils n'échappent point aux yeux des autres.

Cicéron prend le parti du dernier.

Quel étoit le caractère de cet orateur?

Le portrait que Monteſquieu a tracé de cet illuſtre orateur, expliquera le ſecret de ſes démarches. » Je crois, dit-il, que ſi Caton s'étoit » réſervé pour la république, il auroit donné » aux choſes un tout autre tour. Cicéron, avec

» des parties admirables pour un ſecond rôle,
» étoit incapable du premier ; il avoit un beau
» génie, mais une ame ſouvent commune. L'ac-
» ceſſoire chez Cicéron, c'étoit la vertu : chez
» Caton, c'étoit la gloire. Cicéron ſe voyoit
» toujours le premier : Caton s'oublioit toujours.
» Celui-ci vouloit ſauver la république pour
» elle-même, celui-là pour s'en vanter. «

Les petits motifs entraînent à de grandes fautes.

Tant de ſenſibilité à la vaine gloire, eſt certainement d'une ame foible, que de petits motifs peuvent entraîner à de grandes fautes. D'ailleurs Cicéron, en élevant le jeune Céſar, croyoit ſe ménager un appui. Ses éloquentes Philippiques ſont fort ſuſpectes de paſſion ; & n'en ſont pas moins, comme celles de Démoſthène, d'excellens modèles pour les orateurs hommes d'état.

Il fait prodiguer les honneurs à Octavius.

Le gouvernement de la Gaule ciſalpine, qu'Antoine ſe fit donner pour tenir en bride l'Italie, fut l'occaſion de la guerre. Décimus Brutus, un des principaux conjurés, avoit reçu du dictateur ce gouvernement, & vouloit s'y maintenir. Antoine fait marcher des légions, ſe met à leur tête. Octavius avoit déja une armée, quoique ſans titre pour le commandement. Ses ſoldats le preſſent de prendre la qualité de propréteur. Il refuſe par une modeſtie politique, prévoyant bien que le ſénat lui tiendra compte de ce refus. En effet,

ſur l'avis de Cicéron, le ſénat non-ſeulement le nomme propréteur, mais encore lui érige une ſtatue, & lui permet de prétendre au conſulat dix ans avant l'âge preſcrit par les lois. Cicéron n'avoit déja que trop ſouvent ſacrifié les lois à ceux dont il recherchoit l'amitié.

Antoine vaincu ſe joint à Lépidus.

Déja Antoine aſſiégeoit Décimus dans Modène. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne lève inceſſamment le ſiège, & s'il ne ſort de la Gaule ciſalpine. Le décret du ſénat étant mépriſé, les deux nouveaux conſuls, Hirtius & Panſa, reçoivent ordre de le combattre, Octavius de ſe joindre à eux. Panſa eſt battu & tué; Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, paſſe dans la Gaule tranſalpine, où commandoit Lépidus. Il ſe montre en habit de deuil aux ſoldats; il les touche de compaſſion. Ces troupes le proclament leur général; & Lépidus eſt ainſi forcé de ſe déclarer en ſa faveur, pour n'être pas lui-même abandonné ſans retour.

710. Octavius forme avec eux un triumvirat.

Après la défaite d'Antoine, le ſénat avoit ceſſé de ménager le jeune Céſar. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le parti républicain ſe ranimoit. Octavius ſentit qu'il étoit temps de lever le maſque. Cicéron, encore dupe de ſes artifices, ayant propoſé en vain de lui donner le conſulat, dans l'eſpérance d'être ſon

collègue ; & cette propoſition ayant été accueillie avec des éclats de rire, l'héritier du dictateur ne balança point à imiter la politique & l'audace du dictateur même. Il employa tout, argent & promeſſes, pour s'attacher les ſoldats, qui devenoient les arbitres du gouvernement ; il marcha vers Rome à la tête d'une armée ; il ſe fit élire conſul, quoiqu'il eût à peine vingt ans ; il unit ſes intérêts à ceux d'Antoine & de Lépidus ; enfin il ſe mit en état, par ſon adreſſe plutôt que par ſon courage, de ſatisfaire l'ambition qui le dévoroit. Le triumvirat fut autoriſé par les ſuffrages du peuple ; car depuis long-temps les plus forts étoient les maîtres des ſuffrages. Décimus, abandonné de ſes troupes, arrêté, aſſaſſiné, fut comme une première victime d'une fureur inſatiable de ſang.

Brutus & Caſſius s'étoient retirés, l'un en Grèce, l'autre en Aſie. La victoire y avoit fortifié leur parti, & l'on comptoit vingt légions ſous leurs ordres. Le premier ſoin du jeune conſul fut de les faire condamner, avec tous les meurtriers de Céſar. Comme il ne pouvoit les vaincre ſans le ſecours d'Antoine & de Lépidus, le décret porté contre ces derniers par le ſénat, fut auſſi-tôt révoqué. Octavius les joignit près de Modène. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent

Ils conviennent de pourſuivre les meurtriers de Céſar.

de partager entre eux le pouvoir ſuprême pour cinq ans; que Lépidus demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius & Antoine feroient la guerre aux conjurés; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proſcription, qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes. Ainſi devoient ſe renouveler toutes les horreurs de Sylla, effacées en quelque manière par la clémence de Céſar. Mais Céſar avoit été poignardé malgré ſa clémence : les triumvirs ne l'oublioient point.

Ils veulent exterminer leurs ennemis.

Il ſeroit impoſſible de peindre l'atrocité de cette proſcription. Les tyrans commencent par ſacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches & de leurs amis; Lépidus, celle de ſon frère; Antoine, celle de ſon oncle; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien ſecondé. On défend, ſous peine de mort, de ſecourir ou de cacher aucun des proſcrits; on promet récompenſe à quiconque les tuera, & même le droit de citoyens aux eſclaves aſſaſſins de leurs maîtres. Au milieu du carnage & des trahiſons, quelques eſclaves ſe déguisèrent pour mourir à la place de leurs maîtres, quelques femmes donnèrent des preuves héroïques de fidélité; mais le crime fit de Rome une boucherie. A la vue de la tête de Cicéron, tué par un tribun que ſon éloquence

Horrible proſcription.

avoit ſauvé, Antoine triompha de joie : Fulvie, femme du triumvir & veuve de Clodius, goûta le plaiſir affreux de percer avec un poinçon la langue de cet illuſtre orateur. Trois cents ſénateurs & plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richeſſes étoient un crime pour ceux que l'on n'avoit nulle raiſon de haïr. Cependant les biens confiſqués ne ſuffiſant pas encore, on mit une taxe ſur les mères, les filles, les parens des proſcrits. Enfin, c'eſt ici une de ces ſcènes abominables, où l'on voit les hommes, dénaturés par les paſſions, ſurpaſſer entre eux la rage des tigres. Et qui étoient les tyrans de la république ? Un jeune fourbe, dont le grand talent étoit de tromper un général crapuleux, dont le génie s'abrutiſſoit continuellement dans les plus viles débauches ; un autre général, dont on n'auroit jamais parlé, ſi le haſard ne l'avoit élevé aux honneurs en dépit de la nature. Combien Céſar méritoit d'être admiré & regretté, ſi l'on compare ſa conduite avec celle des nouveaux oppreſſeurs de Rome !

Octavius & Antoine marchent contre Brutus & Caſſius.

Après tant de maſſacres & de rapines, les triumvirs hâtèrent l'exécution de leur projet contre les républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collègues paſsèrent en Macédoine, où Brutus & Caſſius ſe réunirent. Le ſecond arrivoit

de Syrie, & venoit de fouler les asiatiques, pour soutenir les dépenses de la guerre. Jamais il n'y avoit eu d'armées romaines aussi nombreuses, que celles qui alloient décider du sort de la république. C'étoient de part & d'autre plus de cent mille hommes, accoutumés aux combats, & animés de l'ardeur qu'inspirent l'ambition, l'avarice ou la liberté. Cassius vouloit éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devoient se détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les soldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre; ils murmuroient, ils désertoient; leur impatience décida les officiers & les généraux.

711. Bataille de Philippes.

La bataille de Philippes, sur les confins de la Macédoine & de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action, autant que hardi dans le cabinet, ne se montra point, sous prétexte de maladie, réelle ou feinte. Brutus mit en déroute ses légions. Mais, tandis que le vainqueur poursuivoit les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça & dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collègue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées vaincues en partie, en partie victorieuses, retournent dans leur

Mort de Cassius & de Brutus.

leur camp. Celle des triumvirs eſt expoſée à manquer de tout. Brutus alors ſe règle ſur le plan de Caſſius. Le ſuccès en eût été infaillible, ſi la mutinerie des ſoldats ne l'avoit contraint de haſarder une ſeconde bataille. Il la perdit, après avoir entièrement défait l'aîle que commandoit Octavius ; & croyant la liberté anéantie, il ſe tua d'un coup d'épée, à l'exemple de ſon collègue.

Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains. Ils pouvoient mieux mériter ce titre. Caſſius, d'un caractère violent & impérieux, fut ſoupçonné d'agir moins par zèle pour la patrie, que par haine contre Céſar. Brutus, vertueux par principes, inviolablement attaché aux lois, plein d'humanité & de juſtice, reſpectant juſques dans ſes ennemis la qualité de citoyen, ſe livra trop à cet enthouſiaſme qui empêche la réflexion. Tantôt il agit foiblement, de peur d'aller au-delà des bornes ; tantôt, mais rarement, il crut la violence permiſe pour l'intérêt de ſa cauſe. Avant la ſeconde bataille de Philippes, il promit à ſes ſoldats le pillage de Theſſalonique & de Sparte, s'ils remportoient la victoire. C'étoit, comme l'obſerve Plutarque, imiter ceux à qui le droit du plus fort tenoit lieu de tout. Depuis long-

Fautes de ces deux Romains.

temps on n'avoit des ſoldats qu'à ce prix : on achetoit leurs ſervices par des gratifications énormes, par des promeſſes de diſtributions de terres. Ils s'en faiſoient un droit ; leurs ſermens tenoient à la ſeule eſpérance de voir leur avidité ſatisfaite. Que devoit-il en réſulter ? Le deſpotiſme militaire. Brutus ſe flattoit en vain de délivrer ſa patrie de ce fléau, s'il étoit victorieux. *J'attends l'événement*, écrivoit il à Atticus : *la liberté ou la mort en ſera la ſuite.* Rome étoit-elle donc encore libre ſous Pompée lui-même ? Caſſius peut-être auroit voulu remplacer Céſar.

Réflexions ſur le ſuicide, alors ſi commun.

Brutus & Caſſius, en ſe tuant, enſevelirent avec eux la république. On les blâme avec raiſon de ce déſeſpoir précipité. Mais il ne faut pas attribuer à un défaut de courage le ſuicide, alors ſi commun parmi les Romains. » Il eſt » certain, dit le célèbre Monteſquieu, que les » hommes ſont devenus moins libres, moins » courageux, moins portés aux grandes entre- » priſes, qu'ils n'étoient, lorſque, par cette » puiſſance qu'on prenoit ſur ſoi même, on » pouvoit à tous les inſtans échapper à toute » autre puiſſance. « La religion chrétienne inſpire une juſte horreur du ſuicide ; & les exemples que nous en voyons aujourd'hui, preſque tous occaſionnés par le vice & par le

déſordre, prouvent aſſez combien ſa divine morale eſt néceſſaire. Il n'en eſt pas moins évident que les Catons & les Brutus n'étoient point des lâches, en renonçant à la vie plutôt que de perdre leur liberté. Les raiſonnemens ſubtils ſur cette matière n'affoibliſſent point les preuves de ſentiment.

CHAPITRE X.

Fautes d'Antoine utiles à Octavius. — Bataille d'Actium, & fin de la république.

Nouvelles cruautés d'Octavius.

OCTAVIUS s'abreuva encore de ſang, après la victoire qu'Antoine avoit remportée pour lui. Un grand nombre d'illuſtres victimes ſubit le ſupplice, entre autres, le ſénateur Favonius, philoſophe, ami de Brutus, mais qui n'avoit point trempé dans le meurtre de Céſar. La plus injuſte tyrannie, ſelon lui, étoit préférable à une guerre civile; maxime trop ſouvent confirmée par l'expérience.

Favonius exécuté.

Profuſions aux ſoldats.

Comme l'intérêt ſeul, l'appât des richeſſes, procuroient des troupes aux tyrans, les triumvirs devoient payer cinq mille drachmes à chaque ſoldat, outre les récompenſes des officiers. On peut juger quelles extorſions ſouffrirent les peuples. Antoine alla épuiſer l'Aſie, où Brutus & Caſſius avoient laiſſé peu d'argent. *Puiſque vous doublez nos taxes*, lui dit un orateur, *doublez auſſi nos étés & nos automnes, ſans quoi nous ne pourrons vous ſatisfaire.* Mais que peuvent les raiſons contre la force?

Etant en Cilicie, Antoine cita devant lui la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Il étoit probablement d'accord avec elle, & faiſiſſoit un prétexte pour l'attirer auprès de lui. Cette princeſſe comparut à Tarſe, où elle ſe rendit, non en accuſée, mais avec l'appareil d'une Vénus triomphante. Elle n'eut pas de peine à captiver par ſes charmes un homme inſatiable de plaiſirs. Le grand général, l'ambitieux politique s'endormit au ſein de l'amour; il oublia tout le reſte. Octavius, uniquement occupé de ſes propres intérêts, & réſolu de règner ſeul, profita d'une paſſion ſi aveugle : il ſuppléoit par une habileté profonde aux qualités militaires dont il étoit dépourvu.

Antoine captivé par Cléopâtre.

C'eſt lui qui diſtribua aux vétérans les terres qu'on leur avoit promiſes en Italie; ou plutôt, il autoriſa l'injuſte rapacité avec laquelle ils s'emparèrent des meilleurs cantons. Les citoyens paiſibles, Virgile entre autres, furent dépouillés de leurs patrimoines pour ſatisfaire ces uſurpateurs. On s'inquiétoit peu des murmures que de telles violences devoient exciter : en s'aſſurant l'affection des troupes, on s'aſſuroit les moyens d'affermir & d'augmenter la puiſſance. Auſſi, dès qu'Octavius ceſſa de craindre Sextus, fils de Pompée, maître de la Sicile & de la Sardaigne,

Terres diſtribuées aux ſoldats.

& dont les flottes cauſoient les plus vives inquiétudes, il ſaiſit d'abord un prétexte pour ſe débarraſſer de Lépidus, homme ſans mérite, qui ne s'étoit élevé que par des baſſeſſes. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, & fut content de la traîner dans le mépris & l'obſcurité, quoique pontife, juſqu'en 740.

Chute de Lépidus.

Un trait ſingulier donnera l'idée du perſonnage. S'étant mis en tête d'avoir les honneurs du triomphe pour une petite expédition, il dreſſa lui-même, du conſentement de ſes collègues, un décret qui commençoit ainſi : *A tous ceux qui honoreront notre triomphe, ſanté & honneur ; aux autres, misère & proſcription.*

Son orgueilleuſe baſſeſſe.

Sextus Pompéius, moins par ſes talens que par les forces de ſon parti, s'étoit maintenu long-temps en Sicile, s'étoit même rendu redoutable. Les triumvirs avoient même traité avec lui, tandis qu'il affamoit l'Italie, & que le peuple commençoit à ſe ſoulever. Mais à la première occaſion de rupture, on reprit les armes. Enfin, le célèbre Agrippa, général d'Octavius, le défit dans une bataille navale. Il ſe ſauva en Aſie, où il fut tué par l'ordre d'Antoine, en 718. Celui-ci pouvoit ſeul diſputer l'empire à ſon collègue : il lui en facilita au contraire l'uſurpation, & il ſe perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes.

Mort du jeune Pompée.

Fulvie, sa femme, également vindicative & courageuse, l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut la cause d'une petite guerre dont Pérouse fut la victime, (en 713). La réconciliation s'étoit faite ; ils avoient partagé entre eux toutes les provinces. Antoine quitta sans raison l'Italie, où il étoit revenu. On raconte qu'il perdoit toujours en jouant aux dés avec Octavius, qu'il en avoit de l'humeur, & qu'un astrologue égyptien, sans doute pour plaire à Cléopâtre, lui conseilla de s'éloigner de ce rival : *Car votre génie craint le sien*, lui dit-il ; *le vôtre est fier loin de lui, mais sans courage en sa présence.* Si tel fut son motif, on y reconnoît toute la foiblesse de l'esprit humain.

Antoine se rend odieux & méprisable.

Les Athéniens, chez qui il voulut passer l'hiver, le reçurent comme un dieu, & lui offrirent, dit-on, leur déesse Minerve en mariage : il récompensa leur flatterie, en exigeant deux mille talens pour la dot. Au retour d'une expédition malheureuse contre les Parthes, il se rend odieux & méprisable par de nouveaux excès. Il donne à Cléopâtre le spectacle de son triomphe sur Artabaze, roi d'Arménie ; & cette pompe glorieuse est prostituée à l'amusement de sa maîtresse. Octavie, sœur d'Octavius, qu'il avoit épousée,

Sa conduite à l'égard des Athéniens & de Cléopâtre.

719.

& qui méritoit ſa tendreſſe comme ſon eſtime, Octavie venoit le joindre ; elle attendoit ſes ordres à Athènes : il craint de déplaire à Cléopâtre en la recevant, & lui envoie l'ordre de s'en retourner. Il avoit déja proclamé Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre, d'Afrique, de Célé-Syrie ; il prodigue les provinces & les royaumes aux enfans nés de leurs amours ; il déshonore à chaque inſtant le nom romain. Cléopâtre eſt déclarée ſon épouſe ; Cléopâtre eſt tout pour lui.

Octavius ſe déclare ſon ennemi.

Octavius ſaiſit habilement les occaſions de le décrier, & l'accuſe enſuite devant le ſénat. On ſe détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins & des plaiſirs. En répudiant la ſage Octavie, il s'étoit privé de toute eſpérance d'accommodement. Pluſieurs de ſes amis l'abandonnent, indignés de ſa conduite avec Cléopâtre. Le faſte & les hauteurs de cette reine augmentoient l'indignation. On publioit qu'elle vouloit régner à Rome. C'eſt à elle qu'Octavius, en qualité de conſul, faiſoit déclarer la guerre. Avec une adreſſe infinie, il affectoit de défendre contre un ennemi étranger les droits de la république, en n'agiſſant que pour la mettre ſous le joug.

722. Les deux rivaux ſe déchirent par des invectives,

avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la deſtinée de l'empire. Cléopâtre avoit voulu ſuivre Antoine, non par courage de reine, mais par jalouſie de femme; il avoit eu la foibleſſe d'y conſentir, ſans égard pour les ſages conſeils qu'on lui donna; il eut encore pour elle la fatale complaiſance de combattre ſur mer, quoiqu'il eût la ſupériorité ſur terre. Elle s'enfuit avec ſes galères pendant le combat. Son amant, dont la valeur étoit éprouvée, s'oublie lui-même, & abandonne tout pour la ſuivre. Octavius, ou plutôt Agrippa, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, compoſée de dix-neuf légions & de douze mille chevaux, l'ayant attendu en vain, ne pouvant plus douter de ſa fuite, paſſe ſous les drapeaux du vainqueur. L'Egypte eſt bientôt ſoumiſe. Antoine ſe tue à Alexandrie: Cléopâtre eſt réſervée pour l'ornement du triomphe; mais elle évite cet opprobre en mourant avec courage, ſoit par la piqûre d'un aſpic, ſoit par quelque autre poiſon. Son royaume fut réduit en province.

Bataille d'Actium, ſuivie de la mort d'Antoine & de Cléopâtre.

Ainſi le petit-neveu de Céſar, à force de ruſes, de ſoupleſſe, d'audace & de cruauté, parvint à la ſuprême puiſſance où il aſpiroit dès ſa jeuneſſe. Sa politique égala toujours ſon ambition. Son intérêt régla ſes démarches: il ne ſe trompa ni

724. Octavius reſte ainſi le maître de la république.

ſur les momens favorables, ni ſur les moyens les plus sûrs; tantôt courtiſant le ſénat pour l'animer contre Antoine, tantôt s'uniſſant à Antoine pour opprimer le ſénat. Il ſut attacher les troupes à ſon parti, & éloigner adroitement de l'armée, non-ſeulement des eſclaves qui déshonoroient la milice, mais des vétérans qui montroient un eſprit de mutinerie. Son mariage avec Scribonia lui procura une liaiſon paſſagère avec le jeune Pompée dont il avoit alors beſoin. Il la répudia bientôt, quoique dans une groſſeſſe avancée, pour épouſer Livie qu'il aimoit & qui pouvoit lui être plus utile. Nous verrons de quelle manière il affermit ſon empire, en paroiſſant reſpecter les lois. Rome perdit pour toujours la liberté. Cette fameuſe république fut anéantie. Il n'en reſta qu'une ombre, qui flattoit l'orgueil des Romains.

Les vices produits par les richeſſes devoient entraîner la ruine de la liberté.

La révolution doit s'attribuer aux vices qu'amenèrent les richeſſes. Tout étant devenu vénal, depuis qu'un petit nombre de particuliers pouvoient tout acheter, & leur énorme opulence augmentant les beſoins & la misère des autres; il falloit bien que les principes cédaſſent à la corruption, que la probité diſparût, que l'intérêt ſervît de règle, que les mœurs dépravées infectaſſent le gouvernement. Il falloit que l'amour de la patrie fût étouffé par mille paſſions contraires;

que le luxe, les plaiſirs & la débauche rompiſſent le joug des devoirs; que l'ambition forçât les obſtacles à main armée; enfin, que le plus fort aſſervît les foibles. Quand on voit le peuple ſéduit par des profuſions ſans bornes, les ſoldats vendus au général qui les enrichit, les magiſtrats appliqués à ſe ſoutenir par des cabales, les généraux ne voulant pas dépoſer le commandement, lorſque l'autorité des lois les y oblige; on peut hardiment conclure : c'en eſt fait de la liberté.

En une ſeule année (715), plus de ſoixante préteurs parurent, diſparurent ſucceſſivement, comme il plut aux triumvirs. Ils faiſoient de même paſſer rapidement le conſulat d'une tête à l'autre. C'étoit un titre d'honneur, conféré pour ſatisfaire la vanité ou pour payer des ſervices. Une choſe plus monſtrueuſe encore, c'eſt qu'un ſénateur vouloit s'avilir juſqu'à figurer avec les gladiateurs aux yeux du public, & qu'il fallut un décret du ſénat pour empêcher cette infamie. D'autres en donneront bientôt l'exemple ſans rougir; car nous voici arrivés au terme où l'on ne rougira plus de rien.

Abus énormes.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONARCHIE MILITAIRE.

Depuis l'an de Rome 726; avant J. C. 27, juſqu'au règne de Conſtantin.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

Règne d'Auguſte, juſqu'à la mort d'Agrippa.

Idée du règne d'Auguſte.

LA politique rafinée d'Auguſte, (c'eſt le nom qu'Octavius ſe fit donner par le ſénat), n'a été juſqu'à préſent que celle d'un méchant homme, qui ſacrifie tout à la fureur d'établir ſon injuſte domination. S'il ne change pas de caractère & de principes, du moins il ne ſe baignera plus dans le ſang humain; il paroîtra même un bon

prince, autant que ſon intérêt l'exigera. Les flatteurs le combleront d'éloges, le républicain le haïra toujours comme un oppreſſeur, l'homme impartial lui applaudira quelquefois dans l'exercice de l'autorité.

» Auguſte, dit Monteſquieu, établit l'ordre, » c'eſt-à-dire, une ſervitude durable : car dans » un état libre où l'on vient d'uſurper la ſouve- » raineté, on appelle règle tout ce qui peut » fonder l'autorité ſans bornes d'un ſeul ; & » on nomme trouble, diſſenſion, mauvais » gouvernement, tout ce qui peut maintenir » la liberté des ſujets. « Mais, puiſque les Romains devoient ceſſer d'être libres, cet ordre qu'Auguſte établit, comparé aux déſordres & aux malheurs précédens, efface une partie des taches de ſa mémoire. Le temple de Janus fut fermé ; Rome reſpira paiſiblement ſous ſon règne : c'étoit beaucoup après les horreurs des guerres civiles. A ſon retour, chargé des dépouilles de l'Egypte, il diſtribua des ſommes immenſes à l'armée & au peuple; il donna des fêtes magnifiques, il ajouta aux libéralités funeſtes, qui depuis long-temps corrompoient la populace, entretenoient la fainéantiſe & la licence, mais éteignoient tout ſentiment de patriotiſme, d'honneur & de liberté.

Ce fut un bonheur que l'ordre s'établît après la perte de la liberté.

725. Auguſte affecte de vouloir abdiquer.

N'ayant rien plus à cœur que d'affermir ſa puiſſance, & en même temps de ſe garantir, par une feinte modération, des coups qui avoient précipité Céſar dans le tombeau, il affecte de vouloir abdiquer. Il conſulte, dit-on, ſes deux confidens, Agrippa & Mécène. Le premier, en généreux citoyen, lui conſeille d'exécuter ce noble deſſein; le ſecond, en habile courtiſan, lui prouve que la ſureté de ſa perſonne & le bien public doivent l'en diſſuader. Auguſte ſe rend à cet avis, qui probablement étoit le ſien.

Avis d'Agrippa & de Mécène.

726. Par cette feinte modération, il affermit ſa puiſſance.

Cependant, après avoir caſſé tous les actes du triumvirat, & donné des preuves d'un ſage gouvernement, n'agiſſant qu'en qualité de conſul & comme l'égal de ſon collègue Agrippa, rapportant tout en apparence au rétabliſſement de la république; il déclara par un diſcours étudié, qu'il remettoit la ſouveraine puiſſance au ſénat. Si ce diſcours fut tel que le rapporte Dion Caſſius, c'eſt un monument précieux du talent & de l'art d'Auguſte. Il y relève la grandeur du ſacrifice qu'il fait à l'état; il inſiſte ſur la ſincérité d'une démarche ſi glorieuſe; il propoſe aux ſénateurs d'excellens principes de gouvernement; il leur conſeille de préférer une règle fixe, quoique imparfaite, à des projets de réforme qui rendent le ſort des hommes flottant & précaire; il les avertit

qu'en s'écartant de ces principes, ils le feroient repentir de ſa réſolution, & replongeroient la république dans les déſordres dont il l'a heureuſement tirée. Ses meſures étoient bien priſes; il comptoit ſur un refus. On le ſupplia, en effet, de ne point quitter les rênes de la république; on obtint qu'il ſe chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau. Il ſe réſerva d'abdiquer plus tôt, ſi l'on pouvoit ſe paſſer de lui. Selon toute apparence, la plupart des ſénateurs pénétroient ſes intentions: toute ſa conduite paſſée les faiſoit aſſez connoître. Mais enfin le conſentement & les vœux des citoyens parurent légitimer ſon pouvoir; & il le conſerva juſqu'à la mort, en renouvelant par intervalles la même cérémonie. Un plan de politique, bien concerté & conſtamment ſuivi, manque rarement le but, quand la force eſt jointe à l'adreſſe.

Attentif à déguiſer la monarchie ſous les dehors du gouvernement républicain, Auguſte partage les provinces avec le ſénat, & lui aſſigne adroitement les plus tranquilles, c'eſt-à-dire, celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainſi entre ſes mains. Loin de révolter les eſprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur; il ſe contente d'être nommé empereur, titre honorable, mais ſans

Tous les pouvoirs réunis dans ſa perſonne, ſous la forme de l'ancien gouvernement.

Titre d'empereur.

pouvoir, au temps de la république. A ce titre fut attaché, comme du temps de Céſar, le pouvoir qui ſubjugue les nations, le commandement des troupes, joint au droit de guerre & de paix. Revêtu ſucceſſivement de la puiſſance conſulaire & proconſulaire ; de la puiſſance tribunitienne, ſans être tribun, (un patricien ne pouvoit l'être ;) de la cenſure, ſous le titre de réformateur des mœurs ; du grand pontificat, ſi conſidérable par l'influence de la religion ; Auguſte eſt le maître de tout, & cache ſon deſpotiſme. On ajoute à ſes titres celui de père de la patrie.

Le ſénat & le peuple conſervent leurs droits en apparence.

Il laiſſe au ſénat les anciennes charges, les anciennes décorations ; mais il l'affoiblit par le nombre même des ſénateurs, qu'il porte juſqu'à mille, & par le ſoin d'y placer des hommes eſclaves de ſes volontés. Il careſſe & flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance. Il le fait aſſembler à l'ordinaire pour l'élection des magiſtrats ; mais il gouverne les comices, il diſpoſe des ſuffrages, & rien ne ſe décide qu'à ſon gré.

Mais la liberté n'exiſte plus en effet.

Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en ſouverains, quoique la ſouveraineté ſemblât toujours appartenir au peuple & au ſénat. Vaine apparence d'une liberté qui n'exiſtoit plus ! Qu'importe de conſerver quelques traces

traces d'un état libre, ſi réellement on eſt ſoumis au joug d'un deſpote? qu'importe de paroître accorder ce que l'on ne pourroit refuſer? L'empereur ſe fit diſpenſer des lois. Outre qu'une telle diſpenſe prouve le renverſement des lois; qui l'eut empêché de s'en diſpenſer lui-même? Les mots ont un étrange empire ſur les hommes. Il règna, parce qu'il ne ſe donna pas pour roi; on crut la république ſubſiſtante, parce que les noms de ſénat, de conſul, &c. ſubſiſtèrent dans la monarchie. Ainſi le meilleur moyen de détruire la force d'une opinion, eſt ſouvent de conſerver le mot en faiſant tomber la choſe.

Diſpenſe des lois.

La conduite privée d'Auguſte, ſa modeſtie extérieure, ſon affabilité, ſes bienfaits, lui furent, ſans doute, fort utiles. Cette ame double ſavoit ſe plier à toutes les formes. Les perfidies & les cruautés avoient ſervi de fondemens à ſa fortune: il devoit en effacer le ſouvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du reſpect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton: *Quiconque*, répondit-il, *ſoutient le gouvernement établi, eſt un bon citoyen & un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'hiſtorien Tite-Live célébra Pompée, ſans perdre ſon amitié. Auguſte l'appela par

Vertus politiques d'Auguſte, pour effacer le ſouvenir de ſes crimes.

plaiſanterie *Pompéien*, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Son règne paiſible fournit peu d'événemens.

Ce long règne fournit peu d'événemens à l'hiſtoire, parce qu'il fut paiſible, & que d'ailleurs les bons hiſtoriens nous manquent; (car Suétone & Dion Caſſius laiſſent beaucoup à deſirer). La tranquillité ſe rétablit en Eſpagne, par la défaite des Cantabres & des Aſturiens. Candace, reine d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte, fut vaincue, ſe releva & fit la paix. Le courage des Romains, aiguiſé par les guerres civiles, auroit triomphé d'ennemis plus formidables, ſi l'empereur avoit eu le goût des armes. Mais il lui importoit davantage de veiller ſur Rome, & de l'endormir dans les délices de la paix.

732. Il donne ſa fille en mariage à Agrippa.

Marcellus, ſon neveu & ſon gendre, né du premier lit d'Octavie, deſtiné vraiſemblablement à l'empire, jeune prince de grande eſpérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. On avoit donné à ce général le gouvernement de Syrie, pour l'éloigner de Rome, où Marcellus ne le voyoit pas ſans chagrin. Auguſte ſentit le beſoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ſes ennemis ſecrets, qui formoient des conſpirations. Il lui donna ſa fille Julie, la veuve de Marcellus, dont il avoit épouſé

la ſœur. S'il faut en croire les hiſtoriens, Mécène l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa ſi grand, qu'il faut ou le tuer ou en faire votre gendre.* Agrippa n'eut pas de peine à répudier la nièce pour épouſer la fille d'Auguſte.

Il va en Aſie ; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains.

L'empereur, lui ayant confié le gouvernement de Rome, alla viſiter les provinces d'Aſie. Il eut la gloire de recouvrer ſans combat les drapeaux des légions de Craſſus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces monumens d'une ignominieuſe défaite, & rendit les priſonniers qui reſtoient de la déroute d'Antoine. Evénement que l'on célébra comme un triomphe. Toute la puiſſance romaine, entre les mains d'un ſeul homme, étoit alors bien capable de faire trembler ſes ennemis les plus courageux ; mais, dans ſa propre grandeur, elle portoit le principe d'une ruine inévitable.

A ſon retour, le ſénat porte la ſoumiſſion juſqu'à la baſſeſſe.

Auguſte, à ſon retour, vit le ſénat & le peuple lui donner de nouvelles preuves de ſoumiſſion. Il refuſoit le conſulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puiſſance conſulaire pour toute ſa vie, avec la préſéance ſur les conſuls. Les ſénateurs portant la baſſeſſe juſqu'à offrir de jurer d'avance l'obſervation de toutes ſes lois, il rejeta ce vil ſerment : *Si les lois ſont bonnes*, dit-il, *on ne manquera pas de les*

observer ; si elles sont mauvaises, le serment ne feroit que du mal. Il savoit que le pouvoir législatif étoit assez fort avec le pouvoir militaire.

Ses lois pour réprimer les vices sont mal observées, par sa faute.

Différentes lois qu'il publia ou renouvela en ce temps, contre le célibat, l'adultère, le divorce sans cause légitime, le luxe des tables, occasionnèrent cependant des murmures, & produisirent peu de bien ; soit qu'il en desirât foiblement l'exécution, soit que la dépravation universelle fournît un prétexte de les mépriser. Que peuvent les lois contre le torrent des vices ? En satisfaisant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit plus que du pain & des spectacles ; en lui accordant sans cesse des jeux & des distributions de blé, Auguste se montroit beaucoup moins zélé pour les mœurs, que pour son intérêt personnel. C'étoit le moyen d'effacer le souvenir de l'ancienne liberté, & le sentiment de la servitude présente.

Il corrompt le peuple.

Pilade & Bathille, histrions célèbres, fixoient l'attention de ces Romains, autrefois si ardens pour les affaires publiques. Pilade ayant été chassé pour une insolence, rappelé ensuite parce que les Romains le regrettoient vivement, dit à l'empereur : *César, félicitez-vous de ce que le peuple s'occupe de moi & de Bathille.* Ces paroles signifioient beaucoup, & le sens ne pouvoit en échapper à un politique si profond.

Pilade & Bathille, histrions qui font oublier le gouvernement.

Il eſt ſingulier qu'après avoir contribué à l'avi- Réforme du ſénat, ſuivie de cabales.
liſſement du ſénat, Auguſte ait entrepris de lui rendre ſon premier luſtre. L'unique moyen pour cela, étoit de diminuer le nombre des ſénateurs, & d'exclure ceux que leur naiſſance ou leur conduite rendoit indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à ſix cents; la réforme ſe fit avec beaucoup de prudence & d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales.

L'empereur, toujours couvert d'une cuiraſſe ſous ſa robe, quand il paroiſſoit en public, s'étoit muni d'une autre défenſe, en s'aſſociant à la puiſſance tribunitienne Agrippa, ce héros ſi reſpecté, & en le déſignant ſon ſucceſſeur. Cependant, comme il témoignoit encore des inquiétudes, les ſénateurs proposèrent de le garder tour-à-tour. Le juriſconſulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaiſanterie: *Je ſuis dormeur, ne comptez pas ſur moi.* Il y eut des mécontens punis de mort. On ignore s'ils étoient coupables, ou ſeulement ſuſpects: ce qui paroît certain, c'eſt que l'empereur ne pouvoit être bien délicat en fait de juſtice.

Précautions d'Auguſte pour ſa ſûreté.

Mot hardi de Labéon.

Mécontens punis de mort.

Un gouvernement militaire, où l'épée tenoit

Dangers

du gouvernement militaire.

lieu de lois fondamentales, étoit d'autant plus exposé aux conspirations, aux soulèvemens, que malgré la corruption des Romains, les guerres civiles avoient nourri leur courage, & que les anciens sentimens de liberté vivoient encore dans quelques ames généreuses. Si Auguste échappe à tous les périls, ce n'est pas moins l'effet de son adresse que de sa puissance. Nous verrons combien le despotisme sera funeste à la plupart de ses successeurs.

CHAPITRE II.

Guerres de Germanie. — Fin du règne d'Auguſte. — Lois & littérature.

AGRIPPA mourut au retour d'une expédition en Pannonie : perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caïus & Lucius, étoient déja les enfans adoptifs d'Auguſte, mais trop jeunes encore, & incapables d'agir. Ce prince, voulant s'attacher un nouveau gendre, fixa, malgré lui, ſon choix ſur Tibère, que Livie, femme de l'empereur, avoit eu de Tibérius Néro, ſon premier mari : il l'obligea de répudier une fille d'Agrippa, une épouſe qu'il aimoit, pour épouſer ſa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibère obéit avec un air de ſatisfaction ; car la ſoif des grandeurs éteignoit tout ſentiment d'honnêteté.

742. Mort d'Agrippa.

Tibère devient le gendre d'Auguſte.

Les Germains, peuple libre, belliqueux, vertueux même autant que peuvent l'être des barbares, donnoient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invaſion des Cimbres, ils avoient conçu le deſſein de paſſer le Rhin, & de venir s'établir ſous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables

Guerre de Germanie.

couvroient leur pays, que l'induſtrie a fertiliſé, dont elle a même changé le climat. Auguſte paſſa trois ans dans la Gaule, pour veiller à la ſûreté de cette province. Il y laiſſa Druſus, frère cadet de Tibère, qui pénétra en Germanie par l'Océan, & y fit quatre campagnes glorieuſes.

Druſus y meurt. Une mort prématurée arrêta le cours de ſes victoires. Excellent général, bon citoyen, Druſus mourut dans ſa trente & unième année. Tibère venoit de ſe ſignaler auſſi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, il réprima les barbares. La domination romaine parut s'établir & s'étendre dans le centre du pays; mais les indomptables Germains n'attendoient que l'occaſion de recommencer la guerre.

Tibère y a des ſuccès.

Auguſte refuſe le triomphe. Ces expéditions firent décerner le triomphe à Auguſte. Comme chefs de toutes les armées, les empereurs, avec les princes de leur maiſon, eurent droit à un honneur, qui avoit excité l'émulation d'un ſi grand nombre de généraux. Il le refuſa. Sa politique conſiſtoit en partie, à éviter toute apparence de faſte: moins il ſe montroit le maître, plus il l'étoit ſûrement. Le temple de Janus, qui juſqu'au règne d'Auguſte n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troiſième

Le temple fois ſous ce règne. On jouit d'environ douze années

de paix ; phénomène remarquable dans l'hiſtoire des nations. de Janus fermé.

Parmi les nouveaux réglemens que fit Auguſte, en voici un où reſpire ſa défiance. Les eſclaves ne pouvoient être mis à la queſtion, pour dépoſer contre leurs maîtres. N'oſant abolir cette loi, & craignant qu'elle ne fût contraire à ſa ſûreté, il l'éluda d'une manière odieuſe : il ordonna que dans les crimes de trahiſon, les eſclaves de l'accuſé pourroient être vendus au prince ou à la république, & qu'alors leur témoignage ſeroit admis. C'étoit évidemment ſe jouer de la légiſlation par le pouvoir même légiſlatif ; c'étoit apprendre que l'intérêt d'un ſeul devenoit la règle de tout. Réglement odieux pour faire dépoſer les eſclaves contre leurs maîtres.

Dion Caſſius rapporte un trait frappant de cette politique intéreſſée, qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ſes hommes de confiance, financier ruſé & cruel, accabloit les Gaules de vexations. Comme les taxes ſe payoient par mois, & que les mois de Juillet & d'Août, (auparavant *Quintilis* & *Sextilis*,) avoient changé de nom depuis peu, il en faiſoit quatre mois, ſous les anciens noms & ſous les nouveaux, & par-là il doubloit les taxes. L'empereur, ayant reçu de grandes plaintes, étoit ſur le point de le punir. Licinius ouvrit ſon tréſor : » C'eſt pour Concuſſionnaire approuvé par l'empereur.

» vous que je l'ai amaſſé, lui dit-il; les Gaulois » pouvoient ſe ſervir de leurs richeſſes contre » vous : prenez cet argent. « Alors le concuſſionnaire parut honnête homme. Pluſieurs actions d'Auguſte ont un air de vertu qui en impoſe; mais plus on approfondit ſon caractère, plus on y apperçoit de fauſſeté; & comment Octavius ſeroit-il devenu vertueux?

Mort de Mécène.

Il devoit à Mécène une grande partie de ſa gloire. Il eut cependant un commerce de galanterie avec la femme de cet ami, de ce miniſtre fidèle; & leur amitié ſe réfroidit. Mécène étoit un épicurien, ami du repos & des lettres, ſi indifférent pour les honneurs qu'il ne ſortit point de ſa condition de chevalier; excellent politique & dévoué aux interêts de ſon maître, qu'il regardoit comme ceux de l'État; aſſez courageux même pour lui dire quelquefois des vérités dures. Un jour, qu'Auguſte alloit prononcer quelque jugement ſanguinaire; ne pouvant approcher de lui dans la foule, il écrivit ſur des tablettes qu'il lui jeta: *Bourreau, deſcends du tribunal.* Auguſte ſortit ſans juger. La modération du prince, après la ruine du triumvirat, fut vraiſemblablement le fruit des conſeils du miniſtre: comme les éloges que lui prodiguèrent les gens de lettres, étoient le fruit des graces que le miniſtre leur prodiguoit.

Ses conſeils modérés.

Il regretta un homme ſi difficile à remplacer, mort en 745.

Auguſte malheureux dans ſa famille.

Au comble de la fortune & de la puiſſance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit ſervilement, Auguſte éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans ſa propre famille une ſource inépuiſable de chagrins. Sa fille Julie, dont lui ſeul ignoroit les déréglemens, ſe proſtitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au ſénat, & la condamner à l'exil. Sa petite-fille, du même nom, imita l'exemple de ſa mère, & ſubit la même peine. Ses fils adoptifs, Caïus & Julius, objets de ſa tendreſſe, de ſes eſpérances, à qui il avoit voulu ſervir de précepteur, répondoient mal à ſes ſoins; & tous deux moururent loin de lui, l'un en Aſie, l'autre à Marſeille.

Retraite de Tibère.

Tibère, ſon gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de ſa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infâme de Julie. Il reſta ſept ans comme en exil. Auguſte, qui le connoiſſoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le crut néceſſaire après la mort des Céſars, & le fit ſon ſucceſſeur, en le haïſſant.

Son adoption.

Conjuration de Cinna.

Un nouveau coup lui perce l'ame. Cinna, petit-fils de Pompée, conſpire contre ſa vie. Il l'apprend; il flotte pluſieurs jours entre le deſir

de la vengeance, & la crainte de se rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les sages conseils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche sa perfidie, le désigne consul : il s'en fait de la sorte un ami zélé. Clémence, ou politique; ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses.

Les Germains & d'autres barbares ayant pris les armes, les soldats, qui ne combattoient plus que par intérêt, se plaignirent de leur sort, pour augmenter leurs avantages. On avoit très-sagement supprimé les distributions de terre, si communes en leur faveur depuis Sylla, & si contraires à la tranquillité publique. Leur récompense étoit fixée en argent. Auguste leur promit une somme plus considérable, vingt mille sesterces aux gardes prétoriennes après seize ans de service, & douze mille aux soldats des légions après vingt ans. Le grand sesterce ou mille sesterces valoient environ cent soixante & seize livres de notre monnoie; ainsi la récompense de chaque prétorien étoit d'environ trois mille cinq cent vingt livres.

Prodigieuses dépenses pour les troupes.

Il y avoit cependant alors dix cohortes prétoriennes, faisant dix mille hommes, destinées à la garde de l'empereur, & vingt-six légions sur pied *,

* La légion, du temps de Polybe, étoit ordinairement

ſans compter un nombre à peu-près égal de troupes auxiliaires, & encore deux flottes. La paye de toutes ces troupes paſſoit de beaucoup celle de nos troupes modernes; tout cela ſe faiſoit en pleine paix. Dépenſes prodigieuſes! Mais il falloit tout ſacrifier au militaire, pour ſoutenir une puiſſance uſurpée. Auguſte établit un tréſor deſtiné à la ſolde & aux récompenſes des ſoldats. Il fit les premières avances, comme ſi tout l'argent public n'étoit pas à ſa diſpoſition. Enfin il établit un impôt pour l'entretien de ce tréſor, & le peuple ſe vit contraint de payer ceux qui le tenoient en ſervitude.

Tréſor & impôts pour cet objet.

Nous obſerverons ici que l'ère chrétienne vulgaire avoit commencé l'an 753 de Rome, époque de la naiſſance de Jéſus-Chriſt, ſelon l'ancienne opinion. Les chronologiſtes modernes placent quatre ans plus tôt cette époque, en ſe conformant néanmoins à l'ère vulgaire, qui doit maintenant nous ſervir de règle pour les dates. Ce n'eſt point ici le lieu de parler du chriſtianiſme: il fut long-temps obſcur avant d'éclairer les nations.

Obſervations ſur l'ère vulgaire.

---

de quatre mille deux cents hommes de pied & de trois cents chevaux. Elle fut augmentée depuis juſqu'à cinq & à ſix mille hommes.

Révolte des barbares opprimés.

Tibère & Germanicus, ſon neveu, fils du célèbre Druſus, domptèrent les Dalmates & les Pannoniens, dont la révolte avoit jeté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, nommé Baton, interrogé par Tibère ſur les motifs du ſoulèvement, répondit avec hardieſſe: *C'eſt qu'au lieu de paſteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.*

An de J. C. 9.

Varus défait par les Germains.

Dans les tranſports de joie qu'excitoit cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus qui commandoit en Germanie, avec autant de ſécurité que d'avarice, s'étoit laiſſé ſurprendre par les Germains. Quelques-uns de leurs chefs, ſur-tout le fameux Arminius, l'ayant trompé par des apparences d'amitié, tandis qu'ils ſoulevoient leurs compatriotes, l'attirèrent dans une embuſcade où il ſe vit tout-à-coup enveloppé & ſans reſſource. Trois légions furent taillées en pieces; le général ſe tua de déſeſpoir. Auguſte, en l'apprenant, ſe livra d'abord à une douleur puſillanime, capable de conſterner les eſprits, qu'il importoit de raſſurer. On dit qu'il ſe frappoit la tête contre les murailles, en criant: *Varus, rends-moi mes légions.*

Tibère ſe fait honneur en Germanie.

Revenu de ſa frayeur, il envoya Tibère contre les ennemis. En deux campagnes, la tranquillité parut rétablie. Tibère ſe fit honneur par ſa

vigilance, par ſon exactitude à mettre en vigueur la diſcipline, & par une conduite auſſi prudente que celle de ſon prédéceſſeur étoit aveugle. Sans aucune action d'éclat, il remplit les déſirs d'Auguſte, puiſqu'à ſon retour il fut aſſocié à l'empire. Huit légions gardèrent le Rhin, ſous les ordres de Germanicus, dont nous aurons ſujet de parler, & dont le rare mérite ſera une matière de regrets.

Il eſt aſſocié à l'empire.

L'empereur conſervoit, dans la vieilleſſe, toute l'activité de ſon génie, avec la paſſion du commandement. Il ne manquoit pas de ſe faire proroger ſa puiſſance, dès qu'il approchoit du terme; affectant de tenir de la république une autorité qui la détruiſoit. Il fit ſtatuer que les ordonnances de ſon conſeil privé auroient la même force, que ſi elles émanoient du ſénat; il nomma lui-même une année à toutes les charges, ſous prétexte que les élections n'étoient point tranquilles. Tout, en un mot, dépendoit de lui. La peine du crime de lèſe-majeſté, prononcée contre les auteurs de libelles diffamatoires, prouve qu'en vieilliſſant il devenoit ſévère. Cette loi fut un inſtrument de tyrannie entre les mains de ſes ſucceſſeurs.

Deſpotiſme d'Auguſte.

Loi contre les auteurs de libelles.

Celle qu'il avoit portée contre les célibataires, étoit ſi mal obſervée, que la plupart des chevaliers vivoient par débauche dans le célibat, & murmuroient hautement du joug qu'on vouloit leur

Loi contre les célibataires, mal obſervée.

impoſer. Alors parut une loi nouvelle, appelée Papia-Poppéa, du nom des conſuls, qui aggravoit les peines preſcrites contre ce déſordre. Elle confiſquoit au profit du tréſor public les ſucceſſions collatérales & les legs en faveur des célibataires. Les deux conſuls Papius & Poppéus, étoient eux-mêmes dans le cas.

La corruption y mettoit trop d'obſtacles.

Il eſt facile d'obſerver que la corruption des mœurs en tout genre mettoit obſtacle aux vues du légiſlateur. Les liens ſacrés du mariage, ſi doux & ſi précieux à la vertu, ſont des chaînes affreuſes pour le vice. En vain fait-on des lois, quand les mœurs les rendent preſque nulles.

La nobleſſe s'aviliſſoit par les combats de gladiateurs.

Auguſte avoit défendu aux chevaliers de combattre dans l'aréne comme les gladiateurs; car cette manie honteuſe devenoit commune à la nobleſſe. Il trouva tant d'obſtacles à une défenſe dont la néceſſité paroît incroyable, qu'il fut contraint de l'abroger. On vit dans la ſuite des ſénateurs, des femmes même, ſe déshonorer par ces combats, auſſi aviliſſans que barbares & odieux. Les mœurs des Romains offrent toujours quelque choſe de contraire à l'humanité; mais pouvoit-on y joindre plus de turpitude?

14. Mort d'Auguſte.

A l'âge de ſoixante & quinze ans, après environ quarante-quatre ans de règne, Auguſte finit ſa carrière, avec plus de courage qu'il n'en avoit montré

montré dans les batailles. Se ſentant près de mourir : *N'ai-je pas bien joué mon rôle* ? dit-il à ſes confidens ; *la pièce eſt finie, applaudiſſez*. Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé ſur le grand théâtre de l'ambition & de la politique. Ce fut preſque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au-deſſus d'eux. Mais en déteſtant ſon hypocriſie, & les crimes par leſquels il rendit le triumvirat exécrable, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuſe de l'avoir plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles, il ramena l'abondance avec la paix ; il ranima l'agriculture ; il oppoſa des lois aux déſordres ; il fut modeſte dans la vie privée, modéré dans l'adminiſtration, habile à choiſir de bons miniſtres, conſtant à les employer ; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran.

Son règne mérite des éloges.

Une de ſes maximes étoit qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni haſarder de bataille, ſans avoir beaucoup à eſpérer & peu à craindre. Il comparoit ceux qui agiſſent autrement à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or : la perte d'un ſeul hameçon pourroit aiſément ruiner le pêcheur. Les louanges flatteuſes qu'il a reçues des orateurs & des poëtes, prouvent ſeulement qu'il favoriſa les lettres, & qu'il récom-

Sa maxime ſur la guerre.

Il ſut gagner les éloges des gens de lettres.

penſoit les talens. Comblés de ſes bienfaits, les Virgile, les Horace, lui prodiguoient l'encens, dirai-je de la reconnoiſſance, ou de l'adulation? C'eſt à eux ſur-tout qu'il doit ſa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, ſans doute, à favoriſer des hommes ſi capables d'enchanter les contemporains, & d'enlever les ſuffrages de tous les ſiècles.

Le goût étoit formé avant lui.

On ſe tromperoit groſſièrement, en faiſant honneur à Auguſte du bon goût qui règnoit alors. Lucrèce, Cicéron, Salluſte, Céſar, &c. fleurirent avant lui. Les Romains avoient appris des Grecs à peindre & à embellir la nature; le goût s'étoit formé, les lumières s'étoient répandues. Enfin, la comédie, l'éloquence, l'hiſtoire, la philoſophie, avoient produit leurs chefs-d'œuvre. Il ne manquoit plus que de diſputer la palme à Homère & à Pindare. Virgile & Horace, amis d'Auguſte & de Mécène, le firent avec ſuccès. Ovide, malgré ſes brillans défauts, tient un rang diſtingué parmi les écrivains de ce ſiècle. Sa mauvaiſe conduite lui attira une diſgrace; il mourut en exil, où il ne ceſſa de gémir en vers, &, ce qui eſt plus honteux, de chanter baſſement les louanges de l'empereur, pour acheter, à force de flatteries, la fin de ſes peines.

Les Grecs ſu-

Le génie des Romains les rendoit capables de

tout, & en imitant les Grecs, ils perfectionnèrent pluſieurs genres de littérature, de manière à paroître créateurs. Mais en fait de philoſophie, Lucrèce, & Cicéron même, ne firent qu'expliquer avec élégance les opinions qu'ils adoptoient. Il étoit réſervé aux modernes de ſurpaſſer tous les anciens philoſophes, en ſubſtituant l'obſervation aux conjectures, & la raiſon aux ſyſtêmes.

périeure aux Romains en philoſophie.

TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Tibère au trône, juſqu'à la mort de Germanicus & de Piſon.

14. Tibère monte ſur le trône.

ON diſoit qu'Auguſte avoit choiſi Tibère pour ſon ſucceſſeur, afin d'augmenter ſa gloire par le contraſte. Un ſoupçon ſi peu vraiſemblable venoit de la malignité humaine, qui s'exerce volontiers ſur les intentions des grands comme ſur leurs vices. Mais le gouvernement de Tibère fut effectivement une odieuſe tyrannie, propre à donner un nouvel éclat à la mémoire d'Auguſte.

Son caractère.

Ce prince, de l'ancienne maiſon des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'eſprit, de capacité & d'expérience, les qualités d'une ame noire, méfiante, cruelle & perfide. La diſſimulation maſquoit tous ſes ſentimens, & ne ſervoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premières démarches le firent connoître pour un tyran, auſſi fourbe que ſanguinaire. Auguſte avoit adopté un des enfans d'Agrippa, & l'avoit

enſuite relégué, parce qu'il n'apperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Le jeune Agrippa vivoit encore dans ſon exil. Tibère le craint, le fait aſſaſſiner; & menace l'aſſaſſin, exécuteur de ſes ordres, de le déférer à la juſtice. On voit déja la ſcélérateſſe prendre l'eſſor, & s'envelopper du voile de l'hypocriſie.

Il fait aſſaſſiner le jeune Agrippa.

Après ce début, agiſſant déja en ſouverain, & ayant pris poſſeſſion du commandement militaire, il affecte devant le ſénat de refuſer un pouvoir, qu'il exerce comme héritier d'Auguſte. Il en exagère les peines: il repréſente qu'un ſeul homme ne peut y ſuffire; que le fardeau, partagé entre pluſieurs, deviendroit plus ſupportable; que parmi tant d'illuſtres citoyens, il en eſt qui peuvent le ſoutenir. On fait ſemblant de ne pas lire dans ſon cœur; on ſe jette à ſes pieds, en le conjurant de ne pas abandonner la république. Il inſiſte ſur ſes répugnances. Enfin, il paroît ſe rendre aux vœux du ſénat; & il veut bien accepter l'empire, juſqu'à ce qu'on juge à propos de ſoulager ſa vieilleſſe.

Il ſe fait prier d'accepter l'empire.

Cette comédie avoit ſans doute pour objet, & d'en impoſer au public, & de tendre un piège aux ſénateurs, dont Tibère vouloit connoître les ſentimens à ſon égard. Quelques-uns, qui dans l'indignation ou l'impatience s'étoient exprimés

Il vouloit ſonder les ſentimens des ſénateurs.

avec franchiſe, éprouvèrent bientôt ſa haine. Preſque tous avoient étudié leurs paroles, leurs geſtes, de manière à ne point ſe rendre ſuſpects ; habiles eſclaves d'un tyran farouche & ſoupçonneux. On voulut prodiguer les honneurs à Livie, ſa mère, la veuve d'Auguſte, dont le crédit ſous le dernier règne avoit été le fondement de ſa fortune. Il s'y oppoſa, ſous un prétexte de modeſtie, craignant que ſa propre grandeur n'en ſouffrît quelque diminution. Comme Auguſte, il rejeta le titre de *ſeigneur*, de *maître*. *Je ſuis le maître de mes eſclaves*, diſoit-il, *le général de mes ſoldats, & le chef des citoyens.*

Sa modeſtie affectée.

Sa conduite, dans les commencemens, répondit à ce langage. On le vit témoigner au ſénat une déférence extraordinaire, le conſulter, étendre même ſon pouvoir, lui tranſmettre le droit d'élection, que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les conſuls, il reſpectoit les lois & les mœurs, il faiſoit rendre la juſtice, il ſoulageoit les provinces ; il diſoit, qu'*un bon berger doit tondre & non écorcher ſes brebis.* Il ſouffroit même patiemment les traits de la médiſance & de la ſatire, parce que, diſoit-il, *dans un état libre, les penſées & les langues doivent être libres.* Cette conduite ſage venoit probablement, de la crainte d'être ſupplanté par

Il gouverne d'abord ſagement, de peur d'être ſupplanté par Germanicus.

Germanicus, qui ſe ſignaloit en Germanie. Le tyran ſe démaſqua, dès qu'il crut pouvoir donner carrière à ſes paſſions.

Deux ſéditions militaires lui avoient inſpiré de l'inquiétude. La première arriva en Pannonie, où ſe trouvoient trois légions ſous les ordres de Bléſus. Les ſoldats, à la faveur de quelques jours de repos, réfléchiſſant ſur les peines de leur état, paſsèrent des murmures aux cabales. Ils demandèrent hautement, qu'on augmentât leur ſolde; qu'après dix ans de ſervice, on ne les retînt plus ſous le drapeau, & qu'on leur donnât en même temps leur récompenſe & leur congé. Ils pouſsèrent la révolte, juſqu'à inſulter leurs officiers, & ériger un tribunal, comme pour y placer un empereur. Tibère crut le mal ſi dangereux, qu'il envoya au camp ſon fils Druſus. Sans une éclipſe de lune, ſans des orages qui alarmèrent la ſuperſtition des ſoldats, ce jeune prince ne ſeroit peut-être pas venu à bout de les réduire. Quelques-uns furent punis de mort : le reſte rentra dans le devoir.

Sédition militaire en Pannonie.

Les mêmes motifs produiſirent en Germanie le même effet; avec cette différence, que l'armée y étoit beaucoup plus nombreuſe, & que Germanicus qui la commandoit, adoré des ſoldats, auroit pu profiter de la conjoncture pour s'élever

Autre ſédition en Germanie.

à l'empire. Tibère l'avoit adopté avec répugnance : il voyoit d'un œil jaloux ſon mérite, ſa réputation, & l'amour qu'on lui portoit. Germanicus n'en étoit pas moins fidèle. Alors occupé dans la Gaule pour le ſervice de l'empereur, il y apprit la mutinerie de ſes troupes. Leur eſpérance étoit de le voir bientôt, à leur tête, diſputer un trône dont il ſe montroit ſi digne, & ſur lequel un tyran ſe faiſoit déja déteſter. Mais le jeune prince aimoit plus ſes devoirs que la fortune. A la première nouvelle du tumulte, il court le réprimer : il trouve des furieux, que ſes reproches & ſes prières ne touchent point. Il lève le bras, pour ſe percer en leur préſence. Tandis qu'on s'y oppoſe, un des rebelles lui préſente ſon épée nue, en diſant : *Celle-ci vaut mieux*. Malgré cet excès de rage, il appaiſe la ſédition, par une ſage fermeté, mêlée de douceur. Les ſoldats rentrent en eux-mêmes, & maſſacrent les plus coupables. Ils demandent, pour expier leur crime, à marcher contre les Germains ; ils les attaquent, les taillent en pièces. Une grande victoire, remportée ſur Arminius, conſterna tellement ces barbares, que Germanicus ſe flattoit de les ſubjuguer en peu de temps. Tibère, dévoré de ſoupçons, & les diſſimulant toujours, le rappela, comme pour lui procurer du repos & des honneurs.

Germanicus l'appaiſe, loin d'en vouloir profiter.

16. Il défait Arminius.

Sa diſſimulation laiſſoit échapper de temps en temps des ſignes de cruauté, qui annonçoient un triſte avenir. Les legs qu'Auguſte avoit faits au peuple, n'ayant pas été acquittés d'abord, un plaiſant s'approcha d'un mort dont on alloit faire les funérailles, & lui dit d'informer Auguſte que ſon teſtament ne s'exécutoit pas. Tibère le ſut, manda cet homme, lui paya ſa part du legs, & le fit tuer ſur le champ. *Va-t-en faire ſavoir à mon père*, lui dit-il, *que j'exécute ſon teſtament.* La modération qu'il avoit montrée à l'égard de ceux qui le cenſuroient, ne tarda guère à ſe démentir. On vit bientôt le crime de lèſe-majeſté, appliqué aux écrits, & même aux diſcours, armer la méchanceté des délateurs contre la vertu des bons citoyens.

Tibère commence à faire connoître ſa cruauté.

Crime de lèſe majeſté.

Deux citoyens furent accuſés, ſous le plus frivole prétexte, de ſacrilège contre le culte d'Auguſte. L'empereur arrêta très-ſagement les pourſuites, en répondant qu'*on devoit laiſſer aux dieux la vengeance de leurs injures.* Mais ſa conduite devint un mêlange inconcevable de belles maximes & de cruauté, de traits de juſtice & de tyrannie. Connoître le bien, le commander ſouvent, faire plus ſouvent le mal, & le faire avec une méchanceté réfléchie: c'eſt, en quelque ſorte, la vie de Tibère.

Accuſation de ſacrilège.

Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur.

Germanicus, à son retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération & d'amour, plus la haine secrète de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux, peut-être pour s'en délivrer par un crime, il l'envoya commander en Asie, où plusieurs provinces étoient agitées de troubles, & où la fidélité des légions n'étoit point suspecte. En même temps il donna le gouvernement de Syrie à Pison, homme violent & hautain, très-propre à l'exécution d'un grand crime.

Pison, gouverneur de Syrie.

Tremblement de terre.

Douze villes célèbres de l'Asie-mineure furent détruites cette année par un tremblement de terre. Les fléaux de la nature sembloient être le préfage de maux plus affreux. Les premiers, du moins, ne faisoient périr qu'un nombre d'hommes dans une contrée particulière: les autres, ayant leur principe dans la méchanceté du souverain & dans les vices des sujets, devoient blesser profondément le corps entier de l'empire.

Succès de Germanicus.

Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en orient. Il rétablit la tranquillité par-tout; il donna un roi à l'Arménie déchirée par la discorde; il réduisit la Comagène & la Cappadoce en provinces romaines; il gagna les cœurs en remplissant

ſa commiſſion. Mais arrivé en Syrie, il trouve Piſon, auſſi indocile & arrogant, que les étrangers étoient ſoumis. Ce gouverneur contrarie ſes vues, mépriſe ſes ordres, multiplie ſans ceſſe les ſujets de plaintes. Il porte ſi loin les excès, que Germanicus lui commande enfin de ſe retirer. Bientôt le prince tombe dangereuſement malade, & meurt à Antioche, ſe croyant empoiſonné par Piſon, & conjurant ſes amis de pourſuivre la vengeance de ſa mort. Il avoit trente-quatre ans.

Il eſt contrarié en route par Piſon.

19.

Il meurt, infiniment regretté.

Aſiatiques, Romains, tous firent éclater leur déſeſpoir ; tous ſembloient avoir perdu leur père, leur unique eſpérance. Piſon s'efforça de rentrer dans ſon gouvernement. Il fut chaſſé, & contraint de retourner en Italie, où l'attendoient ſes accuſateurs. Agrippine, veuve de l'illuſtre prince, apporte ſes cendres à Rome. Elle eſt reçue avec des honneurs extraordinaires. Les ſentimens du public éclatent ſur-tout à la cérémonie des funérailles. L'indignation y perce à travers les gémiſſemens. Bientôt Piſon eſt perſonnellement accuſé. Tibère auroit voulu parer le coup. La mort de Germanicus, ſoit naturelle, ſoit violente, étoit pour lui un ſujet de joie, au milieu de la déſolation générale, qu'il affectoit de partager. On le ſoupçonnoit lui-même d'en être le principal auteur.

Piſon eſt accuſé à Rome.

Ne pouvant arrêter le cours de la juſtice, & voulant ſe montrer impartial, il renvoya l'affaire au ſénat; mais il lui fit entendre qu'il n'approuvoit point l'exceſſive chaleur, avec laquelle on ſe déchaînoit contre l'accuſé.

Son procès & ſa mort. On produiſit pluſieurs chefs d'accuſation, licence entière accordée aux ſoldats, afin de ſe faire un parti; mauvais traitemens exercés ſur les gens de bien, & en particulier ſur les amis de Germanicus; poiſon & ſortilèges employés contre la vie de ce prince. Piſon réfuta le dernier article, & ſe défendit mal par rapport au reſte. S'étant apperçu que Tibère ne donnoit aucun ſigne d'intérêt ni de pitié, il ſe retira ſans eſpoir; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ſes enfans, & le lendemain il fut trouvé mort dans ſa chambre.

Soupçons ſur Tibère à ce ſujet. Quelques-uns crurent que Tibère l'avoit fait tuer, de peur que, pour ſa juſtification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus. Tout ſe réduit à des ſoupçons, à des conjectures; » tant les plus grandes affaires » ſont ambiguës, dit Tacite, les uns prenant » pour certain tous les bruits qui courent, » les autres déguiſant à deſſein la vérité, & » ces contradictions ſe répandant de ſiècle en » ſiècle. « Maxime qui regarde principalement

les affaires de cour, enveloppées de ténèbres myſtérieuſes, & ſuſceptibles de toutes les tournures que peut donner l'eſprit de parti.

CHAPITRE II.

Gouvernement de Tibère, juſqu'à la conſpiration de Séjan.

La conduite de l'empereur inſpire la crainte.

LE ſombre caractère de l'empereur, ſes diſcours équivoques, ſa diſſimulation rafinée, la ſolitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmentèrent les craintes & la défiance. On préféroit la conduite de Druſus ſon fils, alors conſul, ami du luxe & des plaiſirs. *Qu'il paſſe*, diſoit-on, *les jours aux ſpectacles, les nuits dans les feſtins, plutôt que de ſe livrer, ſeul & ſans amuſemens, à une morne vigilance & à des ſoucis pernicieux.* L'abus énorme des délations faiſoit trembler les

Abus énorme des délations.

citoyens. Un mot, une plaiſanterie innocente, un rien interprèté en mauvaiſe part, devenoient crimes de lèſe-Majeſté. Un ancien préteur fut ſur le point d'être accuſé, parce que, dans un beſoin naturel, il n'avoit pas ôté ſa bague, où étoit l'image de Tibère. Un chevalier romain, voyant Druſus fort malade, fit des vers à ſa louange, ſur ſa mort qu'il croyoit prochaine, & eut l'imprudence de les lire dans un cercle; il fut dénoncé au ſénat, condamné au dernier ſupplice, &

L'exécution

exécuté. Tibère ne déſapprouva point ce juge-

ment; il ſe plaignit ſeulement qu'on n'eût pas attendu ſes ordres; & il fit régler que les ſentences du ſénat ne ſeroient miſes à exécution qu'après un eſpace de dix jours, non qu'il ſe propoſât de les adoucir, mais afin qu'en ſon abſence il fût informé à tems de tous les décrets.

des ſentences du ſénat renvoyée à dix jours.

Accablés du poids de la tyrannie, les Romains ſe félicitèrent d'une révolte des Gaulois, qui leur faiſoit eſpérer quelque changement de maître. Ils ſe trompoient dans leurs eſpérances. Eux & les Gaulois furent encore opprimés. Mais que penſer d'un gouvernement ſous lequel on ſe félicite de la révolte?

On ſe félicite d'une révolte des Gaulois.

Cependant Tibère, par des ménagemens politiques, évitoit toujours ce qui auroit pu le rendre plus odieux, ſans lui procurer aucun avantage. On le preſſa pluſieurs fois de réprimer les excès du luxe. Celui des tables ſur-tout étoit monſtrueux. Un poiſſon rare de quatre livres & demie avoit été payé cinq mille ſeſterces; un bon cuiſinier, un morceau friand, coûtoient des ſommes immenſes; on ſe ruinoit à l'envi pour des fantaiſies abſurdes. Quoique l'empereur aimât la frugalité, & qu'il en donnât l'exemple, il ne voulut point compromettre ſon pouvoir, au riſque de multiplier ſans fruit les ordonnances & les peines; perſuadé, ſelon Tacite, qu'il vaut peut-être

Tibère refuſe de faire des lois contre le luxe; parce qu'il en prévoit l'inutilité.

mieux laiſſer en paix des vices trop enracinés, que de montrer l'impuiſſance où l'on eſt de les détruire. Il obſerva que les dernières lois ſomptuaires, dont on eſpéroit beaucoup de bien, loin de contenir ou d'extirper le luxe, en avoient augmenté la fureur; » car ſi l'on déſire ce qui » n'eſt pas encore défendu, ajouta-t-il, on » craint la défenſe; mais quand elle a été faite » & impunément violée, » la crainte, la honte, » rien n'arrête plus. «

Il avoit raiſon en ce point.

Tibère avoit raiſon en cela. Faire des lois ſages en elles-mêmes, dont l'exécution paroît impoſſible, c'eſt occaſionner le plus grand mal, le mépris des lois. Dans un état où l'extrême inégalité des fortunes engendre tous les vices, comment arrêter les folies de l'opulence? Réglez la dépenſe de ces riches, qui prodiguent l'or & ne ſavent pas l'employer: ils en rempliront leurs palais; la circulation ceſſera, les pauvres en ſeront plus miſérables. On réuſſiroit beaucoup mieux à bannir le luxe, en déchargeant le peuple des impôts dont il gémit trop ſouvent, & en les faiſant porter à ceux qui regorgent de ſuperflu. Mais il faudroit autant de prudence que de vigueur, pour exécuter un pareil ſyſtême.

Moyen de bannir le luxe.

L'abus des aſyles de la Grèce main.

Les abus de la ſuperſtition, quelquefois auſſi dangereux, ne ſont pas moins difficiles à réformer

que

que ceux des richeſſes. On ſe plaignit de cette multitude d'aſyles établis en Grèce, où les eſclaves infidèles, les débiteurs de mauvaiſe foi, tous les malfaiteurs en général, trouvoient une funeſte impunité. » Nulle puiſſance, ſelon Tacite, n'étoit » capable d'arrêter les ſéditions du peuple, qui » protégeoit le crime par devoir de religion. « Cette matière fut agitée dans le ſénat. Les députés de pluſieurs villes grecques y défendirent ce qu'ils regardoient comme des privilèges, & ce que la raiſon auroit dû leur faire conſidérer comme des maux publics. Soit que le ſénat fût entraîné par le préjugé, ou qu'il craignît de révolter un peuple ſuperſtitieux, les aſyles furent maintenus, mais avec des modifications importantes. tenu, avec des modifications.

22. Servitude & baſſeſſe du ſénat.

Depuis quelque temps, l'empereur retiré dans la Campanie goûtoit triſtement la ſolitude, ſans rien perdre de ſon inquiète activité. Une maladie de ſa mère le rappelle à Rome. Il trouve le ſénat plus rampant, plus vil que jamais : il eſt même fatigué de ſes baſſeſſes, & ne le diſſimule point. On raconte qu'il diſoit au ſortir des aſſemblées : *O quels amis de la ſervitude !*

Fait de ce genre.

Tacite rapporte des faits propres à caractériſer ces eſclaves de la tyrannie. Ennius, chevalier romain, ayant été dénoncé pour avoir converti

en vaiſſelle une image d'argent de Tibère, le prince rejeta une accuſation ſi odieuſe. Capiton, célèbre juriſconſulte, & plus lâche adulateur, s'en plaignit pour faire ſa cour, comme ſi la modération du ſouverain eût laiſſé impuni un attentat contre la république.

Un fils accuſe ſon père.

Cependant les délations encouragées par des récompenſes, s'accrurent de jour en jour. On vit même un monſtre en ce genre, un fils accuſant ſon père. Celui-ci comparut chargé de chaînes & accablé de douleur; l'autre plaida contre lui avec un air de gaieté & de confiance. Le malheureux père fut exilé. Quelques-uns des juges opinèrent à la mort, parce que Tibère le haïſſoit: car de quoi n'eſt-on pas capable, quand on n'a pour règle que ſon intérêt & les paſſions d'autrui?

Proces de Crémutius Cordus, au ſujet de ſes ouvrages.

Crémutius Cordus, hiſtorien ſincère, avoit loué Brutus, & déſigné Caſſius comme *le dernier des Romains*. Il avoit tenu quelques propos contre Séjan, digne favori, digne miniſtre d'un tel empereur. Ainſi il ne pouvoit échapper à la vengeance. Accuſé, & ſe voyant perdu, il ne

Sa défenſe.

démentit point ſon courage. Tacite lui fait dire au ſénat: » On accuſe mes paroles, tant mes » actions ſont innocentes. Tous les hiſtoriens » ont parlé honorablement de Brutus & de » Caſſius. Il reſte encore pluſieurs pièces ſatiriques

» contre Auguſte & contre Céſar. Ces grands
» hommes les ont ſouffertes patiemment, peut-
» être avec autant de ſageſſe que de modération ;
» car des libelles tombent, quand on les mé-
» priſe : ils paroiſſent vrais, quand on s'en montre
» irrité. Toujours il fut permis de parler libre-
» ment des morts, pour qui il ne reſte ni faveur
» ni haine. La poſtérité rendra juſtice à chacun ;
» & ſi je ſuis condamné, on ſe ſouviendra, non-
» ſeulement de Brutus & de Caſſius, mais encore
» de moi. «

Il ſortit, réſolu de ſe délivrer par une mort volontaire. C'étoit le moyen de tromper l'avarice des délateurs, qui n'avoient la dépouille des accuſés qu'après la condamnation. Malgré eux, il exécuta ſon deſſein. Ses livres condamnés au feu par le ſénat, reparurent bientôt dans le public avec un ſuccès éclatant. Tacite obſerve, au ſujet de Crémutius & de ſon ouvrage, qu'en ſéviſſant contre les génies, on augmente leur autorité ; & que perſonne ne s'eſt porté à cette rigueur, ſans ſe déshonorer ſoi-même, & ſans contribuer à la gloire des écrivains.

Sa mort.

Ses livres condamnés inutilement.

Le ſéjour de Rome devenoit inſupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoient gênés. La liberté dont il reſtoit à peine quelques traces, & l'adulation qui ſe proſternoit

26. L'empereur quitte Rome, & ſe retire à Caprée.

devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit ſouffrir les hauteurs de Livie, ſa mère, à laquelle il étoit redevable de l'empire, bienfait dont l'idée offenſoit ſon amour-propre. Enfin, il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un ſénateur, quelques chevaliers, & un petit nombre de Grecs lettrés dont la ſociété l'amuſoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler ſon repos; & ne trouvant pas dans la Campanie une ſolitude aſſez inacceſſible, il ſe retira dans l'île de Caprée, que ſes fureurs & ſes débauches ont rendue célèbre. Là, éloigné des hommes & des affaires, il tâcha de ranimer ſa vieilleſſe par tout ce que le vice peut imaginer de plus infâme. Séjan, dont les deſſeins ſeront bientôt dévoilés, avoit eu beaucoup de part à ſa retraite, en excitant avec adreſſe ſes dégoûts pour la capitale de l'empire. Le ſcélérat y gagnoit une augmentation de pouvoir.

Calamités accidentelles.

Cinquante mille ſpectateurs tués ou bleſſés à Fidènes par la chute d'un amphithéâtre, & tout un quartier de Rome conſumé par un incendie, ſont de petits événemens dans l'hiſtoire, en comparaiſon des maux que produit la méchanceté réunie à la puiſſance.

CHAPITRE III.

Conſpiration de Séjan.—Fin du règne de Tibère.

UN miniſtre auſſi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable ſur cet eſprit ſoupçonneux, à qui tout faiſoit ombrage. Du rang de ſimple chevalier, il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune; & en s'élevant, il avoit étendu ſes deſirs juſqu'à la place de ſon maître. Rapprochons les traits de ſa politique ambitieuſe. Peu importe de ſuivre les dates, pourvu qu'on connoiſſe les hommes & la chaîne des événemens.

Séjan, miniſtre abſolu, aſpire à la puiſſance ſuprême.

Séjan, devenu préfet des cohortes prétoriennes, jugea qu'il pouvoit tirer de grandes reſſources de ce commandement militaire, peu conſidérable juſqu'alors. Sous prétexte d'établir la diſcipline, il raſſembla dans un camp toutes les cohortes, qu'on laiſſoit diſperſées dans Rome, ou dans les villes du voiſinage. Ainſi il eut à ſes ordres une armée, d'autant plus propre à le ſervir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes.

Quoique la famille impériale fût nombreuſe, il oſa entreprendre de s'élever ſur ſes ruines. Druſus, fils de l'empereur, qu'il haïſſoit perſon-

Ses crimes pour anéantir la famille impériale.

nellement, tomba le premier ſous ſes coups. Il débaucha ſa femme, ſœur de Germanicus, lui offrit de l'épouſer, & lui fit eſpérer l'empire. Un poiſon lent finit les jours de Druſus. Après deux ans d'intervalle, Séjan demanda la veuve en mariage à Tibère. Ce monarque, ſans ſe douter de ſon crime, la lui refuſa avec douceur, ou plutôt lui repréſenta les inconvéniens d'une alliance trop diſproportionnée. Les fils de Germanicus, que la ſucceſſion regardoit, leur mère Agrippine, princeſſe fière & incapable de foibleſſe, éprouvèrent à leur tour la ſcélérateſſe de Séjan. Eſpions apoſtés, pièges inviſibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. C'étoit aſſez qu'ils appartinſſent à Germanicus, pour n'être pas aimés de Tibère. Le tyran crut tout; il écrivit contre eux au ſénat. Agrippine & ſon fils aîné furent exilés, comme ennemis de la patrie; ſon ſecond fils fut enfermé dans une priſon. Le troiſième, Caïus Caligula, fut enſuite adopté par Tibère, & trouva ſa ſûreté dans ſes baſſeſſes.

29. Son ſuccès.

Séjan conſpire contre la vie de l'empereur.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Celui-ci, plein d'une aveugle confiance à ſon égard, environné de ſes eſpions, n'agiſſoit qu'au gré de ſes deſirs. Le miniſtre, diſpoſant de tout, enchaînoit les uns par l'eſpérance, les autres par la crainte. On ne le diſtin-

guoit point du prince ; on lui rendoit les mêmes honneurs. Il ne lui reſtoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes : c'étoit de faire périr Tibère, & d'uſurper le pouvoir ſuprême. Le deſſein en étoit peut-être formé. Un avis ſecret ou la défiance & la jalouſie ouvrirent enfin les yeux d'un maître, dont l'amitié pouvoit, au moindre ſoupçon, ſe changer en haine implacable.

31. Manière adroite dont Tibère ſe défait de Séjan.

Sa politique ſe réveilla & le ſervit parfaitement. N'oſant ſe déclarer d'abord ni employer la rigueur, il uſe d'artifices ; il comble Séjan de careſſes ; il le fait nommer conſul, & l'éloigne ainſi d'une manière honorable. Dès que le nouveau conſul eſt à Rome, Tibère, par une conduite ambiguë, ſonde les eſprits, les tient en ſuſpens : tantôt il laiſſe échapper contre lui des ſignes de mécontentement, qui refroidiſſent ſes adorateurs ; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire un éclat. Peu-à-peu la vérité ſe dévoile ; on devine les intentions du deſpote ; & l'on ceſſe de s'attacher au miniſtre. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre ſe lit dans le ſénat. On arrête Séjan ; on le condamne preſque auſſi-tôt, & on l'exécute.

Perfidie des amis de Séjan.

Un moment auparavant, ſur le faux bruit répandu par Macron, que l'empereur aſſocioit

Séjan à la puiſſance tribunitienne, les ſénateurs avoient redoublé leurs flatteries & leurs hommages. Comme l'intérêt avilit les hommes! Ceux qui s'étoient le plus ſervilement abaiſſés aux pieds de la fortune, inſultèrent au malheur avec le plus d'arrogance. Jamais les faux amis de cour ne firent mieux connoître leur fourberie, ni le peuple ſa légéreté fougueuſe. Le cadavre de Séjan fut couvert d'opprobres, ſes ſtatues briſées. On condamna ſes enfans à mort, ſa fille même, quoique dans l'âge le plus tendre.

Tibère ſe livre ſans ménagement à la cruauté.

Tibère trembla & ſe tint caché, depuis le commencement de la ſcène, juſqu'à ce que la cataſtrophe l'eût raſſuré. Le public ſe flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir, comme ſi elle eût été principalement dans le miniſtre. Mais l'empereur, donnant l'eſſor à ſon caractère, ſurpaſſa tout ce qu'on avoit vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de ſa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de ſa propre main : *il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

Délations affreuſes.

L'infâme métier de délateur s'accrédita tellement, que les membres du ſénat n'en rougiſſoient point. Les faits rapportés par Tacite & par Suétone font frémir d'horreur. Un ſeul nous ſuffit. La mère

de Fuſius, ami de Séjan, femme très-âgée; ſubit le ſupplice pour avoir pleuré la mort de ſon fils. Ces meurtres juridiques ſe commettoient par ſentences du ſénat; & c'étoit le comble de la tyrannie, qu'un tribunal autrefois ſi auguſte en fût l'inſtrument. Tibère à la fin ſe laſſa d'attendre des procédures. Il ordonna le maſſacre de tous ceux qui étoient détenus en priſon pour l'affaire de Séjan. On vit des amas de cadavres inſpirer la douleur la plus vive, ſans qu'il fût permis de donner le moindre ſigne de douleur.

Maſſacre des gens ſuſpects.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit ſes débauches, & s'efforçoit de dérober ſa conduite aux yeux du public. Exempt de maladies, mépriſant la médecine, il ſe moquoit de quiconque, parvenu à l'âge de trente ans, ne ſavoit pas gouverner lui-même ſa ſanté. Cependant, averti par la vieilleſſe, il penſa au choix d'un ſucceſſeur. Des enfans de Germanicus, le cadet, Caïus reſtoit ſeul en vie. Agé de vingt-quatre ans, chéri du peuple en conſidération de ſon père, il ſe comportoit en courtiſan flatteur & aſſidu. L'empereur ne l'aimoit point, démêloit le fond de ſon caractère pervers, & auroit voulu lui préférer Tibérius Gémellus, fils de Druſus, ſon petit-fils par le ſang, au lieu que Caïus ne devoit ce titre qu'à l'adoption. Mais Gémellus

Il balance ſur le choix de ſon ſucceſſeur, & ne décide rien.

Caïus Caligula.

n'avoit que dix-ſept ans, & les déſordres de ſa mère Liville avoient rendu ſa naiſſance fort ſuſpecte. Tibère embarraſſé laiſſa la déciſion au deſtin.

Caïus s'étoit attaché Macron, qui ſe ménageoit un appui dans la faveur de ce jeune prince. L'empereur tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empreſſe de faire proclamer par les ſoldats celui dont il a épouſé les intérêts. Le malade étant revenu de ſa foibleſſe, & la terreur glaçant les eſprits, il ordonne qu'on l'étouffe ſous des matelats. Tibère mourut ainſi dans la ſoixante & dix-huitième année de ſon âge, & la vingt-troiſième de ſon règne. Le peuple fut ſur le point d'inſulter à ſon cadavre. Les traits de ſageſſe, de généroſité, de juſtice, épars dans ſon règne, n'ont pas rendu ſa mémoire moins odieuſe, parce que la méchanceté & la fourberie dominèrent dans ſa conduite, & qu'avec beaucoup de génie, il n'avoit qu'un mauvais cœur. Velleïus Paterculus, ſon contemporain, l'a cependant comblé d'éloges. Un courtiſan de Tibère & de Séjan pouvoit-il écrire l'hiſtoire? Quel hiſtorien, que celui qui, dans le même ouvrage où il avoit dignement loué pluſieurs grands hommes, fait un long panégyrique de ces deux monſtres & de leur gouvernement! Excès d'adulation, propre à déshonorer même un poëte.

37. Tibère eſt aſſaſſiné par Macron.

Loué par Velleïus Paterculus.

Je finirai cet article par une obſervation importante de Monteſquieu. » Auguſte avoit ôté » au peuple la puiſſance de faire des lois, & celle » de juger les crimes publics; mais il lui avoit » laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle » d'élire les magiſtrats. Tibère, qui craignoit » les aſſemblées d'un peuple ſi nombreux, lui ôta » encore ce privilège, & le donna au ſénat, » c'eſt-à-dire, à lui-même. On ne ſauroit croire » combien cette décadence du pouvoir du peuple » avilit l'ame des grands. Lorſque le peuple » diſpoſoit des dignités, les magiſtrats qui les » briguoient faiſoient bien des baſſeſſes, mais » elles étoient jointes à une certaine magnificence » qui les cachoit, ſoit qu'ils donnaſſent des jeux » ou de certains repas au peuple, ſoit qu'ils » lui diſtribuaſſent de l'argent ou des grains : » quoique le motif fût bas, le moyen avoit quel- » que choſe de noble, parce qu'il convient » toujours à un grand homme d'obtenir par des » libéralités la faveur du peuple. Mais lorſque » le peuple n'eut plus rien à donner, & que » le prince au nom du ſénat, diſpoſa de tous » les emplois, on les demanda, & on les ob- » tint par des voies indignes ; la flatterie, » l'infamie, les crimes, furent des arts né- » ceſſaires pour y parvenir. « On pourroit

L'ame des grands s'avilit, quand le peuple ceſſe d'élire les magiſtrats.

dire avec plus de ſimplicité, que l'ame des nobles s'avilit, dès qu'ils eurent beſoin d'être courtiſans pour devenir quelque choſe.

CAIUS, surnommé CALIGULA.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, * étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Le vœu public le plaça, en quelque manière, sur le trône, & le sénat n'eut que du plaisir à casser le testament de Tibère, qui lui associoit Tibérius, son petit-fils. Mais le sang ne donne pas le mérite : il est même rare que la gloire des grands hommes ne soit pas flétrie par leurs enfans. Caligula, souple avant son élévation, devint un monstre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet ni de pire maître.

37. Caligula est d'abord chéri, quoiqu'indigne.

Il montra cependant des vertus au commencement de son règne. Il rappela les exilés, supprima les délations, rétablit les droits des magistrats & du peuple ; il permit la lecture des ouvrages libres qu'on avoit proscrits ; il rejeta un mémoire sur quelque complot, vrai ou supposé, & répondit avec noblesse que, n'ayant rien

Il fait quelques actions de bon prince.

* Ce surnom venoit d'une chaussure en forme de bottine, (*caliga*) qu'il portoit étant jeune.

fait pour s'attirer la haine, il ne pouvoit croire de ſemblables accuſations. La crainte d'un rival l'engageoit ſans doute à ſe contrefaire. Attentif aux moyens de captiver & d'éblouir le peuple, il rappela les pantomimes, bannis par Tibère : il diſſipa en jeux, en ſpectacles, en folles profuſions, des ſommes immenſes, que Suétone fait monter à près de trois cents millions de ſeſterces. Cette prodigalité, quand il n'auroit pas eu lui-même la fureur des ſpectacles, annonçoit un mauvais gouvernement. Mais que penſer d'un ſouverain qui, épuiſant le tréſor pour ces jeux toujours infectés de barbarie, ne les donnoit au peuple que pour s'en amuſer lui-même ?

Mais il prodigue tout pour flatter le peuple.

Bientôt tout change de face. Lois, mœurs, humanité, raiſon, tout eſt foulé aux pieds. Caligula ſe baigne dans le ſang. Il commence par le meurtre de Tibérius & de Macron ; il ſe fait un plaiſir de ſes cruautés. Inceſtes avec ſes ſœurs, adultère avec toutes les femmes de nom, il ne rougit d'aucun excès ; il rougit ſeulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naiſſance étoit obſcure ; & il veut que ſa mère Agrippine ſoit née d'Auguſte & de Julie, fille d'Auguſte, c'eſt-à-dire, d'un inceſte abominable qu'il ſuppoſe un titre d'honneur. Il joue le perſonnage de tous les dieux, ſe faiſant adorer,

Il devient un monſtre de tyrannie.

Sa démence.

tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, &c. Enfin, par un délire ſans exemple, l'empereur traite ſon cheval en favori; & penſe à l'élever au conſulat.

Ce qu'on doit penſer des faits rapportés par Suétone.

Ces faits accumulés par Suétone, écrivain peu judicieux, ſuppoſent une démence manifeſte; & l'on n'imagine point comment les Romains pouvoient obéir à un fou ſi enragé. Le détail de ſes dépenſes, de ſes rapines, de ſes vexations tyranniques, paſſe toute vraiſemblance. Ce ſont, ou des traits de folie qui n'intéreſſent pas un eſprit ſenſé, ou des excès incroyables qui ſortent de la ſphère des choſes humaines.

Traits de cruauté.

Toute la cruauté poſſible eſt renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il ſe ſente mourir.* — *Plût à dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête, qui pût être coupée d'un ſeul coup!* — Un jour éclatant de rire devant les conſuls: *Je penſois*, leur dit-il, *que d'un clin d'œil, je puis vous faire egorger tous deux.*

39. Expéditions militaires ridicules.

Auſſi lâche que ſanguinaire, Caligula prend fantaiſie de paroître à la tête des armées, & donne une farce dont les hiſtoriens exagèrent peut-être le ridicule. On le voit ſe tranſporter ſur les bords du Rhin, comme pour quelque grand exploit; faire cacher dans un bois un

détachement de ſa garde ; le ſurprendre, en ſuppoſant que ce ſont les ennemis ; dreſſer enſuite des trophées & chanter victoire. On le voit paſſer vers l'Océan du côté de la Grande-Bretagne, dont il médite la conquête : il range ſon armée en bataille ſur la côte ; il donne le ſignal, ſans avoir perſonne à combattre ; il fait ramaſſer des coquillages à ſes ſoldats ; & fier de ces dépouilles de l'Océan, il revient à Rome pour recevoir l'honneur du triomphe.

41. Meurtre de Caligula.

Quelque avilis que fuſſent les Romains dans la ſervitude, il étoit impoſſible qu'une tyrannie affreuſe, exercée par un extravagant, ne fît pas éclore des conſpirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de ce monſtre, ſans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut aſſaſſiné à la fin de la quatrième année de ſon règne. Un imbécille va lui ſuccéder, & par conſéquent il faut s'attendre à des ſcènes déplorables.

Obſervations ſur les hiſtoriens de Caligula.

La partie des annales de Tacite, contenant le règne de Caligula, eſt malheureuſement perdue pour nous. Rien ne peut ſuppléer au pinceau de cet hiſtorien philoſophe, qui connoiſſoit ſi bien les hommes & les cours, & qui intéreſſe la raiſon juſques dans les moindres détails.

On

On ne trouve guère ailleurs qu'un tas d'inutilités, ou même de puérilités insipides & dégoûtantes, dont les écrivains modernes n'auroient pas dû grossir leurs ouvrages.

CLAUDE.

41. Les ſoldats proclament Claude, qui tremboit d'être tué.

CHÉRÉA & les ſénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république : ils firent d'abord quelques démarches hardies, juſqu'à condamner la mémoire des Céſars. Les ſoldats vouloient un empereur, parce qu'ils trouvoient leur avantage dans la puiſſance militaire. Claude, frère de Germanicus, & oncle de Caligula, loin d'aſpirer à l'empire, tremblant de frayeur, ne penſoit qu'à ſauver ſa vie, & ſe cachoit dans un coin. Par haſard un ſoldat l'apperçoit, & le proclame ; d'autres arrivent ; on l'emmène malgré lui, on lui prête ſerment de fidélité. Il promet quinze mille ſeſterces par tête aux prétoriens, des récompenſes proportionnées aux officiers ; & ſe trouve le maître de l'état, lorſqu'à peine il eſt revenu de ſon épouvante & de ſa ſurpriſe. Le ſénat eſt forcé de le reconnoître ; Chéréa eſt mis à mort, toute eſpérance de liberté tombe avec ſa tête.

Claude incapable de régner.

Agé de plus de cinquante ans, Claude étoit encore dans une eſpèce d'enfance. Eſprit foible, hébété par une éducation dure, incapable de tout, *homme ébauché*, comme l'appeloit ſa mère

Antonia; ſon ris niais, ſa contenance embarraſſée, ſes manières baſſes, annonçoient l'ineptie & la ſottiſe. C'eſt ce qui lui avoit attiré l'averſion de ſes parens, malheur qui augmenta ſans doute les défauts de la nature. Auguſte ſeul avoit eu pour lui de la bonté, ſans pouvoir l'employer à rien. Auroit-on imaginé que la fortune le placeroit un jour ſur le trône même d'Auguſte?

En ſuccédant à Caligula, Claude, naturellement doux, pouvoit du moins ſe faire aimer. Il y réuſſit dans les commencemens, par une conduite toute oppoſée à celle de ſon prédéceſſeur. Il brûla deux mémoires intitulés l'*épée* & le *poignard*, où ce monſtre avoit écrit les noms de ceux qu'il deſtinoit au ſupplice. Il abolit les étrennes, moyen bas & odieux d'extorſions. Il défendit à quiconque avoit des parens, de l'inſtituer ſon héritier; autre moyen par lequel les princes ne rougiſſoient pas de s'enrichir. La clémence, l'humanité, parurent ſuccéder à la barbarie; mais il falloit ſe défier de la foibleſſe d'une tête, ſuſceptible de toutes les impreſſions, & qui feroit indifféremment le bien ou le mal, ſelon qu'elle ſeroit gouvernée par de bons ou de mauvais conſeils.

Sa bonté produit du bien au commencement.

Étrennes abolies. Défenſe de faire héritier l'empereur.

Une femme, l'opprobre de ſon ſexe, Meſſaline, épouſe de Claude, partagea toute la confiance

Il eſt bientôt l'eſclave de Meſſaline

& des affranchis.

de ce prince avec des valets ſans honneur, avec un Narciſſe, un Pallas, & d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guère à ſentir combien l'autorité eſt terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, diſposèrent des actions, & en quelque ſorte de la perſonne de leur maître; ouvrirent & fermèrent ſa porte à qui ils voulurent; dictèrent ou changèrent ſes ordonnances; régnèrent enfin ſous ſon nom; & Meſſaline ſe ſervit d'eux pour exécuter ſes exécrables projets.

42. Comment Meſſaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu ſéduire.

Cette infâme princeſſe avoit de la paſſion pour Silanus, ſon beau-père. Ne pouvant le ſéduire, elle jura de le perdre. Elle concerte les moyens avec Narciſſe. Un jour, de grand matin, Narciſſe entre tout effaré dans la chambre de l'empereur, & lui dit qu'il l'a vu en ſonge poignardé par Silanus. Meſſaline aſſure qu'elle a eu pluſieurs nuits le même ſonge. A l'inſtant paroît Silanus, qu'on avoit mandé par un faux ordre. Le timide Claude, dont l'imagination étoit frappée, croit voir un aſſaſſin, & le fait tuer ſur le champ. Par ce trait, qu'on juge des autres.

Conſpiration découverte & punie au gré des affranchis.

Il ſe forma une conſpiration, dès que la tyrannie eut éclaté d'une manière ſi révoltante. Camille, gouverneur de Dalmatie, prit les

armes, & même le titre d'empereur. Mais ſes ſoldats l'abandonnèrent, & un d'eux le poignarda. Tandis que l'on faiſoit des recherches rigoureuſes contre ſes complices, Meſſaline & les valets ſaiſirent l'occaſion de ſatisfaire leur haine, ou leur rapacité. Claude jugea lui-même les accuſés dans le ſénat. Ses affranchis y prirent ſéance, mais Narciſſe y reçut du moins une leçon. Un affranchi de Camille, à qui il demanda ce qu'il auroit fait, ſi ſon maître étoit devenu empereur, répondit fort à propos : *Je me ſerois tenu derrière lui, ſans ouvrir la bouche.* Malheureuſement, les vérités s'émouſſent contre l'inſolence de la fortune.

Narciſſe dans le ſénat.

C'eſt alors que la célèbre Arria donna des preuves ſingulières de courage. Pétus, ſon mari, perſonnage conſulaire, étoit enveloppé dans la conjuration, & ne pouvoit éviter la mort. Arria l'exhorte à prévenir le ſupplice. Le voyant irréſolu, elle ſe plonge un poignard dans le ſein, le retire, le lui préſente en diſant : *Pétus, cela ne fait point de mal.* Le mari ſe tue à l'exemple de ſa femme.

Mort d'Arria & de Pétus.

43. Expédition dans la Grande-Bretagne.

On n'auroit pas cru poſſible que Claude formât des projets d'ambition & de conquête. Cependant il entreprit de ſubjuguer la Grande Bretagne, que Céſar, ſuivant l'expreſſion de Tacite, ſembloit

avoir montrée plutôt que donnée aux Romains. Les Gaules étant ſoumiſes cette conquête n'offroit plus les mêmes difficultés. Mais une île éloignée, inculte, pauvre, remplie de ſauvages, devoit-elle attirer les armes d'une puiſſance, déja ſurchargée du nombre & de la grandeur de ſes provinces? Plautius eut ordre de commencer l'expédition. Les ſoldats ſe mutinèrent : ils ne vouloient point, diſoient-ils, aller combattre au-delà du monde.

Narciſſe inſulté par les troupes.

Narciſſe parut pour appaiſer la révolte. Les mutins le renvoyèrent avec inſulte *aux Saturnales* *, lui rappelant ainſi ſon ancienne ſervitude; & l'on aima mieux obéir au général, que d'écouter un valet.

La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie.

Les premiers ſuccès de Plautius encouragèrent l'empereur. Il voulut paroître à la tête d'une armée; il paſſa en Bretagne, y reſta ſeize jours, prit quelques fortereſſes, & triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduiſit en province romaine une partie conſidérable de l'île, du côté de la Tamiſe. La Mauritanie avoit eu depuis peu le même ſort. Ces accroiſſemens de l'empire en hâtoient la décadence.

---

* A la fête des Saturnales, les eſclaves jouiſſoient à Rome d'une grande liberté chez leurs maîtres.

Aux exploits militaires dont il ſe glorifioit, Claude fit ſuccéder les ſoins du miniſtère civil, & prit la qualité de cenſeur. Pluſieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ſes travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ces inepties, on trouve des réglemens ſages, qui par malheur devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince.

Claude fait des ordonnances ridicules, & quelques-unes de bonnes.

Les avocats faiſoient d'une profeſſion noble un honteux métier; ils vendoient leur plume & leur langue à l'injuſtice, à la calomnie, à quiconque vouloit payer l'abus des talens. Silius, déſigné conſul, s'éleva contre ce brigandage. » On multiplie, dit-il, les accuſations, les haines, » les injures, afin de s'enrichir par la chicane, » comme les médecins par les maladies. Il n'y » aura plus tant de procès, s'ils ne rapportent » rien à perſonne. « Les avocats répondirent qu'ils négligeoient leurs affaires pour celles d'autrui; que l'éloquence étoit une voie de fortune très-honorable; que ſi on retranchoit le fruit des études, les études tomberoient infailliblement. L'empereur défendit aux avocats de recevoir plus de dix mi le ſeſterces.

Il règle le payement des avocats.

Ce n'étoit plus le temps où les motifs de gloire, de bien public, où l'eſpérance de s'élever

Si cette profeſſion pouvoit alors être gratuite.

aux honneurs, excitoient ſeuls à fournir cette carrière. Il falloit fermer le barreau, ſi l'on ne vouloit pas permettre qu'il procurât des avantages à ceux qui manquoient de fortune ou de généroſité. Mais il falloit auſſi que la réputation des avocats, parmi leſquels ſe trouvoient toujours des ſénateurs, les mît à couvert de tout ſoupçon de baſſeſſe. L'ancienne règle fut rétablie par Trajan.

Les étrangers admis parmi les citoyens & dans le ſénat.

L'empereur décida une autre affaire plus intéreſſante pour l'état. La Gaule ciſalpine & la narbonnoiſe jouiſſoient de tous les privilèges attachés au titre de citoyen romain. Ce titre avoit paſſé aux chefs du reſte des Gaules, après la conquête de Céſar; mais ſans le droit d'entrer au ſénat, droit qu'ils demandoient avec ardeur. Ils l'obtinrent, malgré les plus fortes repréſentations; & Claude prétendit augmenter les forces de l'empire, en permettant que des étrangers y parvinſſent aux premiers honneurs; ce qui dans la ſuite n'eut point de bornes.

Si ce fut un bien ou un mal.

» Il arriva, dit Boſſuet, que tous les ſujets de » l'empire ſe crurent Romains. Les honneurs du » peuple victorieux peu-à-peu ſe communiquèrent » aux peuples vaincus : le ſénat leur fut ouvert, » & ils pouvoient aſpirer juſqu'à l'empire. Ainſi, » par la clémence romaine, toutes les nations » n'étoient plus qu'une ſeule nation, & Rome fut

» regardée comme la commune patrie. « On pourroit dire au contraire qu'il n'y eut plus de Romains, quand tous le furent; que ce mêlange de toutes les nations anéantit la nation dominante; que Rome ceſſa d'être une patrie, dès que la plupart de ſes citoyens devoient lui en préférer une autre; & que ce fut là une des principales cauſes de ſa ruine.

Peu de Romains parmi une infinité de citoyens.

Ce malheur paroîtra inévitable, ſi l'on réfléchit que, même dans Rome, il ne reſtoit preſque plus de vrai Romain. Le dénombrement fait par Claude préſente près de ſept millions de citoyens, nombre infiniment ſupérieur à ce que l'on avoit vu dans le temps où la république ſubjuguoit toutes les nations.

48. Meſſaline épouſe Silius, ſans que ſon mari le ſache.

Tandis que l'empereur s'occupoit ou ſembloit s'occuper du gouvernement, ſa femme, maîtreſſe abſolue de ſon eſprit, ſe livroit publiquement aux débauches les plus honteuſes, & raſſaſiée de plaiſirs, s'en faiſoit un de l'infamie. Amoureuſe de Silius, elle l'avoit obligé de répudier une épouſe de la plus haute naiſſance. C'étoit peu: elle l'épouſa ſolennellement, pendant un voyage de Claude à Oſtie. Fait incroyable, ſi tous les hiſtoriens ne l'atteſtoient. Le ſtupide empereur en fut informé par ſes affranchis, juſqu'alors miniſtres des empoiſonnemens & des autres forfaits

de Meſſaline, mais qu'elle avoit eu l'imprudence d'irriter.

Elle eſt miſe à mort.

A cette nouvelle, interdit, tremblant, il s'écrie : *Suis-je encore empereur ?* On le raſſure. Silius, le pantomime Mneſter, & pluſieurs autres complices des impudicités de ſa femme, ſont mis à mort. Elle ſe préparoit à le fléchir ; elle en ſeroit probablement venue à bout, ſi Narciſſe n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni triſteſſe ; il apprit qu'elle ne vivoit plus, ſans demander même la manière dont elle étoit morte.

Claude épouſe ſa nièce Agrippine, & le ſénat approuve ce mariage.

Il avoit déja épouſé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ſes maîtres, le décidèrent à un quatrième mariage. Agrippine, ſa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le crédit de Pallas, un de ſes amans ; autre Meſſaline, d'une conduite moins ſcandaleuſe, mais d'une ambition auſſi violente & auſſi criminelle que la première. La parenté donnoit quelque ſcrupule à Claude. Un courtiſan le raſſura bientôt, en faiſant approuver cette alliance par le ſénat. Quelques ſénateurs portèrent la flatterie juſqu'à dire qu'il falloit y contraindre l'empereur, en cas de refus. Perſonne n'ignoroit cependant qu'il uſoit avec Agrippine de tous les droits du mariage. On fit un décret pour permettre

aux oncles de ſe marier avec les filles de leurs frères. Peut-être, dans un autre cas, auroit on permis aux frères d'épouſer leurs ſœurs; tant on plioit facilement les lois au gré de la cour! Il n'y eut qu'un ou deux hommes qui profitaſſent de la permiſſion; ſans doute, parce que les mœurs conſervent toujours un certain empire chez les peuples même les plus corrompus; ou parce que de tels mariages doivent être néceſſairement rares, quand même ils ſeroient permis.

Ambition d'Agrippine; comment elle procure l'empire à Néron.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer, & de procurer l'empire au jeune Domitius, ſon fils. Exils, poiſons, meurtres, toutes les reſſources du crime, la délivrèrent des perſonnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria ſon fils avec Octavie, fille de l'empereur; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frère d'Octavie.

Sénèque & Burrhus à la cour.

Sénèque, célèbre par ſon eſprit & par ſa brillante philoſophie, avoit été exilé, comme coupable d'adultère avec une princeſſe. Le jugeant utile à Néron, (c'étoit le nouveau nom de Domitius) elle obtint ſon rappel, pour ſuppléer à la mauvaiſe éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes, Burrhus, brave & vertueux capitaine, qu'elle ſavoit être capable de reconnoiſſance. En un mot, Claude qui ne voyoit que par ſes yeux, lui laiſſa faire ce qu'elle voulut.

Domitia condamnée pour magie.

Elle craignit que Domitia, ſœur de ſon premier mari, ne balançât ſon autorité auprès de Néron. Domitia fut accuſée de magie, & condamnée à mort pour un crime chimérique.

54.

L'empereur empoiſonné par ſa femme.

Cependant l'empereur prêta l'oreille à Narciſſe, alors ennemi d'Agrippine qui donnoit toute ſa faveur à Pallas. Il témoigna ſe repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus, il lâcha quelque parole menaçante contre ſon épouſe. Celle-ci en prévint les ſuites. Non contente d'éloigner Narciſſe de la cour, elle employa les talens de la fameuſe Locuſte, pour empoiſonner ſon mari. Claude mourut âgé de ſoixante- trois ans.

Il avoit livré les provinces aux financiers.

Ses intendans, ſimples chevaliers ou même affranchis, dont la commiſſion étoit de lever ſes revenus dans les provinces, avoient été revêtus de toute l'autorité des magiſtrats, & leurs jugemens déclarés auſſi reſpectables que ceux de l'empereur. Ainſi les provinces étoient livrées aux injuſtices des financiers.

Honneurs rendus à Pallas, vil affranchi.

Le ſénat, par un décret, honora Pallas des ornemens de la préture, pria l'empereur de lui faire porter un anneau d'or, lui décerna une gratification de quinze millions de ſeſterces pour récompenſe de ſes ſervices. L'affranchi refuſa la ſomme. On afficha un nouveau décret en ſon honneur, où il étoit peint comme faiſant revivre

les anciennes mœurs, lui dont les richeſſes étoient immenſes. Le deſpotiſme avoit-il plus dégradé les ames en Aſie?

On vit ſous ce règne un Mithridate, roi d'Arménie, détrôné & mis à mort, par Rhadamiſte ſon neveu, ſon beau-frère, ſon gendre. Les crimes de l'ambition, ſi communs dans tout l'orient, n'attirent point la curioſité, parce que des peuples lâches, des cours de deſpotes, intéreſſent peu l'eſprit humain. Mais Rome inondée de crimes, en proie à toutes les horreurs de la tyrannie, maîtreſſe du monde & réduite au dernier aviliſſement, eſt un ſpectacle des plus propres à exciter la réflexion.

Rhadamiſte, roi d'Arménie par ſes crimes.

Rome avilie.

On a vu la corruption naître par degrés. Que de forfaits n'avoit-elle pas produits dans la république! Cependant les Romains conſervoient alors quelques reſtes de grandeur d'ame : même en ſe vendant aux ambitieux, ils montroient la fierté & le courage de leurs ancêtres. Maintenant on les voit traîner lâchement leurs fers, & encenſer juſqu'aux vices infâmes de ceux qui les oppriment. Ainſi la perte des mœurs conduit à la ſervitude; ainſi la ſervitude achève d'anéantir les mœurs.

Progrès de cet aviliſſement.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Néron au trône, juſqu'à la guerre de Bretagne.

54. Apothéoſe ridicule de Claude.

LA mort de Claude fut un ſecret, juſqu'à ce qu'Agrippine eut pris les meſures qu'exigeoient les circonſtances. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes prétoriennes, & le ſénat ſuivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le prince ſtupide, qui venoit de finir ſes jours par le poiſon. Néron prononça ſon oraiſon funèbre, où il exalta ſa prudence & ſa ſageſſe. Cet éloge fit rire l'aſſemblée, quoique dans la bouche de l'empereur. Sénèque, auteur de l'ouvrage, compoſa lui-même une ſatire contre la divinité de Claude. Comment avoit-il eu le front de faire débiter à ſon élève des fauſſetés ridicules? Juſqu'alors les empereurs avoient montré plus ou moins de talent pour la parole & la compoſition. Néron, qui n'étoit que dans ſa dix-ſeptième année, ſe portoit à tout autre genre d'exercices, ou plutôt d'amuſemens. Ses penchans, encore

Sénèque y avoit contribué, & s'en moque.

déguisés, n'avoient rien que de frivole, & même de vicieux. Ennemi du travail, il dut sa première réputation à deux hommes qui travaillèrent pour lui.

Burrhus & Sénèque, intimement unis, firent en son nom d'excellentes choses. Les tribunaux reprirent leur autorité, le despotisme cessa pour un temps d'alarmer les citoyens; un discours plein de sagesse, prononcé au sénat par le prince, gravé ensuite sur des tables d'argent, annonça le bonheur public; quelques paroles touchantes de Néron charmèrent les cœurs. *Je voudrois ne savoir pas écrire*, dit-il avant que de signer un arrêt de mort. Un autre jour, le sénat lui témoignant sa reconnoissance, il répondit : *J'y compte, quand je la mériterai.* Avec de bonnes leçons, rien n'est si facile aux souverains, que d'éblouir par de belles apparences; mais on n'en devient que plus malheureux, lorsqu'on est détrompé par les effets.

Néron commence bien, parce que Sénèque & Burrhus gouvernent pour lui.

Nous venons de voir des règnes détestables, commencés d'une manière avantageuse pour l'état. Il semble que les princes cherchoient d'abord à inspirer la confiance, afin d'endormir les sujets sous le joug de la tyrannie. Le nouveau règne ne sera pas moins horrible, parce que les ministres qui firent le bien au commencement,

Les commencemens du règne en imposoient.

ne purent en inſpirer le goût à leur maître, que tout entraînoit au mal.

55. Néron corrompu veut ſe défaire de Britannicus.

Déja Néron, corrompu par des flatteurs, dédaignoit ſa femme, pour ſe livrer à une affranchie. Sénèque & Burrhus ne gênoient point ſa paſſion, de peur que la réſiſtance ne produisît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuſe de n'avoir plus le même pouvoir, ſaiſit cette occaſion d'éclater. Elle menaça même ſon fils de ſe déclarer en faveur de Britannicus, qu'elle lui avoit ſacrifié, & qui, âgé de treize ou quatorze ans, pouvoit être bientôt un redoutable rival.

Il l'empoiſonne, & maltraite Agrippine.

Néron ceſſe alors de ſe contraindre. Un crime affreux ne l'étonne point. Il fait empoiſonner le jeune prince dans un repas, en ſa préſence, en préſence de ſa mère. Il diſtribue les dépouilles du mort à Burrhus, à Sénèque, aux principaux de la cour, apparemment pour acheter leurs ſuffrages. Il déclare par un édit, que, n'ayant plus de frère, il met toutes ſes eſpérances dans la république. Agrippine s'emporte : on la chaſſe du palais. Accuſée de trahiſon, elle ſe juſtifie, & reprend une apparence de crédit qui l'appaiſe.

Ses courſes nocturnes.

Après un crime ſi noir exécuté de ſang-froid, Néron foula aux pieds toute bienſéance, juſqu'à courir les rues déguiſé pendant la nuit, avec de jeunes débauchés; inſultant les uns, volant les autres,

autres, s'expoſant à mille outrages, recevant des coups ſans être connu, & s'applaudiſſant de ſes baſſeſſes. Le ſénateur Montanus l'ayant maltraité rudement, dans une de ces courſes nocturnes, apprit que c'étoit l'empereur, & eut l'imprudence de lui écrire une lettre d'excuſes. Il reçut deux mots pour réponſe : *Quoi, un homme qui a frappé Néron vit encore !* Le ſeul parti à prendre fut de ſe tuer lui-même.

Le gouvernement ſe ſoutient ; mais ne peut ſe ſoutenir long-temps.

Les affaires publiques, entre les mains de deux miniſtres éclairés, ſe reſſentoient peu de ces déſordres du prince. Pluſieurs impôts furent abolis ; une ordonnance équitable réprima les concuſſions des publicains. Il n'en falloit pas tant pour charmer le peuple, qui borne ſes vues au préſent, & ne pénètre point l'avenir. Mais le meurtre de Britannicus, les débauches & les folies de Néron, annonçoïent toutes les horreurs de la tyrannie. Ni Sénèque, ni Burrhus, ne pouvoient conſerver long-temps ſa confiance. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Poppée inſpire à Néron le parricide.

Poppée brilloit dans Rome par ſa figure, ſes graces, ſon eſprit, ſes richeſſes ; femme admirable ſi elle avoit été vertueuſe. Othon, homme de plaiſirs, ſans principes & ſans mœurs, l'avoit débauchée à ſon mari ; & il l'avoit enſuite

épouſée. L'empereur en devint éperdûment amoureux. Elle aſpira bientôt à ſon lit. Prévoyant qu'Agrippine ne ſouffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle réſolut de perdre Agrippine même. Elle la peignit des plus noires couleurs. Elle excita contre cette altière princeſſe la jalouſie de ſon fils. C'eſt votre mère qui règne, lui diſoit-elle: vous n'avez pas même la liberté. Enfin elle l'entraîna au parricide.

59. Néron fait aſſaſſiner ſa mère Agrippine.

Comme ni le fer ni le poiſon ne paroiſſoient convenables pour ce crime, qu'il importoit d'enſevelir dans les ténèbres; un affranchi propoſa l'expédient d'un vaiſſeau, conſtruit de façon qu'une partie ſe démonteroit tout-à-coup en pleine mer, & rendroit le naufrage inévitable ſans qu'on pût en ſoupçonner la cauſe. Ce projet infernal parut digne d'être adopté. Néron feignit, pour attirer ſa mère dans le piège, un retour de tendreſſe dont elle fut aiſément la dupe. Agrippine vint le voir à Bayes. Elle monta ſur le vaiſſeau. La machine joua mal, ne l'écraſa point comme on l'avoit cru; & tandis que les gens de ſa ſuite périſſoient, elle gagna le rivage. Une femme eſpéra d'être ſecourue en criant qu'elle étoit l'impératrice; mais on la fit tuer à coups de rames. Agrippine, capable de diſſimulation malgré ſa fureur, envoya

Artifice pour ce meurtre.

informer ſon fils du naufrage dont elle venoit de ſe ſauver.

A cette nouvelle, l'empereur eſt conſterné. Il s'imagine déja voir ſa mère armer contre lui & les ſoldats & le peuple. Il mande Burrhus & Sénèque. Ces miniſtres, qu'on ſoupçonne de n'avoir pas ignoré le premier projet, héſitent d'abord ; mais, ſoit lâcheté honteuſe, ſoit odieuſe politique, ils finiſſent par entrer dans les ſentimens du prince. On ordonne un parricide ; l'affranchi Anicet ſe charge avec empreſſement de l'exécuter. Agrippine dit au chef des aſſaſſins : *Frappe ce ventre, qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups. Tant de crimes qu'elle avoit commis pour la fortune de ſon fils ; ou plutôt pour règner avec lui, c'eſt lui-même qui les punit par un crime atroce !

Burrhus & Sénèque conſultés.

Peu de ſcélérats ont l'ame aſſez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui même, & la terreur jointe aux cris de la conſcience le réduiſit preſque au déſeſpoir. Mais la flatterie ſut diſſiper ces orages. Burrhus le raſſura, en lui mettant ſous les yeux le dévouement des prétoriens. Sénèque lui compoſa une apologie, où il chargeoit Agrippine d'une fauſſe conjuration. Bientôt le ſénat, le peuple & les

Ils calment les remords de l'empereur.

troupes, firent éclater leur joie d'un événement ſi digne d'horreur. Ce fut un ſujet de fêtes & de ſacrifices.

Signes ſuſpects de la colère céleſte.

On obſerva cependant comme des ſignes de la colère céleſte divers phénomènes, éclipſe, tonnerre; auxquels les dieux avoient ſi peu de part, dit Tacite, que Néron jouit encore pluſieurs années de l'empire, en continuant ſes crimes. Les ſecrets de la providence ſont impénétrables. On ne peut les lire dans des événemens naturels, que chacun interprète comme il lui plaît. Dieu punira ou récompenſera un jour : c'eſt tout ce qu'il nous importe de ſavoir : la ſuperſtition veut deviner, & ſe trompe.

Néron ſe livre à des amuſemens ridicules.

Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorſqu'il en fut délivré, il ſe livra ſans retenue à ſes penchans. On le vit ne s'occuper que de chars, de chevaux, de muſique, de comédie; ſe donner en ſpectacle, d'abord à ſes courtiſans, enſuite au peuple, comme un cocher ou un hiſtrion; payer une compagnie nombreuſe, uniquement deſtinée à lui applaudir dans ces farces ridicules. Ses plus nobles amuſemens furent de compoſer quelques méchans vers, que des poëtes ignobles rajuſtoient à leur

façon, ou de raſſembler de prétendus philoſophes qui le divertiſſoient par leurs diſputes. Pendant ſon quatrième conſulat, (car les empereurs avoient toujours pris de temps en temps le titre de conſuls, quelquefois pour peu de mois) il inſtitua des jeux à la grecque, & les appela *néroniens*. On devoit les célébrer tous les cinq ans. Il diſputa contre les premiers de Rome le prix de la poëſie & de l'éloquence. Quand il auroit eu pour concurrens des Cicérons & des Virgiles, ce prix ne pouvoit lui échapper. Les pantomimes furent bientôt en conſidération, & leur art ſe perfectionna juſqu'au prodige. On raconte qu'un philoſophe, frappé du jeu d'un de ces acteurs muets, s'écria: *Je t'entends, tu parles avec les mains*.

Jeux néroniens.

Pantomimes.

Nous obſerverons que, ſi les Romains avoient toujours eu la paſſion des ſpectacles, ſans goût pour les ſpectacles vraiment dignes d'un peuple poli, cette paſſion & ce mauvais goût devoient s'augmenter, dès qu'on ceſſoit de prendre part aux affaires publiques, dès qu'on ſe livroit aux caprices d'une cour. La bonne tragédie étoit inconnue. Jamais Térence n'avoit pu vaincre l'aſcendant des baladins. Les

Goût dépravé des Romains.

gladiateurs l'emportèrent toujours ſur les poëtes. Du moins les pantomimes n'enſanglantoient point la ſcène : mais ils outrageoient ſouvent les mœurs.

CHAPITRE II.

Guerre de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome, juſqu'à la première conſpiration.

PLUS les princes s'amuſent, plus les peuples ſouffrent d'ordinaire. Un gouvernement tyrannique opprimoit la Grande-Bretagne. On s'y plaignoit & des rigueurs militaires & des vexations de finances. L'eſprit de révolte ſe répandoit avec chaleur parmi une nation indomptable, qui ne cédoit qu'à la force, & rongeoit ſon frein en murmurant. Suétonius Paulinus, général célèbre, nouvellement arrivé dans le pays, ignorant l'état des choſes, entreprit la conquête de l'île de Mona (Angleſey), dont les Druides avoient fait le centre du fanatiſme. Il réuſſit, malgré l'étonnement qu'inſpirèrent d'abord aux Romains ces prêtres terribles, courant çà & là comme des furies, avec des femmes hideuſes armées de torches; leur figure, leurs cris, leurs imprécations, retraçoient l'image des enfers. Après la défaite des barbares, il fit couper les bois ſacrés, où les Druides verſoient religieuſement le ſang humain ſur les autels.

Révolte dans la grande-Bretagne.

Conquête de l'île de Mona.

61. Suétonius, victorieux à Mona, ne ſe doutoit point de ce qui ſe paſſoit derrière lui. Les Bretons avoient pris les armes, ſous les étendards de la reine Boadicée, héroïne ſupérieure à toute eſpèce de périls. Ils avoient forcé des places, & égorgé une multitude de Romains. Le général ſe hâte d'aller au ſecours : il eſt contraint d'abandonner Londres ; mais ayant formé un corps de dix mille hommes, il prend un poſte ſi avantageux, que les ennemis, quoique infiniment ſupérieurs en nombre, ſont défaits dans une grande bataille. Il en périt, dit-on, quatrevingt mille. Boadicée ſe donna la mort pour ne pas ſurvivre au malheur de ſa nation.

Suétonius défait la reine Boadicée.

Traverſé par la jalouſie de l'intendant, Suétonius ne recueillit point les avantages de la victoire. Néron envoya un affranchi nommé Polyctète pour examiner ſa conduite. Le faſte & l'inſolence de l'envoyé excitèrent le mépris des Bretons mêmes, qui virent avec étonnement un valet commander à un général vainqueur. Celui-ci fut rappelé ; ſes ſucceſſeurs eurent grand ſoin d'éviter la guerre, & ſe firent honneur d'une tranquillité qui venoit de leur moleſſe. Ils ſe mettoient ainſi à couvert du côté de la cour, au riſque de perdre la province.

Rappel de ce général.

Quelques affaires de Rome méritent plus

Quatre cents

d'attention. Le préfet de la ville ayant été aſſaſſiné par un de ſes eſclaves, on délibéra ſi tous les autres eſclaves, au nombre de quatre cents, ſeroient envoyés au ſupplice, ſelon l'uſage barbare établi anciennement. Le peuple s'y oppoſoit par ſes clameurs, une partie du ſénat en jugeoit comme le peuple; mais le juriſconſulte Caſſius ſoutint fortement l'ancienne coutume. « On » objecte, dit-il, que les innocens périront; » c'eſt ce qui arrive quand des troupes ſont » décimées pour avoir fui: les braves tirent au » ſort avec les coupables. Tout exemple pareil de » ſévérité a quelque choſe d'injuſte; néanmoins » le bien public compenſe le mal des particuliers. » L'avis ſanguinaire l'emporta ſur l'humanité.

eſclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué ſon maître.

C'eſt ainſi que des barbaries, conſacrées par le temps, ſont quelquefois ſoutenues par ceux qui devroient en mieux connoître l'injuſtice. Il falloit donc pour le bien public, que des milliers de têtes répondiſſent de la ſureté d'une ſeule, & que le crime d'un ſeul fût puni par la mort de tous! Sans doute les eſclaves n'étoient pas comptés parmi les hommes. Cependant la loi Pétronia défendit de les expoſer aux bêtes, ſans la permiſſion du magiſtrat: loi propre à conſoler de tant d'horreurs, ſuppoſé que les magiſtrats fuſſent humains. Pouvoient-ils l'être

Combien la juriſprudence étoit bannie en ce point.

ſous un tyran, & avec des préjugés de tyrannie ?

Crime de lèſe-majeſté renouvelé.

A l'occaſion de quelques ſatires, Néron fait revivre le crime de lèſe-majeſté. Antiſtius, préteur, eût été puni de mort pour ce ſujet, ſi Thraſéa n'avoit eu le courage d'opiner ſeulement à l'exil. Véïenton, autre perſonnage diſtingué, fut banni de même, & ſes écrits condamnés au feu. La défenſe de les lire les fit rechercher : on les oublia, dès que le péril ne ſubſiſta plus. C'eſt le ſort de pluſieurs ouvrages pareils.

62.

Mort de Burrhus, & retraite de Sénèque.

Il n'y avoit que Burrhus & Sénèque, dont les avis, malgré leur complaiſance, puſſent modérer la tyrannie de Néron. Malheureuſement le premier mourut ; & ſon maître fut ſoupçonné d'avoir avancé ſa mort. Le ſecond, ſe voyant près d'une diſgrace, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens immenſes qu'il poſſédoit. Néron refuſa d'y conſentir, lui donna de nouvelles marques de confiance & de tendreſſe ; & en paroiſſant le regretter, ſe réjouit de le voir loin de la cour. Les ouvrages de Sénèque reſpirent un ſtoïciſme impoſant, qu'il eſt impoſſible de concilier avec ſon opulence & ſon luxe. Nous le verrons mourir avec courage ; les foibleſſes de ſa vie n'en ſont que plus ſurprenantes.

Meurtre

Tigellinus, nouveau préfet de la garde, ſé-

lérat digne de Néron, devint le miniſtre de ſes crimes. Bientôt Octavie fut non-ſeulement répudiée, exilée, mais égorgée; & ſa tête fut, pour ainſi dire, le préſent de noces de Poppée, ſon infâme rivale. Le comble de l'infamie, c'eſt qu'afin de lui ſuppoſer un crime, l'affranchi Anicet l'accuſa d'adultère avec lui-même : il ne pouvoit mieux faire ſa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie, on rendit aux dieux de ſolennelles actions de graces; cérémonie qui ſuivoit toujours les meurtres célèbres. Néron ſe jouoit ainſi des dieux & du genre humain.

d'Octavie, & autres crimes de Néron.

Ses débauches égaloient ſa cruauté. Dans une fête que lui donna Tigellinus, il ſe maria comme femme à un certain Pythagoras; dans une autre occaſion, il épouſa pour femme un eunuque. Ces horreurs ne devroient pas ſouiller l'hiſtoire, ſi elles n'apprenoient à quel point l'abus du pouvoir, & l'ivreſſe des paſſions, peuvent dégrader un ſouverain; ſi elles n'apprenoient du moins qu'il s'expoſe à des diffamations incroyables, en foulant aux pieds les lois de la ſociété & de la nature.

Débauches affreuſes.

On lui attribua un incendie qui conſuma plus des deux tiers de Rome; on publia qu'il l'avoit conſidéré avec plaiſir du haut d'une tour, en chantant un poëme ſur l'embrâſement de Troie. La haine inventa vraiſemblablement ces bruits;

Incendie de Rome.

car que ne pouvoit-elle pas attribuer à Néron?

Nouveau palais de Néron.

Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ſes rues étroites & tortueuſes; il la fit reconſtruire plus belle & moins expoſée aux incendies. Un ſuperbe palais s'éleva ſur les ruines publiques, tout brillant d'or & de pierres précieuſes, & renfermant dans ſon enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richeſſes de l'art. Quand Néron le vit achevé: *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme.* Un grand homme n'auroit pas eu beſoin de ce logement.

Projet de canal, ruineux & impoſſible.

Plein d'idées extravagantes, il entreprit un canal navigable depuis le lac Averne juſqu'à l'embouchure du Tibre, à travers des terres arides & des rochers ſans eau, dans un eſpace de cent ſoixante milles. L'ouvrage étoit impoſſible; l'utilité n'en pouvoit être que médiocre. On y travailla beaucoup, & l'on compta pour rien tant de ſueurs & de peines perdues. Les profuſions énormes du prince, jointes à ſes folles entrepriſes, abſorboient la ſubſtance de l'empire. Auſſi avoit-il pour maxime de tout piller.

Les chrétiens accuſés de l'incendie, & punis cruellement.

Quoiqu'il eût prodigué les ſecours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accuſé par le bruit public. Il crut ſe juſtifier en rejetant l'accuſation ſur des innocens. Les chrétiens ſe multiplioient déja, mais dans l'obſcurité; & l'on

confondoit leur religion inconnue avec les ſuperſtitions les plus groſſières. Ils étoient haïs, parce qu'on les croyoit les ennemis du genre humain. C'eſt la fauſſe idée qu'en donne Tacite lui-même. Ce grave hiſtorien en parle comme de *ſcélérats dignes des plus rudes châtimens*, quoique ſacrifiés par l'injuſtice de Néron. On ſuppoſa calomnieuſement qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des ſupplices affreux. C'étoit un ſpectacle pour les Romains. Aſſis lui-même ſur un char, l'empereur ſe fit un amuſement de voir ſes malheureuſes victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux; & l'on jugea que leur condamnation étoit un des plaiſirs de ſa cruauté.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Neron.

65. Conſpiration de Piſon & d'Epicaris.

CE monſtre laſſa enfin la patience de ſes ſujets. Une conſpiration ſe forma; Piſon en étoit le chef; pluſieurs illuſtres citoyens y entrèrent, & l'affranchie Épicaris échauffa le courage des conſpirateurs. Le ſecret fut inviolablement gardé. Mais un eſclave le devina aux préparatifs de ſon maître. On arrêta quelques coupables, dont la foibleſſe trahit les autres. Épicaris ſoutint la torture en héroïne; exemple de courage, remarquable ſur-tout dans une femme de plaiſir. Le ſang coula bientôt de tous côtés. Piſon, prêt à mourir, fit ſon teſtament, & y prodigua les flatteries à Néron, dans la vue d'obtenir grace pour une épouſe infidelle qu'il adoroit.

Courage de quelques-uns des conjurés.

Deux conjurés intrépides ſignalèrent au contraire leurs ſentimens de liberté. L'empereur demandant à Subrius, pourquoi il avoit violé ſon ſerment : *Je te haïſſois*, répondit ce tribun. *Perſonne ne t'a été plus fidèle, tant que tu as mérité l'amour. En te voyant parricide de ta mère, meurtrier de ta femme, cocher, hiſtrion, incendiaire, je n'ai pu m'empêcher de te haïr.* Ces paroles

furent un coup de poignard pour le tyran. Le centurion Sulpicius lui répondit à une demande pareille : *J'ai conſpiré par zèle pour toi : il n'y avoit que ce moyen de finir tes crimes.*

La célébrité de Sénèque & de Lucain rendent leur mort plus intéreſſante. Celui-là fut accuſé, peut-être avec fondement quoique ſans preuve certaine, d'avoir eu part à la conjuration. La haine ſecrète de ſon élève ſaiſit avec joie l'occaſion de s'en délivrer. On lui envoya l'ordre de mourir. Il ſe fit ouvrir les veines, ainſi que Pauline ſa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à ſon teſtament des legs en faveur de ſes amis : *Je vous laiſſe*, leur dit-il, *ce qui me reſte de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Sénèque ne ſera jamais le modèle des vrais philoſophes ni des bons écrivains, quoique ſes ouvrages ſoient pleins de belles penſées & d'excellentes maximes. Son ſtyle affecté corrompit le goût; ſa morale faſtueuſement auſtère fut démentie par ſes actions.

Sénèque forcé de s'ouvrir les veines.

Il eſt un mauvais modèle.

Lucain, le Senèque des poëtes, mourut de la même manière. Il avoit encenſé Néron dans ſa Pharſale : il étoit devenu ſon ennemi mortel par un reſſentiment d'auteur ; parce que le prince, qui ſe mêloit de poéſie, avoit bleſſé ſon amour-propre en rival jaloux.

Mort de Lucain.

On ne voit plus que têtes illuſtres tomber ſur le

Mort de Pé-

trone, de Soranus & de Thraſéa.

moindre ſoupçon. Je ne parlerai point de Pétrone, cet épicurien élégant, le maître de Néron dans la ſcience des voluptés, auquel on attribue une ſatire obſcène & ingénieuſe dont il reſte des fragmens. Mais je dois nommer Soranus & Thraſéa, deux ſénateurs dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, criminels à ce titre même dans une cour ſi abominable.

Procès remarquable du dernier.

Les crimes imputés à Thraſéa furent de n'avoir pas offert des ſacrifices pour la conſervation du prince & de ſa *divine voix ;* de l'avoir blâmé de faire le comédien ſur le théâtre ; de s'être retiré du ſénat, quand on y lut l'apologie ſur le meurtre d'Agrippine ; de s'être abſenté quand on décerna les honneurs divins à Poppée, devenue une déeſſe après que ſon mari en colère l'avoit tuée d'un coup de pied. Le reſte de l'accuſation étoit de même nature. L'accuſé étant ſtoïcien de mœurs & d'opinion, on ne manqua pas de peindre ſa ſecte comme ennemie de l'état, en ce qu'elle inſpiroit l'amour de la liberté. Cet illuſtre Romain, condamné par le ſénat, eut le choix de ſon ſupplice ; faveur qu'on accordoit facilement. Il ſe prépara ſans trouble à la mort, ſe fit ouvrir les veines, arroſa le plancher de ſon ſang, & dit : *Faiſons une libation à Jupiter libérateur.* La fermeté ſtoïque n'avoit rien pris ſur ſon indulgence.

Son ſtoïcisme.

Il

Il répétoit ſouvent cette maxime : *Qui hait les vices, hait les hommes.* Mais ne doit-on pas plutôt haïr les vices, & ſupporter les vicieux ?

Au milieu de tant de ſcènes affreuſes, arrive Tiridate, frère de Vologèſe roi des Parthes, qui venoit recevoir la couronne d'Arménie en pur don, après avoir long-temps fait la guerre pour s'en emparer. Il eſt accueilli magnifiquement ; & plus il s'humilie, plus il eſt comblé de largeſſes. Témoin des frivoles & indécens plaiſirs de Néron, il mépriſe enfin celui devant lequel il s'eſt proſterné. Corbulon, le plus grand général de ce temps, avoit juſqu'alors contenu & réprimé les Parthes, devenus très-redoutables aux Romains. Il faiſoit l'eſpérance de Rome, & on lui déſiroit l'empire. Tant de mérite étoit un crime capital. Corbulon fut rappelé, & reçut en chemin l'ordre de mourir.

Tiridate à Rome courtiſe Néron & le mépriſe.

Corbulon condamné, parce qu'il étoit un grand homme.

Vologèſe, preſſé par Néron de venir le voir, à l'exemple de ſon frère Tiridate, lui écrivit : *Vous pouvez plus aiſément que moi paſſer la mer ; venez en Aſie, & nous conviendrons d'une entrevue.* L'empereur piqué eut envie de marcher contre les Parthes. Une autre eſpèce d'ambition l'entraîna ailleurs.

Vologèſe rejette une invitation de l'empereur.

Il voulut aller en Grèce pour remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de

67. Voyage ridicule de Né-

ron en Grèce.

muſiciens & de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cents couronnes, & crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnoiſſance, il déclara libre la Grèce qui admiroit ſes talens, ou plutôt qui flattoit ſa vanité; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune eſpèce de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange ſpectacle pour cette ville pleine de trophées. Le ſénat, les chevaliers, le peuple, à la ſuite de ſon char, faiſoient retentir les airs d'acclamations honteuſes : *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens ! Néron eſt un autre Hercule, Néron eſt un nouvel Apollon. Seul il a vaincu dans tous les genres de combats & de jeux, &c.* En même temps que la tyrannie réduiſoit les Romains à des baſſeſſes ſi déplorables, elle redoubloit leur haine contre le tyran. Une conſpiration preſque générale les en délivra bientôt.

On le flatte baſſement à ſon retour.

68. Révolte de Vindex & de Galba.

Vindex donna le ſignal dans la Gaule, où il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illuſtre naiſſance, & zélé pour ſa patrie. Il n'eut pas de peine à ſoulever des peuples encore fiers ſous l'oppreſſion. Ayant beſoin de ſecours, il s'adreſſe à Galba, gouverneur d'Eſpagne, homme paiſible, qui, deſcendant des premières familles de Rome,

n'avoit échappé aux coups de la tyrannie, que par une conduite molle & par une vie obſcure. Galba héſite, délibère avec ſes amis. On lui repréſente que délibérer en pareille matière, c'eſt déja être criminel ; qu'il faut à l'inſtant, ou marcher contre Vindex qui lui préſente l'empire, ou prendre les armes contre un tyran. Il ſe détermine enfin à la révolte ; mais il refuſe le titre d'empereur que ſes troupes vouloient lui donner, & il ſe déclare ſimple lieutenant du ſénat & du peuple.

Mort de Vindex, & modération de Virginius.

A cette nouvelle, les autres gouverneurs de province, ravis de trouver un chef, embraſſent ſon parti. Virginius avoit un commandement en Germanie. Quoiqu'ennemi ſecret de Néron, il marcha contre Vindex, & finit par s'accorder avec lui dans une entrevue. Celui-ci alloit entrer dans Beſançon, comme on en étoit convenu. L'armée romaine, ignorant cet accord, ſe crut attaquée, fondit ſur ſes troupes, les tailla en pièces ; & Vindex ſe tua de déſeſpoir. Virginius auroit pu ſe faire empereur. Il n'eſtimoit point Galba, il haïſſoit Néron. Sans ſe déclarer pour le premier, il attendit les événemens, réſolu de ſervir ſa patrie autant qu'il ſeroit poſſible. Dans la ſuite des révolutions, il refuſa pluſieurs fois l'empire, & il mourut conſul ſous Nerva.

Néron ſe livre à la peur.

Si le tyran avoit eu un peu de courage, peut-être auroit-il trouvé des reſſources dans la tempête. Loin de prendre quelque meſure, ou quelque réſolution vigoureuſe, il ne montre qu'une ſtupide lâcheté. Nymphidius, préfet du prétoire avec Tigellinus, trahit ſon devoir, débauche les prétoriens, en leur promettant des ſommes immenſes au nom de Galba. Néron, abandonné de ſes gardes, va ſe cacher dans la maiſon d'un affranchi. Le ſénat s'aſſemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel *ſelon l'ancienne coutume*, & proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuſe nouvelle à ſon maître; il lui explique *l'ancienne coutume :* c'étoit d'attacher le criminel à un poteau, & de le battre de verges juſqu'à la mort. Ne pouvant ſoutenir une telle idée, Néron eſſaie d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Sa lâcheté le déſarme : il dit que l'heure fatale n'eſt pas encore venue. Cependant des ſoldats approchent pour le ſaiſir. Que faire? Il ſe ranime, préſente le poignard à ſa gorge, & demande du ſecours à ſon ſecrétaire, qui lui aide à l'enfoncer. Ainſi mourut, âgé de trente ans, un prince dont le nom ſemble exprimer tous les crimes.

On le condamne à mort.

Il ſe tue avec peine.

En lui s'éteint la famille d'Auguſte.

La famille d'Auguſte fut éteinte dans ſa perſonne. Un Tibère, un Caligula, un Claude, un

Néron : voilà ceux pour qui Auguſte avoit uſurpé l'empire du monde ! ceux pour qui Rome avoit aſſujetti tant de peuples ! Voilà les maîtres que les richeſſes, la corruption des mœurs, le mépris de la vertu & le débordement des vices, préparoient depuis long-temps aux Romains !

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

68. Galba, maître de l'empire, fait de grandes fautes.

DEPUIS la défaite de Vindex, Galba retiré dans une ville d'Eſpagne ſe croyoit perdu. Il penſoit à ſe donner la mort, quand il apprit la révolution. Il ſe hâta d'en profiter ; mais vieux, rigide, économe juſqu'à l'avarice, incapable de ſe plier aux circonſtances : trop foible à l'âge de ſoixante & treize ans pour ſoutenir le poids de l'empire, il ne trouva dans la ſouveraineté qu'un écueil & un naufrage. Jetons un coup-d'œil rapide ſur ſes fautes, pour découvrir la ſource de ſes malheurs.

Il s'attire la haine des ſoldats.

Rien n'étoit plus dangereux que d'irriter les ſoldats, puiſqu'ils venoient de donner l'empire, & qu'ils pouvoient le donner encore. Cependant à peine arrivé en Italie, Galba fait maſſacrer une légion de marine, nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de ſon établiſſement. Les prétoriens comptoient ſur les ſommes qu'on leur avoit promiſes, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs eſpérances, en diſant qu'*un empereur choiſit ſes ſoldats, & ne les achète point*. Dès-lors les ſoldats deviennent ſes ennemis. Et pouvoit-il règner ſans eux ?

D'un autre côté, le peuple que les ſpectacles & les largeſſes de Néron avoient aveuglé ſur ſa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuſe les mêmes amuſemens. Une foule de citoyens, dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu ſous le dernier règne, s'indignent du renverſement de leur fortune. Ces démarches étoient d'autant plus imprudentes, que pluſieurs traits d'injuſtice effaçoient ce qu'elles pouvoient avoir d'équitable. Nymphidius ayant cabalé pour ſe rendre maître de l'empire, Galba fit exécuter militairement un nombre de perſonnes diſtinguées, ſur des accuſations ſans preuve. Il épargna l'infâme Tigellinus, en même temps qu'il ſévit contre des hommes moins odieux. Effrayé des moindres dépenſes, il ſouffrit les concuſſions de trois miniſtres qui vendoient tout, & ſaiſiſſoient avidement l'occaſion de s'enrichir. Il ſembloit donc n'être avare ou économe, que pour ménager à ſes miniſtres les moyens de faire des rapines.

Il donne lieu aux plaintes du peuple.

Injuſtice.

Mauvaiſe économie.

69.

Déja l'armée de Germanie demandoit un autre empereur; c'eſt-à-dire, ſe propoſoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuſe. Galba ſentant ſa foibleſſe chercha un appui dans Piſon, moins diſtingué par ſon illuſtre naiſſance que par ſes vertus. Il l'adopta. Le diſcours qu'il lui adreſſe dans Tacite, ſeroit

Galba adopte Piſon, & lui donne de ſages conſeils.

digne de l'homme le plus ſage. En l'exhortant à une conduite prudente & modérée : » Il n'en » eſt pas ici, lui dit-il, comme ailleurs, où une » maiſon règne, & tout le reſte eſt eſclave. Vous » devez gouverner des hommes qui ne peuvent » ſupporter ni une entière ſervitude, ni une » liberté entière. « Piſon n'eut pas le temps de mettre en uſage ces conſeils.

Othon forme le projet d'uſurper l'empire.

Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Piſon, conjura la ruine de l'un & de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron, avant que ſa femme eût ſéduit le prince ; courtiſan décrié pour ſes débauches & pour ſon luxe, endetté de deux cents millions de ſeſterces, & réduit à ne pouvoir ſe ſauver que par un coup de déſeſpoir. Périr dans une bataille, ou ſuccomber en juſtice, c'étoit pour lui, diſoit-il, à-peu-près la même choſe. Ses amis & ſes eſclaves l'excitoient à tout haſarder. Il y étoit encore animé par les promeſſes des aſtrologues, » eſpèce d'hommes, dit Tacite, qui » ſe joue des grands, qui donne des eſpérances » trompeuſes, que l'on condamnera toujours dans » notre patrie, & qu'on y retiendra toujours. « Ils promettoient l'empire à Othon : c'étoit le moyen de ſe faire croire.

Les préto-

Deux ſoldats entreprenans dirigèrent le com-

plot. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La ſoldateſque le proclame empereur, les officiers ſont entraînés par l'exemple. Piſon & Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du déſordre : ils ſont maſſacrés. Othon ſe donna le plaiſir de conſidérer leurs têtes ſanglantes. Galba au contraire avoit dit à un ſoldat, qui ſe vantoit d'avoir tué Othon, ces paroles dignes d'un grand homme : *Camarade, qui te l'a commandé?* Les anciennes proſcriptions, la cruauté des ſucceſſeurs d'Auguſte, avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât ſon origine.

riens le proclament.

Fin de Galba & de Piſon.

Tandis qu'Othon, reconnu ſans peine par le ſénat, recevoit les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puiſſance ſouveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius leur commandant, dont la jeuneſſe infâme paſſée avec Tibère auroit ſuffi pour le déshonorer, quand même il n'y auroit pas ajouté de nouvelles infamies, la crapule, la baſſeſſe, & tous les vices d'une ame lâche. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en ſa faveur. Valens & Cécina, ſes généraux, devoient ſuppléer à ſon incapacité pour la guerre. Othon ſe

Vitellius proclamé en Germanie.

Ses vices.

Reſſources d'Othon.

disposoit à la soutenir. Il avoit de son côté Rome, les prétoriens, des légions nombreuses; & son élévation sembloit en quelque sorte donner du ressort à son génie, auparavant enchaîné par la mollesse.

On ne connoissoit plus la guerre à Rome; on s'y prépare mal.

On ne connoissoit plus la guerre en Italie, depuis qu'Auguste s'y étoit rendu le maître à force de politique & de violences. Les prétoriens menoient une vie tranquille & licencieuse; d'autant plus corrompus, que les princes ne pouvoient se les attacher qu'en leur prodiguant des largesses. Les sénateurs, les chevaliers, étoient en général si éloignés de la discipline, que leurs préparatifs annonçoient plutôt des fêtes brillantes que des combats. La frayeur se répandoit dans toute la ville; & les idées de guerre ne plaisoient qu'à ces esprits remuans, ou à ces hommes ruinés qui mettent leurs espérances dans les maux publics. Ce n'étoit plus le temps où Rome, quoique infectée de vices, étoit encore pleine de héros.

Bataille de Bédriac, décisive pour Vitellius.

Les premières hostilités furent malheureuses pour Vitellius. Cécina lève le siège de Plaisance, & reçoit un échec considérable avant l'arrivée de son collègue. Valens & Cécina réunis se méprisent, se décrient mutuellement. On conseille à Othon de temporiser. C'étoit le meilleur parti dans les circonstances. Mais ennuyé de l'incer-

titude, & craignant peut-être que ſes partiſans ne ſe refroidiſſent, il voulut courir les riſques d'une bataille. Une faute plus étrange fut de ne s'y pas trouver en perſonne. Les flatteurs lui perſuadèrent de ſe tenir à couvert, tandis que l'on combattroit pour ſa fortune. Une partie des prétoriens le ſuivit; le reſte de l'armée, loin de ſa préſence, ne pouvoit avoir ni la même ardeur, ni la même diſcipline. Deux habiles généraux qui la commandoient, perdirent toute autorité. Enfin la bataille de Bédriacum, entre Crémone & Mantoue, décida en faveur de Vitellius. Plus de quarante mille hommes y périrent de part & d'autre. Dans les guerres civiles, on ne gagnoit rien à faire des priſonniers, parce qu'ils ne devenoient point eſclaves; on s'acharnoit donc au maſſacre. La nouvelle de ce déſaſtre fut apportée par un ſoldat, qui ſe voyant taxé de menſonge, la confirma en ſe tuant aux pieds d'Othon.

Carnage dans les guerres civiles.

L'empereur étoit réſolu de ne pas ſurvivre lui-même à une défaite. Malgré les inſtances de ſes amis & de ſes troupes, il perſiſta dans ſon deſſein, alléguant des motifs de généroſité, qu'il eſt difficile de croire ſincères. Il donna tranquillement ſes derniers ordres; il s'occupa comme Caton de la ſûreté de ſes partiſans, & ſe perça enſuite d'un coup de poignard. Pluſieurs ſoldats, par

Othon ſe tue après un règne de trois mois.

attachement pour lui, ſe donnèrent la mort. Il n'avoit règné que trois mois. La douceur de ſon gouvernement, dans un eſpace ſi court, n'empêche point de conjecturer qu'une fois maître abſolu de l'empire, il auroit imité Néron, puiſqu'il en avoit les vices. On commençoit bien, pour s'affermir ſur le trône : on ſe permettoit tout, quand on croyoit n'avoir rien à craindre.

Vitellius ſe rend odieux & mépriſable.

Cependant Vitellius, encore moins digne de règner, apprit dans la Gaule que le ſénat lui avoit déféré le pouvoir ſuprême. Il paſſa promptement en Italie; & ſans daigner ſe couvrir de trompeuſes apparences, il ſe fit un plaiſir cruel de viſiter le champ de bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres ſoulevant le cœur de quelques-uns de ſes courtiſans : *Un ennemi tué ſent toujours bon*, leur dit-il, *ſur-tout un citoyen*. Parole exécrable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran ſtupide, toujours plongé dans le vin ou dans le ſang, dont la gourmandiſe dévoroit des millions; dont le palais offroit chaque jour le ſpectacle des bacchanales; & dont les ſoldats, à ſon exemple, ne reſpirant que débauches, ſemoient partout le déſordre & la terreur. Pour le peindre d'un ſeul trait, ajoutons qu'il rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire de Néron.

Un tel règne, dans le temps où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-temps. Veſpaſien menaça bientôt Vitellius. Ce général, fils d'un petit publicain, s'étoit élevé inſenſiblement par des baſſeſſes, ſous Caligula & ſous Claude ; car les grandes fortunes, même des hommes de mérite, n'ont preſque jamais d'autre origine dans les cours de mauvais princes. En un mot, il avoit été le protégé de Narciſſe ; & cette protection lui avoit procuré le conſulat. Moins rampant ſous Néron, dont il ne flatta point les goûts ridicules, il étoit parvenu au commandement dans la guerre contre les Juifs, (nous en parlerons ailleurs). Il la pouſſoit avec autant d'habileté que de courage, quand trois révolutions ſoudaines lui applanirent les voies à une entrepriſe, qu'il ne forma qu'en tremblant, ou plutôt qu'on forma pour lui. Les prétendus oracles qui lui annoncèrent l'empire, l'application ſacrilège que lui fit Josèphe des prophéties concernant le ſauveur, doivent être comptés ou parmi les ruſes de la politique, ou parmi les manœuvres de la flatterie, ou parmi les rêves d'une ſuperſtitieuſe crédulité.

Qui étoit Veſpaſien, & comment il avoit fait ſa fortune.

Oracles en ſa faveur.

Les légions d'Orient, jalouſes de voir les autres diſpoſer de tout, voulurent faire auſſi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina

Veſpaſien eſt fait empereur en Orient.

Veſpaſien à ſaiſir l'occaſion. Proclamé par les ſoldats en Egypte, en Syrie, en Judée, tout l'Orient le reconnut. Mucien ſe met en marche. Antonius Primus le devance, avec les armées de Méſie, de Pannonie & de Dalmatie. Vitellius ne ſort de ſon aſſoupiſſement, qu'aux bruits de guerre dont il eſt frappé. Il ordonne à ſes généraux, Cécina & Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître; le ſecond qu'un débauché, dont le cortège reſſembloit à un ſérail. Primus eſt aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, ſuivie de la priſe de cette ville, qui fut impitoyablement ſaccagée & réduite en cendres.

Bataille & priſe de Crémone.

De toutes parts, on ſe ſoumettoit à Veſpaſien. L'imbécille Vitellius l'ignoroit, ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en pleine paix, ſans rien diminuer de ſes débauches ni de ſon luxe; prodiguant les immunités & les priviléges pour de l'argent, & diſſipant ſes tréſors pour de funeſtes & honteux plaiſirs. Cependant comme le danger preſſoit, comme l'armée demandoit à grands cris ſon empereur, il ſe tranſporta au camp; mais il ne fit que s'y rendre plus mépriſable, & il en ſortit bientôt avec une ſtupide terreur. Les habitans de Rome, touchés de ſon humiliation, plutôt qu'attachés à ſa perſonne,

Stupidité de Vitellius dans le danger.

lui témoignèrent beaucoup de zèle, dont il ne profita point.

Primus paſſe l'Apennin au mois de décembre, ſans trouver d'autres obſtacles que ceux de la nature. Alors, entre la néceſſité de périr ou d'abdiquer, l'empereur choiſit le ſeul parti convenable à ſa foibleſſe. Il accepte les conditions que lui propoſe Flavius Sabinus, préfet de Rome, frère aîné de Veſpaſien; il s'oblige à céder l'empire pour une penſion conſidérable, avec la liberté de finir tranquillement ſes jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé les larmes aux yeux toute ſa famille, il quitte ſon épée; il veut ſe dépouiller de toute marque du commandement. Ce triſte ſpectacle attendrit & échauffe la multitude. On s'oppoſe à ſa réſolution, on le reconduit par force au palais. Sabinus eſt attaqué. Ayant perdu quelques ſoldats, il ſe retire dans le capitole. Les cohortes germaniques l'y aſſiègent, & mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter eſt conſumé par les flammes. Sabinus eſt pris, traîné aux pieds de Vitellius, & mis en pièces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une ſoldateſque furieuſe.

Il fait un traité honteux pour vivre.

Il ſe dépouille de toute marque de commandement.

Le peuple s'y oppoſe.

Terrible ſédition.

Il ne reſtoit plus dès-lors aucune eſpérance de conciliation. Primus arrive. Son armée s'empare

Primus, général de Veſpaſien, prend Rome.

de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence & de folies. Tacite assure que le carnage & l'horreur de cette journée ne suspendirent point les divertissemens populaires. Tels étoient les Romains dans leur avilissement.

Fin tragique de Vitellius.

Vitellius, surpris dans la loge d'un esclave où il se cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner tant de zèle : la corde au cou, les mains liées derrière le dos, ses habits ignominieusement déchirés, il paroît comme le plus vil scélérat. On le couvre de boue, on l'accable d'insultes, on le fait expirer par mille tourmens, on traîne son corps avec un croc dans le Tibre, on porte sa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur ! C'est ainsi que dans les états les mieux policés, quand la licence a brisé le frein des mœurs & des lois, elle donne des spectacles que nous croirions à peine possibles sous le règne de la barbarie.

VESPASIEN.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée & priſe de Jéruſalem.

VESPASIEN étoit reconnu, mais abſent. Mucien qui ſe flattoit de lui avoir donné l'empire, en exerçoit à Rome la puiſſance. Cette malheureuſe ville éprouva quelque temps toutes les cruautés de la victoire. Primus à qui l'on étoit redevable du ſuccès, en butte à la jalouſie du fier Mucien, ne joua plus aucun rôle : car dans les cours le mérite ſans faveur diſparoît en un moment. 69. Veſpaſien reconnu.

L'empereur attendoit à Alexandrie des vents favorables. Son économie mêlée d'avarice choqua les Alexandrins, qui s'étant déclarés pour lui au commencement, eſpéroient de grandes largeſſes. Mais deux prétendus miracles que Tacite rapporte ſur la foi de témoins encore vivans, fermèrent la bouche aux murmurateurs. Un aveugle & un manchot le ſupplièrent, par l'inſpiration du dieu Sérapis, l'un de lui appliquer Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie.

de ſa ſalive ſur les yeux, l'autre de lui preſſer la main avec le pied. Il le fit après quelque répugnance, & les malades guérirent.

Explication de ce fait.

On emploie communément le miniſtère du diable pour expliquer ces prodiges que de fauſſes religions s'attribuent; comme ſi le menſonge, la fourberie ou la crédulité, n'en fourniſſoient pas des explications plus vraiſemblables. Ou Veſpaſien ſe laiſſa tromper, ou il fut bien aiſe de tromper les autres. Les témoins dont parle Tacite, pouvoient être de ces hommes qui voient par-tout le merveilleux, & qui l'atteſtent comme s'ils l'avoient vu. Les exemples en ſont-ils ſi rares dans l'hiſtoire? & la vraie religion, dont les miracles portent le ſceau de témoignages divins, ne doit-elle pas rejeter toutes les fables de la ſuperſtition & de l'impoſture?

70.

Il gouverne en bon prince.

Un vrai prodige d'un autre genre, c'eſt que Rome, après avoir obéi à ſept monſtres ſouillés de crimes, vit enfin un empereur digne de règner; c'eſt que Veſpaſien, autrefois adulateur des tyrans, ſe rendit cher & reſpectable par des qualités vraiment royales. Modeſte, laborieux, appliqué ſans ceſſe aux ſoins du gouvernement, il s'efforça de rétablir l'ordre que la tyrannie & la diſcorde avoient renverſé. Il contint les troupes dans le devoir, ſans flatter leurs paſſions; il rendit au

ſénat ſon ancien luſtre, en le réformant & en lui communiquant les affaires; il diſſipa de grands maux par l'adminiſtration de la juſtice; il réprima le luxe des tables, ſur-tout par ſon exemple plus efficace que les lois; il oppoſa des réglemens ſages à la licence des mœurs. Sans faſte, ſans orgueil, il ne ſe montroit ſouverain, qu'en travaillant au bien public; & c'eſt par-là qu'un ſouverain mérite de l'être.

Mais on lui reproche de l'avarice & des concuſſions.

On lui reproche néanmoins une paſſion, qui avilit même les particuliers, l'amour de l'argent. On l'accuſe d'avoir vendu les charges, les abſolutions; d'avoir augmenté les impôts; d'avoir employé dans la finance des hommes durs & avides, afin de les preſſer enſuite comme des éponges, & de les condamner quand ils ſe ſeroient enrichis. Titus, ſon fils, n'approuvant pas je ne ſais quel impôt ſur les urines, l'empereur lui préſenta la première ſomme qu'on en avoit retirée, & lui demanda: *Cet argent ſent-il mauvais?* Ses apologiſtes le juſtifient par la néceſſité des conjonctures, car les finances étoient entièrement épuiſées; & par le noble uſage qu'il fit toujours de ſes revenus. Il les employoit à orner la ville, à réparer les grands chemins, à ſoulager des peuples dans le beſoin, à rétablir la fortune des ſénateurs obérés, à récompenſer magnifiquement

Emploi qu'il faiſoit de l'argent.

les gens de lettres & les artiſtes. Mais rien ne peut juſtifier des exactions odieuſes, qui reſſemblent plutôt à des rapines de publicain, qu'à des actes de ſouveraineté. Il n'eſt pas néceſſaire d'aſſigner aux profeſſeurs d'éloquence une penſion de cent mille ſeſterces, ni de donner cinq cents mille ſeſterces de gratification à un poëte, comme le fit Veſpaſien. Il eſt néceſſaire de ne lever ſur le peuple que les impoſitions qu'exige le bien de l'état.

Il bannit les philoſophes, comme ennemis de la monarchie.

Ce prince, ſi libéral pour les poëtes & les rhéteurs, bannit les philoſophes comme des ennemis du gouvernement monarchique. Pluſieurs, à la vérité, ſous un maſque de ſtoïciſme, ſe portoient à des excès condamnables. Un cynique, nommé Démétrius, eut l'inſolence de reſter à Rome, de ſe montrer même devant l'empereur ſans aucun ſigne de reſpect. Veſpaſien lui envoya dire : *Tu fais ton poſſible pour que je t'ôte la vie, mais je ne tue point un chien qui aboie.*

Exil d'Helvidius Priſcus.

Il exila cependant Helvidius Priſcus, gendre de Thraſéa & imitateur de ſes vertus, dont le ſeul crime étoit un amour de la liberté, trop vif & trop ſuſpect ſous l'empire d'un monarque. Il avoit traité plus généreuſement Métius Pompotianus, qu'on lui peignoit comme un rival

dangereux; il l'avoit élevé au conſulat, en diſant: *s'il devient empereur, il ſe ſouviendra de mes bienfaits.*

Deux guerres importantes furent avantageuſement terminées. Les Bataves, ſous la conduite de Civilis, un de leurs plus illuſtres compatriotes, avoient ſecoué le joug des Romains. Les Gaulois, excités par leurs Druides & indignés de la ſervitude, ſe révoltèrent de même; & Claſſicus, leur chef, ayant pris les marques du commandement, précédé de licteurs, obligea les légions de prêter ſerment à l'*empire des Gaules*. On envoya ſur le Rhin ſept légions pour étouffer la révolte. Des peuples, diviſés par une jalouſie mutuelle, ne pouvoient réſiſter à tant de forces: la plupart ſe ſoumirent promptement. Civilis tint ferme. Il remporta divers avantages, eſſuya des pertes; & voyant les Bataves las d'une guerre ſi haſardeuſe, ſe ſoumit enfin au général Cérialis, homme de tête, quelquefois négligent, mais heureux dans preſque toutes ſes opérations.

Révoltes des Bataves & des Gaulois, réprimées.

Claſſicus.

Civilis.

70.

La même année finit la guerre contre les Juifs. Ce peuple haï & mépriſé de tous les autres, autant qu'il les haïſſoit & les mépriſoit, reſpectable ſeulement par le dépôt de la révélation, qui ne l'empêchoit point de tomber dans les ſuperſtitions les plus groſſières; ce peuple, dis-je, étoit

État de la Judée.

trop foible & trop avili, pour jouer un grand rôle dans les affaires politiques. Au ſortir d'une longue captivité, il avoit eu ſes pontifes pour princes. Pompée l'avoit ſoumis à la domination de Rome, après avoir terminé par la priſe de Jéruſalem la querelle des deux frères Hyrcan & Ariſtobule, qui ſe diſputoient la principauté. Le cruel Hérode, partiſan de Marc-Antoine, enſuite protégé d'Auguſte, porta long-temps le titre de roi. La tyrannie d'Archélaüs, un des fils d'Hérode, attira la colère d'Auguſte. Cet empereur l'exila, & réduiſit la Judée en province romaine.

Révolutions dans ce pays.

De fréquentes révoltes, cauſées ſur-tout par le fanatiſme, entraînèrent les Juifs au dernier malheur. Ils ſe croyoient deſtinés à ſoumettre les nations. Méconnoiſſant le meſſie, que leurs prophètes avoient annoncé, & dont les myſtères étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à ſa place un libérateur, conforme à leurs folles rêveries. Quiconque ſe préſentoit comme tel, pouvoit produire un ſoulèvement. Les phariſiens entretenoient le feu de l'enthouſiaſme. Ils taxoient d'idolâtrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées & leurs pratiques religieuſes. Les drapeaux des légions, les images des Céſars leur faiſoient horreur. Une étincelle allumoit ſubitement des incendies en Judée, parce que les

Préjugés & enthouſiaſme des Juifs.

préjugés & le caractère national y concouroient également.

Vespasien fut chargé par Néron de dompter ce peuple rebelle. Il ne lui restoit plus qu'à prendre la capitale, lorsque, proclamé empereur, il suivit le cours de sa fortune. Titus, son fils aîné, continua & termina la guerre par le siège de Jérusalem. La ruine de cette ville fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Divisés entre eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Les plus sages vouloient se soumettre. Une faction de furieux, qui prenoient le nom de *Zélateurs*, s'obstina aux partis violens; & tyrannisa le peuple, en même temps qu'elle provoquoit la vengeance de l'ennemi. Une multitude innombrable rempliſſoit la ville. La discorde y renouveloit sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiroient avec autant de rage, qu'ils en montroient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment; une mère tua son fils pour le dévorer. Ces fanatiques, sur la foi de leurs faux prophètes, bravoient les souffrances, les périls, la mort. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de douceur, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré

Siège de Jérusalem. 70.

aux flammes ; Jéruſalem eſt enſevelie ſous ſes ruines.

Obſervation ſur Josèphe.

L'hiſtorien Josèphe, qui avoit abandonné ſes compatriotes, & qui ſervoit chez les Romains, compte onze cents mille Juifs morts dans le ſiège. Suétone & Cornélius Népos en diminuent le nombre preſque de moitié. L'ouvrage de Josèphe porte des caractères ſi marqués de flatterie, de crédulité & d'exagération, qu'il inſpire une juſte défiance ſur pluſieurs points. Celui qui prétend avoir prophétiſé l'empire à Veſpaſien, en le ſuppoſant l'objet des anciens oracles, doit-il trouver place au nombre des bons hiſtoriens ?

79. Mort de Veſpaſien.

Veſpaſien malade, près de mourir, dit en plaiſantant : *J'imagine que je deviens dieu.* L'apothéoſe étoit en quelque ſorte un droit de l'empire. Il voulut ſe lever ſur ſon lit ; *Il faut qu'un empereur meure debout*, dit-il encore ; tant les devoirs de la ſouveraineté occupoient ſon ame. Il expira auſſi-tôt, âgé de cinquante neuf ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avoit plaiſanté des préſages dont les autres étoient effrayés. Au ſujet d'une comète à chevelure : » Si cet aſtre, dit-il, menace quelqu'un ; » c'eſt le roi des Parthes qui a de longs » cheveux, & non pas moi qui ſuis chauve. »

Plaiſanterie ſur l'apparition d'une comète.

Cependant il croyoit à l'aſtrologie & à la divination.

On met ſous ſon règne le dernier dénombrement des citoyens. On prétend qu'entre l'Apennin & le Pô, il ſe trouva quatre-vingt-une perſonnes au-deſſus de cent ans, dont huit en avoient plus de cent trente, & trois en avoient cent quarante. Ces ſortes de faits paroiſſent douteux : ils étoient alors plus difficiles à vérifier, qu'ils ne ſeroient aujourd'hui. Dénombrement. Vieillards.

TITUS.

79. Titus ſacrifie les plaiſirs au devoir.

AU nom de Titus, on ſe ſent pénétré de joie, parce que l'idée d'un bon prince offre l'image du bonheur public. Des égaremens de jeuneſſe lui avoient fait une mauvaiſe réputation, lui avoient même attiré la haine du peuple. Quel mérite ne falloit-il pas pour effacer cette tache! Les devoirs de la ſouveraineté parurent le transformer en un autre homme. Il ne règna que pour faire des heureux; & loin de s'abandonner à l'ivreſſe du pouvoir ſuprême ſi favorable aux paſſions, il ſacrifia ſes penchans lorſqu'il ſe vit chargé du ſort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi Juif Agrippa, dont il étoit éperdûment amoureux; & la renvoya uniquement pour ne pas ſe rendre blâmable aux yeux des Romains, en épouſant une étrangère. Le déſir de faire du bien fut la paſſion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée*, dit-il à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu ſignaler par aucun bienfait.

Sa bienfaiſance.

Économie généreuſe.

Les graces répandues ſur les courtiſans peuvent être un fardeau ſur le peuple. On devroit moins admirer la généroſité de Titus, s'il n'y avoit pas joint l'économie, & ſi, donnant aux uns, il ne

s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Sa maxime, *qu'aucun citoyen ne doit ſortir mécontent de l'audience du prince*, n'eſt excellente que dans la bouche d'un prince éclairé, qui accorde ou qui refuſe à propos, & qui ſait paroître bon quand même il refuſe. On le loue d'avoir confirmé ſans examen tous les dons de ſes prédéceſſeurs : peut-être auroit-on ſujet de l'en blâmer.

Il donna des fêtes, mais il ſoulagea le peuple.

Il falloit au peuple des ſpectacles. Le ſuperbe amphithéâtre de Titus, les fêtes qu'il y donna, convenoient au goût des Romains & à la grandeur de l'empire. Mais ce fut en prodiguant les ſecours dans les calamités publiques, après une fameuſe éruption du Véſuve, & après un incendie de Rome, qu'il mérita principalement la tendreſſe des citoyens.

Il ne fit mourir aucun Romain.

Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il ſe croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais ſe ſouiller du ſang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien, ſon frère & ſon ennemi, eut part à ſes bienfaits. Il fit manger à ſa table deux patriciens, convaincus de conſpiration, que le ſénat venoit de condamner au dernier ſupplice. Sévère pour les délateurs

ſeulement, il prévint les maux qu'ils pouvoient faire.

81. Sa mort. Un ſi grand prince, appelé *les délices du genre humain*, dont on oublie les exploits pour célébrer ſes vertus, Titus meurt à quarante ans, après deux années de règne ; & laiſſe l'empire à un monſtre qui devoit long-temps l'opprimer. Tel eſt le ſort déplorable des peuples.

Terrible éruption du Véſuve. Le principal événement de ce règne fut l'embrâſement du mont Véſuve. Deux villes entières, Herculanum & Pompéïa, diſparurent ſous des montagnes de cendre, maſtiquées enſuite par les matières fondues que vomiſſoit le volcan. Pline le Naturaliſte, qui commandoit la flotte de Miſène, voulut obſerver de près ce terrible phénomène. Sa curioſité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de paſſion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, & juſques dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Sans parler de ſes ouvrages, il laiſſa cent ſoixante porte-feuilles remplis d'extraits de ſes lectures. Perſuadé que des livres les plus mauvais, on peut tirer quelque choſe d'utile, il liſoit ou ſe faiſoit lire preſque tout. Auſſi dans l'immenſité des matières que renferme

Pline le Naturaliſte.

ſon Hiſtoire naturelle, les critiques ont-ils de quoi s'exercer. La vie d'un homme ne pouvoit ſuffire à examiner tant de choſes.

DOMITIEN.

81. Domitien inſenſé & méchant.

DOMITIEN, frère de Titus, eſt un Caligula & un Néron. La cruauté & la folie forment ſon caractère. Il s'amuſe à tuer des mouches dans ſa chambre; il ſe plaît de même à faire tuer des hommes. Il prend le titre de *Dieu*, en ſe livrant aux vices les plus infâmes. Il ne montre qu'une honteuſe lâcheté, & il affecte tous les titres militaires. Il publie quelques bonnes lois, une entr'autres qui défend de faire des eunuques; il agit quelquefois en prince juſte & généreux; mais quelques traits de fauſſe vertu ne ſervent qu'à augmenter l'horreur de ſes vices.

Trait de ſa méchanceté.

Qu'on juge de ſon ame par le plaiſir barbare qu'il prit un jour, d'aſſembler les principaux ſénateurs & chevaliers dans une ſalle tendue de noir, de les faire dîner au milieu de l'appareil de la mort, & de les renvoyer chez eux avec la perſuaſion qu'ils alloient être ſes victimes. Après avoir bien joui de leurs alarmes, il les conſola par des préſens, qui, portés chez eux, ne furent d'abord qu'un nouveau ſujet de frayeur.

Il excite & récompenſe les délateurs.

Un ſoulèvement en Germanie fournit au tyran l'occaſion de déployer toute ſa fureur. Alors,

ſelon Tacite, la naiſſance, les richeſſes, les honneurs, les vertus ſur-tout devinrent des crimes. Les récompenſes des délateurs parurent auſſi odieuſes que leur méchanceté même; le conſulat, le ſacerdoce, les intendances plus lucratives, étoient prodigués à ces hommes abominables. On corrompoit les eſclaves, pour avoir des accuſateurs contre les maîtres; & les amis, en cas de beſoin, tenoient lieu d'ennemis. Les plus reſpectables citoyens périrent, comme criminels de lèſe-majeſté; le ſénat fut leur juge, c'eſt-à-dire, l'inſtrument forcé de la tyrannie.

Il bannit les philoſophes, &c.

Qu'un tel prince ait haï les gens de lettres, les hiſtoriens en particulier, c'eſt ce qui n'a rien d'étonnant. Tous les philoſophes furent bannis, de peur qu'il ne reſtât quelque veſtige de vertu. Dion Chryſoſtôme & Epictète, les deux plus célèbres, ſe retirèrent ſans avoir du pain. L'empereur n'épargna ni les beaux-arts ni l'éloquence, moins propres à lui faire ombrage. Enfin, dit encore Tacite, *une affreuſe inquiſition empêchoit d'entendre & de parler; on auroit perdu la mémoire, ainſi que la voix, ſi l'on étoit maître d'oublier comme de ſe taire.* Les chrétiens eſſuyèrent une perſécution dont le motif paroît incertain, puiſque les auteurs profanes les confondent avec les Juifs.

Tout tremblait.

96. Domitien assassiné.

La crainte, compagne ordinaire de la tyrannie, ne cessa d'agiter Domitien, jusqu'à ce qu'il subît le sort commun des tyrans. Une conspiration se forma dans son palais même, & sa femme se mit à la tête des conjurés. Ils l'assassinèrent. Le sénat fit abattre ses statues. Les soldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avoit comblés de largesses.

Agricola illustre sous ce règne.

Agricola, beau-père de l'historien Tacite, & l'un des premiers hommes de son siècle, illustra ce règne par sa conduite & ses exploits dans la Grande-Bretagne, où Vespasien l'avoit envoyé commander. Une politique vertueuse, un courage intrépide, une prudence admirable, assurèrent le succès de toutes ses entreprises. Il affermit la soumission des peuples déja subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, & en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts & des commodités de la vie. Il poussa les conquêtes pendant sept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, peuple du nord (dans l'Écosse,) il devoit assujettir l'île entière, lorsque Domitien jaloux de sa gloire le rappela. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivoit alors le mérite & la vertu. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté son testament, puisque le prince

Son testament.

prince étoit inſtitué ſon héritier, avec la femme & la fille du teſtateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'eſtime. *L'adulation*, dit Tacite, *l'avoit tellement aveuglé & corrompu, qu'il ignoroit qu'un bon père ne peut faire ſon heritier qu'un méchant prince.*

En finiſſant cet article, diſons un mot du célèbre pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle ſous les derniers empereurs, & que les ennemis du chriſtianiſme ont oſé comparer à Jéſus-Chriſt; ils ont pris pour vraies les fables racontées en ſon honneur par Philoſtrate, ſur les mémoires d'un certain Damis, diſciple imbécille d'Apollonius. Ce philoſophe ne fut qu'un enthouſiaſte hardi, zélé, auſtère, vain, capable d'en impoſer aux ſimples par des apparences de prophéties & de miracles. Après ſes voyages dans l'Inde & dans l'Arabie, il vint à Rome du temps de Néron, curieux, diſoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran.* Hiſtoire d'Apollonius de Tyane.

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Veſpaſien, & lui donna d'excellens conſeils; en particulier celui-ci : » Ne vous enrichiſſez pas en » chargeant le peuple d'impôts. L'or, acheté par » les larmes de vos ſujets, ſeroit un or faux & » funeſte. Soulager les miſérables, conſerver aux » riches leurs poſſeſſions légitimes, c'eſt le meilleur Ses conſeils à Veſpaſien.

» uſage que vous puiſſiez faire des richeſſes. Que » la loi vous commande : vous établirez de bonnes » lois, ſi vous vous y ſoumettez le premier ».

Accuſé à Rome.

Accuſé, ſous Domitien, de magie & de révolte, par le philoſophe Euphrate, il ne craignit point de ſe rendre à Rome, où l'on prétend qu'il parla au tyran avec une extrême liberté, ſans en être puni. Son hiſtorien aſſure qu'étant à Ephèſe, il annonça au peuple la mort de Domitien, le jour même qu'il fut aſſaſſiné.

Sa mort.

Pour couronner ſes preſtiges, Apollonius voulut mourir ſans témoin; il diſparut tout-à-coup & l'on publia qu'il avoit été enlevé au ciel. L'hiſtoire de ſa vie eſt la meilleure preuve contre lui : on y trouve des abſurdités qui démontrent l'impoſture ; mais l'abſurdité n'effraie point les eſprits crédules ou prévenus ; & tant que le paganiſme a ſubſiſté, Apollonius a eu la réputation d'un homme divin. Il étoit né vers le commencement de l'ère chrétienne.

Abſurdités de ſon hiſtoire.

NERVA.

LES conjurés avoient jeté les yeux sur Nerva, pour remplacer Domitien. C'étoit un vénérable vieillard plein de vertu; mais timide & foible, soit par son caractère, soit par son âge. En gouvernant avec bonté & avec justice, en punissant même les délateurs du règne précédent, il se livra trop aisément aux impressions qu'on lui donnoit. Il montra toujours moins de fermeté que de molleſſe; ce qui donna lieu à ce mot d'un consulaire: *C'est un malheur d'obéir à un prince sous qui rien ne soit permis à personne: c'en est un aussi, que tout soit permis à tous.* Tacite loue cependant Nerva d'avoir su allier deux choses autrefois incompatibles, la souveraineté & la liberté. Un bon prince a toujours droit aux hommages des bons citoyens, malgré ses fautes. 96. Nerva vertueux, mais foible.

Les prétoriens, qu'une sévère discipline pouvoit à peine contenir, abusèrent bientôt de la foibleſſe du gouvernement. Ils se soulevèrent; ils demandèrent qu'on leur livrât les meurtiers de Domitien. Ni les prières de l'empereur, ni ses remontrances ne purent les appaiſer. Ils le virent sans émotion leur tendre la gorge, & ils arra- Les prétoriens abusent de sa foibleſſe, & il adopte Trajan.

chèrent de lui ce qu'ils vouloient. Alors Nerva, pour ſe ménager un appui, qui ſoutînt en même tems l'empire, adopta Trajan, l'homme le plus digne de commander aux nations. Celui-ci faiſoit la guerre en Pannonie, ſans penſer à la fortune. Il gouverna quelques mois ſous le nom de l'empereur, dont la mort auroit été un grand malheur, s'il n'avoit pas dû lui ſuccéder. Nerva mourut des ſuites d'un accès de colère contre un ſénateur qui méritoit punition.

TRAJAN.

98.

TRAJAN, né en Eſpagne, fils d'un perſonnage conſulaire, poſſédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la ſcience, auquel il ſuppléoit par ſon eſtime pour les ſavans. Un ſeul trait fera juger de ſes principes. En mettant un nouveau préfet du prétoire en poſſeſſion de ſa charge, il lui dit : *Servez-vous de cette épée pour moi, ſi je gouverne bien ; contre moi, ſi je fais mal.* Se regardant comme le chef & non comme le maître de l'état, il jura d'obſerver les lois ; il ne ſe diſtingua des ſénateurs que par une plus grande aſſiduité au travail, & vécut au milieu de ſes ſujets en père qui ne reſpire que le bonheur de ſes enfans. » Tels que j'ai ſouhaité que les empe- » reurs fuſſent à mon égard, quand j'étois ſimple » particulier, tel je veux être à l'égard des » particuliers, maintenant que je ſuis empereur. « Ce fut ſa maxime, & la règle de ſa conduite. La juſtice & la bonté règnoient donc dans ſa perſonne.

Trajan gouverne en chef de la république.

Belle maxime.

Il acheva de purger Rome de ces infâmes délateurs, qui faiſoient des crimes de tout aux innocens. Comme les accuſations étoient autoriſées

Délateurs réprimés.

par les lois, n'y ayant point de partie publique chargée de pourſuivre les criminels, il augmenta les peines établies contre les injuſtes accuſateurs.

Économie & diminution d'impôts.

Une de ſes principales attentions fut d'empêcher que, ſous prétexte de zèle pour ſes intérêts, on ne vexât les citoyens par des injuſtices de finance. *Le fiſc*, dit Pline, *dont la cauſe n'eſt jamais mauvaiſe que ſous un bon prince, perdit ſouvent ſon procès.* Une ſage économie, tréſor inépuiſable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts, ſans éprouver de beſoins.

Pantomimes chaſſés & rappelés.

Son exemple étoit ſi propre à réformer les déſordres, que le peuple demanda lui-même l'expulſion des pantomimes. On avoit contraint Nerva de les rappeler. Tel eſt l'empire d'un prince ſage & adoré, ſur les mœurs publiques, ſi ſouvent rebelles aux lois. Cependant il rappela dans la ſuite les pantomimes, parce que le peuple n'en pouvoit ſupporter long-temps la privation.

Titre de *Très-bon*, donné à Trajan.

Domitien avoit pris le titre de Dieu : les Romains donnèrent à Trajan celui de *Très-bon*. Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui ſe faiſoient tous les ans pour ſa proſpérité, il mit cette condition expreſſe : *S'il gouverne bien la république, pour l'avantage de tous.*

Les Daces, qui avoient ſoumis les

Senſible à la gloire des armes, auſſi grand capitaine que grand prince, il eut l'occaſion de ſe

ſignaler dans la carrière des héros. Les Daces, ſous leur roi Décébale, s'étoient rendus formidables à Domitien, qui ayant marché contre eux par oſtentation, avoit fini par leur payer un tribut. Trajan vouloit effacer cette flétriſſure du nom romain, & les mouvemens du roi barbare lui fourniſſoient de nouveaux motifs de guerre. Il refuſa le tribut, ſe mit à la tête d'une armée, défit les Daces, les ſoumit à des conditions de paix humiliantes. Les perfidies de Décébale l'engagèrent à une nouvelle expédition. Réſolu de conquérir la Dace, voiſine de la Thrace & de la Méſie, il conſtruiſit ſur le Danube un pont célèbre; (bien inférieur, comme l'a prouvé le comte Marſigli, à l'idée qu'en donne Dion Caſſius.) Décébale, vaincu, ſe tua lui-même; la Dacie devint une province de Rome, comprenant une partie de la Hongrie, la Tranſilvanie, la Valachie & la Moldavie. La colonne Trajane, qui ſubſiſte encore, eſt un monument du triomphe de Trajan ſur ces ennemis de l'empire.

Romains au tribut, ſont ſubjugués.

Pont du Danube.

Colonne Trajane.

Nous l'admirerions davantage, s'il ne s'étoit pas livré au goût dangereux des conquêtes. On le voit paſſer en Aſie, pour quelque ſujet de plaintes contre Choſroès, roi des Parthes; y conſacrer pluſieurs années à une guerre, dont il ne nous reſte aucun détail intéreſſant; conquérir

Conquêtes inutiles de Trajan en Aſie.

l'Arménie, la Méſopotamie & l'Aſſyrie; traverſer le golfe perſique; s'avancer juſqu'à l'Océan, & s'écrier avec l'ardeur d'un Alexandre : *Si j'étois plus jeune, je porterois la guerre dans l'Inde.* Mais forcé par une maladie de reprendre le chemin de Rome, il laiſſa le commandement à Adrien, qui ne put conſerver aucune de ces conquêtes. Des conquêtes ſolides ſont quelquefois un mal, parce qu'elles coûtent trop cher, ou attirent trop d'ennemis; que doit-ce être de conquêtes que l'on ne peut conſerver?

117. Il meurt en Cilicie.

Trajan mourut en Cilicie après un règne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas. On l'accuſe auſſi de penchans voluptueux très-condamnables. C'eſt un prodige étonnant, que les foibleſſes de l'homme n'aient point nui aux devoirs du ſouverain.

Trajan fut-il perſécuteur des chrétiens?

Un tel prince, dont la clémence a mérité tant d'éloges, peut-il être regardé comme un perſécuteur des chrétiens? On compte, à la vérité, pluſieurs martyrs ſous ſon règne. Mais les émeutes populaires, les préventions des magiſtrats, la haine contre les Juifs toujours diſpoſés à la révolte, l'idée de judaïſme attachée à la nouvelle religion, les aſſemblées des fidèles taxées de

révolte ſacrilège ; c'eſt ce qui occaſionna les ſupplices dans pluſieurs provinces, ſans qu'il y eût d'édit général contre eux.

Rien n'eſt plus connu que la lettre de Pline, gouverneur de Bithynie, & la réponſe de Trajan, ſur la manière dont il falloit les traiter. Pline, ne leur imputant que de folles ſuperſtitions, & rendant témoignage de leurs bonnes mœurs, conſulte le prince, lui propoſe les voies de douceur qu'il a ſuivies ; aſſure d'après ſon expérience, qu'on peut ramener un grand nombre de chrétiens, ſi on leur ouvre la porte du repentir. Trajan approuve ſa conduite, & décide qu'il ne faut ni faire de recherches contre les chrétiens, ni recevoir de dénonciations ſans ſignature ; mais qu'il faut les punir, s'ils ſont amenés au tribunal, & convaincus. On s'eſt beaucoup récrié contre cette déciſion. Trajan & Pline, ignorant la ſainteté du chriſtianiſme, qui s'étendoit tous les jours, vouloient en arrêter les progrès, mais épargner, autant qu'il étoit poſſible, le ſang de ſes ſectateurs. Ils conſidéroient les chrétiens comme une ſecte ennemie de toute religion connue, révoltée contre les cérémonies & les uſages de l'empire, attachée à des principes inconciliables avec l'ordre établi, d'autant plus ſuſpecte enfin, qu'elle ſe cachoit dans les ténèbres. Un tel préjugé, ſi

Lettre de Pline en leur faveur.

Réponſe de Trajan.

difficile alors à détruire, eût certainement inſpiré plus de rigueur, ſi le prince & le magiſtrat avoient eu peu d'équité.

Les Pline, Tacite, Juvénal, Plutarque.

Pline le Jeune, fils adoptif & neveu du Naturaliſte, fut un des ornemens de ce beau règne, ainſi que Tacite ſon ami ; tous deux moins diſtingués par les honneurs du conſulat, que par leur probité, leurs talens & leurs ouvrages. *Siècle heureux*, dit Tacite, *où il eſt permis de penſer ce qu'on veut, & de dire ce qu'on penſe!* Cette liberté ſi favorable au génie, ſi utile aux nations quand elle ſe renferme dans de juſtes bornes, fit naître les chefs-d'œuvre de l'hiſtorien, & les ſentimens de vertu qui animent les ouvrages de l'orateur. Juvénal écrivit alors ſes ſatires, où les vices ſont attaqués avec véhémence ; mais où l'on ne trouve point les graces touchantes de la ſageſſe. Trajan aima le ſage Plutarque, & le fit conſul. Ce Béotien a fait de l'hiſtoire une école de morale : il mérite par-là les plus grands éloges.

ADRIEN.

UNE adoption vraiſemblablement ſuppoſée, puiſqu'elle n'étoit ſignée que de Plotine, femme de Trajan, fut le titre ſur lequel Adrien, proche parent de ce prince qui ne l'aimoit point, fonda ſes droits à l'empire. S'étant fait proclamer d'abord à Antioche par les ſoldats, il écrivit au ſénat pour s'excuſer d'avoir prévenu ſes ſuffrages, & cédé à l'empreſſement des légions. Cette ruſe politique annonce un ambitieux, plus jaloux de la puiſſance que de la réputation de droiture. Les belles paroles qu'il répéta ſouvent dans la ſuite : *Je gouvernerai la république, non comme mon bien propre, mais comme celui du peuple*, prouvent ſeulement qu'il ſavoit emprunter le langage de la vertu. Avec beaucoup d'eſprit & de connoiſſances, Adrien tint quelquefois une conduite équivoque, où le mal mêlé au bien rend ſes motifs ſuſpects. On peut ſe tromper ſur ſes motifs : ſon gouvernement n'en mérite pas moins d'éloges à pluſieurs égards.

117. Adrien ſe fait proclamer par les ſoldats.

Sa conduite équivoque.

Comme Trajan, Nerva & Titus, il promit d'abord de ne faire mourir aucun ſénateur. Cependant quatre conſulaires furent mis à mort au ſujet d'une conſpiration. Il aſſura que c'étoit

Il abandonne les conquêtes de Trajan, & préfère la tranquillité de l'état.

malgré lui; on ne le crut point. Les conquêtes de Trajan abandonnées; le pont du Danube détruit, ſous prétexte d'arrêter les courſes des barbares; la paix avec les Sarmates & les Roxolans, (habitans de la Pologne) achetée par des penſions, pouvoient paroître des preuves de lâcheté au commencement de ce règne. Mais la tranquillité publique fut un bonheur pour l'état. Adrien déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fiſc: ſommes immenſes qu'on fait monter à neuf cents millions de ſeſterces. Il diſtribua des largeſſes à chaque citoyen. En traitant le ſénat avec la plus grande conſidération; en ſe montrant affable, modeſte, populaire, il effaça les impreſſions déſavantageuſes qu'on avoit conçues. Il pardonna même les injures, & dès qu'il fut le maître: *Vous voilà ſauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devoient craindre davantage ſon reſſentiment.

Ses vertus apparentes.

La politique ou la vanité étoit apparemment le motif de cette clémence, puiſqu'elle ſe démentit en pluſieurs occaſions. Jaloux du mérite, ombrageux, défiant, l'empereur devint injuſte envers ſes meilleurs amis. Similis, préfet du prétoire, averti par la chute des autres, prévint ſa diſgrace, & ſe retira lorſqu'il étoit en faveur. Après ſept années de retraite paiſible à la cam-

Il devient injuſte.

Retraite de Similis.

pagne, il mourut en faiſant cette épitaphe très-philoſophique : *Ci-gît Similis, qui a paſſé ſoixante & ſeize ans ſur la terre, & qui n'en a vécu que ſept.* Pour un courtiſan ordinaire, ç'auroient été ſept ans de mort.

Adrien fait de bonnes lois.

Adrien mérita le titre de légiſlateur, par des ordonnances pleines de ſageſſe. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie & de mort ſur leurs eſclaves ; il reſtreignit conſidérablement la loi barbare, qui ordonnoit le ſupplice de tous les eſclaves d'un maître aſſaſſiné : il commença enfin à rétablir les droits précieux de la nature.

Son édit perpétuel.

De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les lois étoient interprétées d'une manière trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures déciſions, & en compoſa un édit perpétuel pour ſervir de loi permanente.

Il veille à l'adminiſtration de la juſtice.

Il veilla principalement ſur l'adminiſtration de la juſtice dans les provinces, ſur la conduite des gouverneurs & des magiſtrats ; objet ſi eſſentiel dans un vaſte état, où l'injuſtice ſe dérobe, dans l'éloignement, aux yeux du ſouverain, quelquefois malgré ſa vigilance.

Il maintient la diſcipline militaire.

La diſcipline militaire ne fut pas moins obſervée. Le prince donnoit l'exemple aux ſoldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une peſante armure. Exact ſans petiteſſe, ſévère avec

douceur, libéral avec prudence, il ſe fit adorer des ſoldats en les aſſujettiſſant au devoir. Le calme & la ſécurité furent le fruit de ſes ſoins.

Il parcourt l'empire.

De longs voyages, entrepris par curioſité & par zèle politique, loin de nuire à ſon autorité & à ſes affaires, lui procurèrent l'avantage de voir tout de ſes propres yeux, & de réformer les abus dans les provinces. Il parcourut ainſi l'immenſe étendue de l'empire. Il éleva dans la Grande-Bretagne, un mur depuis l'embouchure de la Tine juſqu'au golfe de Solway, pour garantir des incurſions la partie méridionale de l'île. Sa préſence fut utile par-tout.

Sa lettre ſur les Egyptiens, les Juifs & les Chrétiens.

Une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie donne une très-mauvaiſe idée de l'Egypte. Il n'y trouva, dit-il, que légéreté, caprice, ingratitude. Les Juifs & les Chrétiens de cette ville ne connoiſſoient, ſelon lui, d'autre dieu que leur intérêt. Le commerce & les richeſſes d'Alexandrie avoient, ſans doute, altéré les mœurs de pluſieurs chrétiens. Les vrais diſciples de l'évangile étoient peu connus.

134. Révolte des Juifs.

Quant aux Juifs, toujours les mêmes, fanatiques, ſéditieux & rebelles, les malheurs qu'ils avoient éprouvés ne les rendoient que plus intraitables. Un temple, élevé à Jupiter dans Jéruſalem, ranima juſqu'à la fureur leur haine contre les

Romains. Ils crurent trouver le meſſie dans Barcochébas; brigand, qui prit hardiment ce titre. Ils ſe raſſemblèrent ſous ſes drapeaux; & la révolte fut ſi violente, qu'Adrien rappela de la Grande-Bretagne Julius Sévérus, excellent général, pour l'envoyer en Judée. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatiſme. On compte cinq cents quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reſte fut vendu & tranſporté ailleurs. Ils eurent défenſe de remettre les pieds dans Jéruſalem, que l'empereur rebâtit ſous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs deſcendans, diſperſés par tout l'univers, n'ont ceſſé de haïr les autres peuples, & d'être en butte à leurs mépris & à leurs outrages.

Ils ſont exterminés ou diſperſés.

138. Adrien adopte Antonin, & meurt.

Une maladie de langueur, dont Adrien fut attaqué, aigrit ſon caractère, le rendit cruel: il verſa le ſang de pluſieurs illuſtres perſonnages. N'ayant point d'enfans, il adopta Vérus, mépriſable par ſes vices. Heureuſement Vérus ne jouit pas long-temps de ſa fortune. L'adoption d'Antonin effaça la honte de ce premier choix. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire, & il balança s'il l'accepteroit. Adrien, voulant ſe tuer dans un accès de mélancolie, demandoit des armes, du poiſon: Antonin empêcha de lui obéir. Après la mort de l'empereur, il obtint avec peine du

ſénat, que ſes actes ne fuſſent point abolis, & qu'on le mît au rang des dieux, ſelon la coutume.

Jalouſie d'Adrien pour les gens de lettres.

Si Adrien n'eut que de fauſſes vertus, il mérita cependant d'être compté parmi les grands princes; il fit le bonheur de ſes peuples. A la ſcience du gouvernement, il joignoit le goût des lettres & des arts. Mais les hommes habiles, admis à ſa familiarité, ſe trouvoient expoſés à ſa jalouſie, dont les ſuites étoient dangereuſes. Le philoſophe Favorin, quoique libre dans ſes ſentimens, lui céda un jour ſur quelque point de grammaire que l'empereur décidoit mal. Les amis de Favorin blâmèrent ſa condeſcendance: *Vous avez tort*, leur dit-il; *celui qui a trente légions à ſes ordres peut-il ſe tromper?* On connoît les mœurs d'Adrien par ſa paſſion pour l'infâme Antinoüs, à qui il conſacra des temples.

Trait de Favorin.

Florus, Suétone, Arrien, Epictète.

Florus & Suétone écrivirent ſous ce règne, ainſi qu'Arrien, diſciple d'Epictète, homme d'état, & hiſtorien fort ſupérieur aux deux autres. L'hiſtoire romaine, depuis Tacite, n'eſt qu'un amas de faits mal digérés. La philoſophie morale d'Epictète eſt plus eſtimable. Il réduiſoit ſa doctrine à ces deux points; *ſouffrir avec patience*, *jouir avec modération*. Il pratiqua ce qu'il enſeignoit, & ſa vertu fut éprouvée par l'infortune.

ANTONIN.

ANTONIN.

438. Vertus d'Antonin.

QU'ON ſe repréſente ſur le trône un vrai philoſophe, orné de toutes les vertus, n'ayant aucun vice; conſacrant ſa vie entière au bien public; citoyen avec les citoyens; père de la patrie, non par un ſimple titre qu'on proſtituoit aux plus méchans empereurs, mais par les actions qui honorent plus que le titre: tel fut le ſage Antonin, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illuſtrée depuis peu de temps. S'il avoit eu pour hiſtorien un Tacite, ſon règne de vingt-deux ans fourniroit les meilleures leçons de vertu & d'humanité. Nous ne trouvons que des traits épars. Il ſuffit d'en rapporter quelques-uns.

Quelques traits qui peignent ſes ſentimens.

Dès le commencement, Antonin ſignala ſa clémence, en arrêtant les recherches au ſujet d'une conſpiration. *Quel malheur pour moi*, dit-il, *ſi l'on trouvoit que je ſuis haï d'un grand nombre de mes concitoyens?* Non-ſeulement il ménageoit avec ſoin les finances de l'état, mais il regardoit ſon propre bien comme celui de la république. Sa femme Fauſtine lui reprochant de prodiguer ſon patrimoine, pour épargner le tréſor, il répondit: *Nous n'avons plus de propriété,*

Son bien eſt celui de l'état.

Penſions ſupprimées.

depuis que nous ſommes parvenus à l'empire. Ces ſentimens généreux ne l'empêchèrent pas de retrancher pluſieurs penſions, accordées ſans raiſon ſur le tréſor; *car*, dit-il, *c'eſt une choſe indigne & cruelle, que la république ſoit rongée par ceux qui ne lui rendent aucun ſervice.* Une économie ſi raiſonnable vaut mieux ſans doute que l'extrême libéralité de Titus.

Lois remarquables.

On cite deux ſages ordonnances de l'empereur. Par la première, il défend de pourſuivre pour le même crime un homme qui en a été abſous. Par la ſeconde, il abolit la coutume qui faiſoit paſſer au fiſc ou à d'autres familles, la ſucceſſion d'un père devenu citoyen romain, dont les enfans étoient demeurés citoyens de leur ancienne patrie. Saint Auguſtin loue une troiſième ordonnance, en vertu de laquelle un mari, qui pourſuivoit ſa femme pour adultère, devoit être puni comme la femme, s'il ſe trouvoit coupable du même crime. Mais, quoique le crime paroiſſe égal de part & d'autre, les ſuites ne le ſont pas relativement à la ſociété; & cette différence mérite l'attention du légiſlateur.

161. Mort de l'empereur.

Antonin mourut univerſellement regretté, à l'âge de ſoixante-treize ans. Il avoit adopté, du vivant de ſon prédéceſſeur, Marc-Aurèle & Vérus. Mais, juſte appréciateur du mérite, il avoit donné

ſa fille en mariage au premier, qui méritoit toute ſa confiance; & il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne reſpiroit que les plaiſirs. C'étoit déſigner ſon ſucceſſeur. Il laiſſa le nom d'Antonin ſi reſpectable, que tous les empereurs, pendant près d'un ſiècle, ſe firent gloire de le porter, comme celui d'Auguſte. Très-peu furent capables de le ſoutenir.

MARC-AURÈLE.

161. Marc-Aurèle élu avec Vérus par le sénat.

DEPUIS que Nerva & Trajan avoient rendu au sénat une partie de sa dignité, & banni les terreurs du despotisme, on ne voyoit plus les armées maîtresses de l'empire. Le sénat élisoit ou sembloit élire l'empereur, comme un premier magistrat. Nous avons vu Adrien reconnoître ce droit, foible monument de l'ancienne liberté. Marc-Aurèle fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus, son frère adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collègue. Ensuite l'un & l'autre se transportèrent dans le camp des prétoriens, & leur promirent à chacun vingt mille sesterces; car il eût été dangereux de se dispenser de cette largesse, malheureusement établie.

Le premier trop généreux à l'égard de l'autre.

Ainsi deux princes partagèrent la puissance pour l'exercer en commun. On ne peut trop admirer Marc-Aurèle, si l'on ne considère que l'homme qui sacrifie un tel intérêt. Mais le bien public fut en quelque sorte sacrifié au désintéressement particulier. Vérus, esclave de la débauche, sans vertu, sans courage, pouvoit-il être élevé à l'empire par le plus vertueux des

princes? L'exceſſive bonté eſt un mal. C'eſt le ſeul qu'on puiſſe reprocher à Marc-Aurèle.

162. Excès de Vérus.

Eſpérant que la guerre feroit ſortir ſon collègue des pièges de la volupté, il ſe déchargea ſur lui du ſoin de dompter les Parthes, qui avoient envahi l'Arménie & défait une armée romaine. Vérus partit, s'arrêta par-tout où il trouvoit de l'amuſement, fixa ſon ſéjour à Antioche; & pendant quatre ans que dura la guerre, il s'abandonna aux plus honteuſes paſſions. Ses généraux remportèrent pour lui des victoires. Il revint décoré de titres pompeux, abruti par le vice, mépriſant les conſeils de ſon frère, prêt à dévorer l'état pour ſatisfaire ſes penchans. Un ſeul feſtin lui coûta, dit-on, ſix millions de ſeſterces, quoiqu'il n'y eût que douze convives : les préſens qu'il leur fit, en eſclaves, en vaiſſelle & en voitures, entraînèrent cette horrible & folle dépenſe.

Conduite admirable de Marc-Aurèle.

D'un autre côté, Marc-Aurèle juſtifioit le mot de Platon : *Les peuples ſeront heureux, quand ils auront des philoſophes pour rois, ou que leurs rois ſeront philoſophes.* Il ne commandoit point au ſénat; il prenoit & ſuivoit ſes conſeils. Nul ſénateur n'étoit plus exact que lui aux aſſemblées. Econome du bien public, il ne croyoit pas même pouvoir récompenſer les ſoldats, au préjudice du peuple. Après une victoire, il leur dit :

Ce que l'on vous donneroit au-delà de ce qui vous eſt dû, il faudroit le tirer du ſang de vos pères & de vos proches. Dans un beſoin preſſant, où l'augmentation des impôts ſembloit néceſſaire, il vendit ce qu'il y avoit de plus précieux au palais, plutôt que de vexer les provinces; déclarant qu'il racheteroit ces meubles de ceux qui voudroient les revendre.

Il n'outroit point la ſageſſe.

Modèle de toutes les vertus, zélé pour les mœurs, il n'outroit rien, parce qu'il connoiſſoit les foibleſſes de la nature. *Ne pouvant faire les hommes tels qu'on ſouhaiteroit*, diſoit-il ſagement, *il faut les ſupporter tels qu'ils ſont, & en tirer tout l'avantage poſſible.* Maxime excellente, qui doit faire ſentir aux enthouſiaſtes la vanité de leurs ſyſtêmes de perfection. C'eſt par ce principe que Marc-Aurèle ſe prêta au goût ou plutôt à la manie des Romains pour les ſpectacles, même pour les pantomimes; il en donna de magnifiques, il y aſſiſtoit, mais en s'occupant des affaires d'état.

Il marche avec Vérus contre les Germains.

Cependant pluſieurs nations germaniques, du côté de la Pannonie & du Danube, Quades, Jazyges, Marcomans ſur-tout, menaçoient les frontières de l'empire. Marc-Aurèle marcha contre eux avec Vérus; car l'expérience lui avoit appris que ce prince ne pouvoit gouverner ſeul, ſans

faire beaucoup de mal; ni commander ſeul les armées, ſans expoſer l'état à de grands malheurs. La mort ſubite de Vérus diſſipa les inquiétudes que ſes vices lui inſpiroient. Il le regretta peu, ſans doute; mais le ſoupçonner, comme firent quelques-uns, d'avoir avancé ſes jours, c'eſt la plus abſurde méchanceté. On lui reprocheroit ſeulement avec raiſon l'apothéoſe d'un tel homme, ſi l'uſage n'avoit conſacré cette ridicule cérémonie.

169. Mort de Vérus.

L'empereur reſta cinq ans en Pannonie, ſupportant des fatigues prodigieuſes, & les rendant à peine ſupportables aux troupes par ſon exemple. Il remporta ſur les barbares une victoire célèbre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouroient de ſoif. Tout-à-coup ſurvint un orage qui leur procura de la pluie, & qui accabla de grêle & de foudres les ennemis. Selon des auteurs eccléſiaſtiques, les prières de la légion fulminante, qu'ils diſent toute compoſée de chrétiens, furent cauſe de ce prodige; & Marc-Aurèle le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais, comme la vérité du chriſtianiſme eſt indépendante de pareilles traditions, nous ne craindrons pas d'avouer avec d'excellens critiques, les Pagi, les Tillemont, &c. l'incertitude d'un fait dénué de preuves ſolides. On voit ſur la colonne Antonine, Jupiter *pluvius*,

Guerre de Pannonie.

Légion *fulminante*; miracle douteux.

donner la pluie aux ſoldats : Marc-Aurèle auroit-il confondu le dieu des chrétiens avec Jupiter ? Il eſt certain d'ailleurs que la légion fulminante portoit ce nom ſous Trajan : elle ne le reçut donc pas de la reconnoiſſance de Marc-Aurèle. Enfin ſa lettre n'exiſte plus, & celle qu'on lui attribue eſt évidemment ſuppoſée. La perſécution qu'eſſuyèrent bientôt les chrétiens, pourroit tenir lieu d'autre preuve *.

Paix accordée aux Germains.

Quelques redoutables que fuſſent les Germains, ils devoient infailliblement céder aux efforts d'une armée nombreuſe, bien diſciplinée, & invincible ſous un ſi grand empereur. Ils demandèrent la paix & l'obtinrent. On leur permit même d'établir des colonies dans les provinces, où ils vouloient entrer par force. Ce peuple indomptable & avide n'attendoit que l'occaſion de tout envahir.

175. Révolte de Caſſius.

Un ennemi plus dangereux s'éleva contre Marc-Aurèle. Avidius Caſſius, grand homme de guerre, affectant la ſévérité des mœurs antiques, rigide zélateur de la diſcipline, avoit commandé avec beaucoup de ſuccès dans la guerre des Parthes. Il étoit chargé de réformer les légions de Syrie. Extrêmement ambitieux ſous les dehors d'un zèle républicain, il ſe révolta contre

* Voyez *Mémoire de l'Académie des Inſc.*, t. 18.

l'empereur en ſemant le faux bruit de ſa mort, & ſe fit proclamer par ſes ſoldats. Marc-Aurèle reçut cette nouvelle en Pannonie : il ne ſe plaignit que de l'ingratitude de Caſſius, il ne témoigna que le déſir de lui pardonner après la victoire. Mais il n'eut pas beſoin de combattre : le rebelle fut aſſaſſiné, trois mois après ſa révolte, par deux de ſes officiers. Sa famille & ſes complices éprouvèrent la clémence de l'empereur, comme il l'eût ſans doute éprouvée lui-même.

Bonté exceſſive de l'empereur pour ſa femme Fauſtine, & pour Commode ſon fils.

Ce bon prince, nous l'avons déja obſervé, commit des fautes par ſa bonté même, quelquefois trop molle & preſque lâche. Fauſtine ſon épouſe étoit une autre Meſſaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ſes débauches. Il la décora d'un titre inconnu, & l'appela *mère des camps & des armées*. Il lui fit rendre, après ſa mort, les honneurs divins, & éleva des monumens à ſa mémoire. Père indulgent à l'excès, quoique ſon fils Commode fût un monſtre, pour lui aſſurer l'empire, il lui conféra la puiſſance tribunitienne, & le fit déclarer Auguſte ; exemple inoui juſqu'alors. Il chaſſa enſuite du palais les hommes ſans mœurs, dont le jeune prince étoit aſſiégé ; mais il les rappela, pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle ; & Commode ne mit plus de frein à

ſes paſſions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner; il pouvoit en faire ſon fils par l'adoption; la forme du gouvernement établi ne déterminoit point ſon ſucceſſeur, & la tendreſſe paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut guère l'excuſer, qu'en ſuppoſant que cette tendreſſe l'aveugloit.

180. Mort de Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle mourut en Pannonie, où la guerre des Marcomans l'avoit rappelé. Son règne fit reſpecter la véritable philoſophie, qui fait des ſages & non des diſcoureurs. » La ſecte des ſtoï-

Le ſtoïciſme en vigueur.

» ciens, dit Monteſquieu, s'étendoit & s'accrédi-
» toit dans l'empire. Il ſembloit que la nature hu-
» maine eût fait un effort pour produire d'elle-
» même cette ſecte admirable, qui étoit comme
» les plantes que la terre fait naître dans des lieux
» que le ciel n'a jamais vus..... On ſent en ſoi-
» même un plaiſir ſecret lorſqu'on parle de cet
» empereur; on ne peut lire ſa vie ſans une
» eſpece d'attendriſſement: tel eſt l'effet qu'elle
» produit, qu'on a meilleure opinion de ſoi-même,
» parce qu'on a meilleure opinion des hommes «.

Les Maximes de Marc-Aurele.

La lecture des Maximes de Marc-Aurèle élève l'ame, auſſi bien que le tableau de ſa vie. On y voit un ſouverain philoſophe tout pénétré de ſes devoirs, ne reſpirant que juſtice & humanité; comptant pour rien tout mérite de parade,

auquel manque le fondement du vrai mérite, la vertu. Il en compoſa une partie dans ſon camp, lorſqu'il faiſoit la guerre aux barbares. Rien de plus touchant & de plus noble que la ſimplicité avec laquelle il ſe retrace les bonnes leçons, les bons exemples, qu'il a reçus de ſes parens & de ſes maîtres. Il remercie les dieux de n'être pas tombé entre les mains de quelque ſophiſte, qui ne l'auroit entretenu que de frivoles ſubtilités; d'avoir appris de l'un, à mener ſans affectation une vie dure; de l'autre, à conſulter la raiſon dans les plus petites choſes; de celui-là, à ne jamais dire ſans néceſſité *je n'ai pas le temps*, quand il s'agit de remplir des devoirs d'humanité ou d'amitié; de celui-ci, à ne point relever les fautes d'un ton choquant, mais à reprendre avec adreſſe ſans paroître donner des leçons, &c. Il caractériſe ſon père Antonin, en diſant: » Qu'il » faiſoit toujours ce qu'il devoit faire, qu'il étoit » toujours où il devoit être, qu'il ſembloit » trouver le loiſir dans les occupations, lors » même qu'il étendoit ſes ſoins aux moindres » objets. « En un mot, cet ouvrage peint l'ame de Marc-Aurèle.

Impoſteurs ſous le manteau de philoſophes.

Sous un tel prince, la philoſophie morale ne pouvoit manquer d'être floriſſante. Mais, comme on abuſe de tout, pluſieurs couvrirent leurs paſſions

du manteau de philoſophe, & furent hypocrites pour s'inſinuer dans la confiance d'un ſage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux ſages, ainſi que les faux dieux. C'eſt par lui que nous connoiſſons deux célèbres impoſteurs, Pérégrin & Alexandre. Le premier, ſouillé de crimes, ſe fit chrétien, devint prêtre, fut mis en priſon à Rome, où les chrétiens le révéroient comme un confeſſeur & un martyr. Remis en liberté, exclu enſuite de la ſociété chrétienne pour quelque faute, il joua le rôle de cynique, inſulta tout le monde, s'attira la haine & le mépris, & ſe brûla ſolennellement aux jeux olympiques, croyant acquérir par ce moyen la gloire d'Hercule. Alexandre ſe donna pour prophète. Il trompa vingt ans le peuple crédule, quelquefois même les grands. Il invectivoit contre les chrétiens & contre les épicuriens, les accuſant tous d'athéiſme, parce qu'ils tâchoient de le décrier.

Pérégrin & Alexandre, dépeints par Lucien.

Les principaux philoſophes de ce règne ſont Celſe, ennemi mortel du chriſtianiſme, dont Origène a réfuté les écrits; Sextus Empiricus qui, en exagérant la foibleſſe de la raiſon, eſt tombé dans le pyrrhoniſme; Apulée, africain, qu'on accuſa de magie, & que les payens ont comparé à Jéſus-Chriſt, comme Apollonius de Tyane. Galien, le reſtaurateur de la mé-

Celſe, Empiricus, Apulée, Galien.

decine, mérita l'eſtime & la confiance de Marc-Aurèle.

Les chrétiens perſécutés dans la Gaule.

On ne peut guère attribuer à ce prince la violente perſécution, que les chrétiens ſouffrirent dans la Gaule. Il ne publia contre eux aucun édit; on aſſure même qu'il défendit de les accuſer comme chrétiens. Mais d'une part, le zèle fanatique du peuple & des magiſtrats, de l'autre, les atteintes portées ouvertement à la religion de l'empire, peut-être auſſi l'averſion des chrétiens pour les philoſophes & celle des philoſophes pour eux, ne pouvoient manquer de faire naître des orages. Le chriſtianiſme ſortoit de l'obſcurité, parce qu'il avoit des écrivains zélés contre le paganiſme, des miſſionnaires infatigables dans leurs travaux, & des martyrs dont la conſtance excitoit l'admiration.

COMMODE.

180. Commode révolte par ſes vices & ſa tyrannie.

APRÈS cinq règnes glorieux, on retombe dans les horreurs de la tyrannie. Telle eſt la pente trop naturelle des choſes humaines. Une ſuite de deux ou trois princes dignes du trône eſt comme un prodige. Preſque tous les autres ſemblent deſtinés à exercer la patience de leurs ſujets. Commode, qui n'avoit au commencement que de la foibleſſe, corrompu, dirigé par d'infâmes ſéducteurs, prit les mêmes goûts que Néron, & marcha ſur ſes traces, bien loin d'imiter Marc-Aurèle. Il finit la guerre de Germanie, en achetant la paix des barbares. Il entra en triomphe à Rome, ayant ſur ſon char un de ſes mignons. Livré aux débauches les plus monſtrueuſes, il ſe fit un jeu de verſer le ſang après s'être ſouillé d'infamies. Sa propre ſœur, Lucilla, fut le chef d'une conſpiration. Le jour qu'on devoit l'aſſaſſiner, Quintien, jeune ſénateur, qui vouloit porter le premier coup, tira ſon poignard en criant : *Voilà ce que le ſénat t'envoie.* On eut le temps de ſaiſir le téméraire. Le complot échoua : Lucilla fut miſe à mort, avec pluſieurs hommes de marque. Deux frères, inſéparablement unis, diſtingués

Conſpiration de ſa ſœur.

par le mérite littéraire comme par les ſervices & les dignités, Maximus & Condianus, qui avoient eu enſemble le conſulat, qui avoient compoſé enſemble un ouvrage, périrent enſemble, victimes de la tyrannie. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le ſénat en averſion; & ce corps illuſtre, que les bons princes avoient tiré de l'eſclavage, fut opprimé plus que jamais.

Conjuration de Pérennis, découverte par un philoſophe cynique.

Pérennis, préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de baſſeſſes, & en ſupplantant les miniſtres que Marc-Aurèle avoit donnés à ſon fils. Il gouvernoit l'état en tyran. Son ambition viſoit plus haut. On l'accuſe d'avoir conſpiré la mort de ſon maître, pour s'emparer du trône. Un philoſophe cynique, montant ſur le théâtre, en préſence de l'empereur qui aſſiſtoit à des jeux, révéla les complots de Pérennis. Ce favori fit pendre auſſi-tôt le philoſophe, mais le prince trembla. Les ennemis du miniſtre profitèrent de l'occaſion. On fournit des preuves contre lui; il fut déclaré ennemi de la patrie, livré aux ſoldats & maſſacré. Cléandre, vil affranchi, lui ſuccéda pour commettre de nouveaux crimes. Une ſédition violente en fut le fruit; & Commode, auſſi timide que cruel, lui fit trancher la tête pour calmer la multitude.

Affranchi, vil & odieux miniſtre.

Cruautés, débauches & baſſeſſes de l'empereur.

Dès-lors, toujours agité de défiances & de terreurs, abhorrant les hommes de mérite, écoutant tous les calomniateurs, il ne ceſſa de multiplier les ſupplices, ſur-tout contre ceux dont les richeſſes excitoient ſa cupidité. Son beau-frère, ſon neveu, ſa couſine-germaine, ſix conſulaires à la fois, périrent par ſes ordres. En même temps, il joignoit aux excès de la débauche ceux de la folie; il aſpiroit à la gloire de tuer dans l'amphithéâtre à coups de flèches, des lions & d'autres bêtes féroces; il prit le titre d'*Hercule romain*, comme s'il eût égalé Hercule par ces frivoles exploits; ſon ambition le fit deſcendre dans l'arène en qualité de gladiateur; il remporta pluſieurs victoires ſur les hommes dévoués à ce vil métier; & il ſe glorifia du titre de *ſécuteur*, auſſi ridicule que celui d'*Hercule romain*. C'étoit le nom de certains gladiateurs qui combattoient les *rétiaires*.

192.

Le tyran aſſaſſiné par ſa concubine.

Ce monſtre, également mépriſé & déteſté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largeſſes; il mettoit toute ſa politique à corrompre les ſoldats par une pernicieuſe licence. Il n'épargnoit du reſte perſonne, & ſe faiſoit de ſes propres domeſtiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liſte de gens de ſa maiſon, qu'il dévouoit à une mort prochaine. On la découvrit par haſard, preſque

preſque au moment de l'exécution. Marcia, celle de ſes femmes qu'il avoit le plus aimée, * proſcrite avec les autres, ſe hâte de prévenir le moment fatal. Elle forme un complot, elle empoiſonne le tyran, & le fait enſuite étrangler par un gladiateur. Le ſénat, le peuple, ſignalèrent leur haine contre ſa mémoire. A l'âge de trente & un ans, il avoit, en quelque ſorte, épuiſé les horreurs de la ſcélérateſſe.

Il falloit que les Romains fuſſent étrangement corrompus, pour que les règnes de pluſieurs princes vertueux ne les euſſent pas mis à couvert d'une ſi abominable tyrannie. Sans l'aviliſſement extrême d'une nation ſervile, à laquelle il ne reſtoit ni principes, ni mœurs, ni ſentimens, conçoit-on qu'un prince eût été capable de ſe livrer à des excès, dont l'hiſtoire des barbares n'offre preſque aucun exemple ? C'eſt toujours en partie la faute des peuples, lorſque l'ivreſſe du pouvoir va au point de franchir audacieuſement toutes les bornes. L'opinion publique, ſi elle a quelque choſe de mâle & de généreux, ſuffit ſouvent pour faire reſpecter les lois à ceux

Aviliſſement des Romains.

* Elle favoriſoit les chrétiens, & ils ne furent point perſécutés ſous le règne de ce tyran.

qui les violeroient peut-être impunément. Les mœurs publiques, ſi elles reſpirent la vertu & le courage, ont encore bien plus de force.

PERTINAX. — DIDIUS JULIANUS.

PERTINAX étoit un vieillard de baſſe naiſſance, qui, ſous Marc-Aurèle, s'étoit élevé par ſes ſervices militaires & par ſes vertus. Juſte, intègre, tempérant, modeſte, zélé pour la diſcipline & pour le bon ordre, il méritoit de règner, & de réparer les maux du dernier règne. Echappé à la tyrannie de Commode, peut-être parce qu'on mépriſoit ſon origine, dont il ne rougiſſoit point; il dut l'empire à Létus, préfet du prétoire, le chef de la conjuration. Létus le mena au camp des prétoriens; & les engagea, preſque malgré eux, à le proclamer, moyennant une promeſſe de douze mille ſeſterces par tête. Le ſénat & le peuple reconnurent avec tranſport un prince vraiment reſpectable. Il vendit, pour les largeſſes promiſes, & malheureuſement néceſſaires, tout ce que le luxe inſenſé de Commode avoit amaſſé de précieux. Il ſe hâta d'exécuter un plan de réforme, trop ſublime peut-être & trop hardi dans les circonſtances, mais digne d'une grande ame qui ſe dévoue pour la patrie.

193. Pertinax élevé à l'empire par les ſoldats.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les lois reprennent

Sageſſe de ſon gouvernement.

vigueur, les dettes ſont acquittées, les finances ſont rétablies : il y a même des fonds pour les ouvrages publics ; tant l'économie procure de reſſources, quand on renonce aux faſtueuſes dépenſes ! Pertinax trouve le moyen d'augmenter ſes revenus ſans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs, par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit perſuadé avec raiſon que l'agriculture eſt une mine inépuiſable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Les prétoriens l'aſſaſſinent.

Mais les prétoriens avoient trop goûté la licence, pour ſe ſoumettre patiemment à la diſcipline. Un prince réformateur leur paroiſſoit un tyran. Létus lui-même, qui n'avoit fixé leur choix ſur Pertinax qu'avec des vues ambitieuſes, les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais ; ils aſſaſſinèrent ce grand homme. L'empereur mourut ſans ſe défendre, enveloppé de ſa toge, & invoquant Jupiter vengeur. Il avoit obtenu du ſénat la grace d'un ſénateur coupable de conſpiration. Son règne de trois mois méritoit l'immortalité. Sa mort eſt un de ces événemens dont le principe entraîne une longue ſuite de calamités inévitables.

Ils mettent

On vit alors juſqu'où peuvent aller des ſoldats

ſans frein & ſans honte. Ils avoient donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchère. Deux acheteurs ſe préſentent, Sulpicianus, beau-père de Pertinax, & Didius Julianus, homme diſtingué par ſa naiſſance. Le dernier l'emporte, au prix de vingt-cinq mille ſeſterces pour chaque prétorien ; & la crainte oblige le ſénat de confirmer cet infâme marché.

l'empire à l'enchère.

Au moment que Julianus prenoit poſſeſſion du trône avili, le peuple indigné fit éclater ſon reſſentiment. On jette les yeux ſur Niger, gouverneur de Syrie, général de réputation. On l'invite à venger & à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur ; les provinces d'Orient le reconnoiſſent. S'il avoit uſé de diligence, tout lui aſſuroit un ſuccès facile. Mais, tandis qu'il s'amuſe avec trop de ſécurité, un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions de Pannonie étoient ſous les ordres de Septime Sévère, qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie, d'activité & d'adreſſe. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le déſir de le venger, il ſe fit proclamer lui-même, ſans paroître demander l'empire. A la vérité, il promit à chaque ſoldat une ſomme très-conſidérable ; moyen infaillible de perſuader. Voilà trois empereurs à-la-fois, dont le titre émane des ſoldats.

Trois empereurs à la fois, Didius, Niger & Septime Sévère.

Sévère marche à Rome, & ſe délivre de Didius.

Sévère marche vers Rome. Il ne trouve aucune réſiſtance. L'Italie ne connoiſſoit plus la guerre ; les troupes gardoient les frontières de l'empire, & les prétoriens étoient moins des ſoldats que des ſatellites. L'empereur conſterné offre de partager le pouvoir ſuprême. Le ſénat lui donne en effet pour collègue ſon ennemi. Sévère ne vouloit point de partage. Il s'avance avec une célérité prodigieuſe. Les prétoriens qu'il avoit gagnés, abandonnent Julianus ; bientôt le ſénat le condamne ; il eſt exécuté, en criant : *Quel crime ai-je commis ?* Cet imbécille vieillard, après avoir marchandé & acheté l'empire, ſe croyoit ſans reproche, parce qu'il n'avoit point commis de nouveau crime en ſoixante-ſix jours de règne. Du reſte, il faut l'avouer, la coutume fait ſouvent une telle illuſion, qu'elle efface juſqu'aux idées les plus lumineuſes de la morale. En voyant les largeſſes que chaque nouvel empereur prodiguoit par intérêt aux ſoldats, on ne s'habituoit que trop à regarder comme vénale la ſouveraineté même. Et de quoi peut-on rougir, dès que l'argent paroît conférer tous les droits ?

Didius exécuté.

SEPTIME SÉVÈRE.

193. Septime Sévère reçoit mal les sénateurs, & il casse les prétoriens.

ON craignoit Sévère à Rome, & ce n'étoit pas sans raison. Le sénat lui envoya des députés. Il les fit fouiller, avant de leur donner audience. Il les reçut au milieu de ses gardes; mais en les congédiant, il leur distribua des largesses. Tous ceux des prétoriens, qui avoient eu part au meurtre de Pertinax, furent envoyés au supplice. Sévère cassa les autres; son armée les enveloppoit: on les désarma, on les dépouilla. L'empereur les bannit, avec défense, sous peine de mort, de paroître à trente lieues de Rome. Il choisit dans ses légions les meilleurs soldats, pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes: cette garde étoit auparavant d'environ douze mille hommes: il la fit monter à plus de cinquante mille. Nous verrons dans l'histoire moderne quelques princes affermir le trône par de semblables coups d'autorité.

Il jure de ne point faire mourir de sénateur, mais ne tient point parole.

L'empereur ayant fait son entrée, à la tête d'environ soixante mille hommes, se rendit au sénat, exposa les motifs de sa conduite, annonça un gouvernement équitable & modéré, jura même de respecter la vie des sénateurs. Mais, si les prin-

Bretagne, qui pouvoit lui disputer le trône; & par cette association simulée, il avoit prévenu ses entreprises. Tranquille du côté de l'Asie, il ne pense qu'à se défaire d'Albin. Il lui ôte les prérogatives de César, il l'irrite pour avoir un prétexte de l'écraser. Ce général, voyant sa perte résolue, se fait proclamer empereur, & prend la route d'Italie. Sévère marche contre lui, remporte une victoire décisive entre Lyon & Trévoux. Albin se tue. L'empereur, après avoir insulté à son cadavre, envoie sa tête au sénat avec une lettre foudroyante, par laquelle il reproche aux sénateurs d'avoir eu de l'affection pour un rival qu'il s'étoit associé lui-même.

197. Mort d'Albin.

Cette victoire fut suivie de terribles exécutions. Loin de brûler les papiers d'Albin, à l'exemple d'autres généraux victorieux, il y chercha curieusement les noms de ses amis. Vingt-neuf, ou, selon Spartien, quarante & un sénateurs furent immolés aux soupçons & à la vengeance. Les honneurs divins que Sévère fit rendre à Commode, furent peut-être un plus grand outrage pour le sénat. Mais en même temps, les spectacles, les profusions, la licence, attachèrent le peuple & les soldats au gouvernement. Il fut permis aux soldats d'avoir leurs femmes dans les camps: la discipline militaire se relâcha tous les jours: Sé-

Sévère se livre à la cruauté, en flattant le peuple & les soldats.

vère s'en plaignit lui-même : * un prince moins habile en auroit ſans doute éprouvé les pernicieux effets. Il ne craignit point de retourner en Aſie, où les Parthes donnoient de l'inquiétude. Il y paſſa quelques années ; il y eut quelques ſuccès inutiles. Les Arabes lui firent lever deux fois le ſiége d'Atra, ville qui avoit réſiſté à Trajan. Toutes ces expéditions ne peuvent nous intéreſſer.

Plautien le gouverne, comme Séjan avoit gouverné Tibère.

Avec un génie peu différent de celui de Tibère, défiant, ruſé & cruel, Sévère tomba auſſi dans le piége de la flatterie : il avoit un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, le gouvernoit avec empire, & abuſoit inſolemment de ſon pouvoir. Il commandoit les ſupplices ; il s'enrichiſſoit par les rapines ; il étaloit tout le faſte, toute l'arrogance d'un favori ſans mœurs & ſans retenue. Un officier de juſtice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affaire ſur le bureau, répondit : *Je ne le puis, ſans l'ordre de Plautien.* Ce miniſtre, comblé d'honneurs, préfet du prétoire, conſul, maria ſa fille à Baſſien, (appellé depuis Caracalla) fils aîné de Sévère, & qui avoit déja le titre d'Au-

---

* Il écrivit à un de ſes généraux pour lui ordonner une réforme : les tribuns en devoient être les premiers objets, parce qu'*un officier qui perd l'eſtime de ſes ſoldats, ne peut en exiger l'obéiſſance.*

guſte. Suivant Dion Caſſius, témoin oculaire, mais hiſtorien crédule, & médiocrement judicieux quoique ſénateur, les préſens qu'il fit à ſa fille auroient ſuffi pour cinquante reines.

Un ſi brillant mariage fut l'occaſion de ſa perte; tant les grandeurs de l'ambition penchent vers le précipice! Baſſien déteſtoit le miniſtre, déteſtoit auſſi une épouſe qu'il n'avoit priſe que par force. Il concerte une délation contre Plautien, & le fait paroître coupable. L'empereur ayant mandé ce favori, lui reproche doucement ſon ingratitude. Tandis qu'il veut ſe juſtifier, le jeune prince en fureur ſe jette ſur lui, le déſarme, le fait tuer par un ſoldat en préſence de Sévère. Chute & mort de ce favori.

A ce trait, on peut juger du caractère violent & farouche de Baſſien. Une haine irréconciliable règnoit dès l'enfance entre lui & Géta ſon frère, l'un & l'autre livrés au vice & à tous les excès de la débauche. Les valets de cour, des gladiateurs, des hiſtrions, qui étoient leur unique ſociété, les corrompoient de plus en plus. Sévère, ne pouvant rien ſur eux par les remontrances, n'ayant même rien gagné en puniſſant trop tard les corrupteurs, eſpéra qu'en menant ſes fils à la guerre, il les retireroit du déſordre. Les Calédoniens, Bretons ſeptentrionaux, avoient pénétré dans la province romaine, & y faiſoient

208.

Baſſien & Géta, méchans fils de l'empereur.

Il les conduit dans la Grande-Bre-

forma une conſpiration l'année ſuivante pour détrôner l'empereur, qui punit les ſéditieux & épargna encore ſon fils.

211. Mort de Sévère.

Sévère, déja malade, ne put réſiſter à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *J'ai été tout, & tout eſt bien peu de choſe.* On raconte qu'il ſe fit apporter l'urne où ſes cendres devoient être dépoſées, & qu'il dit en la voyant : *Tu renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir.* On ajoute qu'ayant fait lire à ſes enfans, dans Salluſte, le diſcours de Micipſa près de mourir, il s'en appliqua ces paroles : *Je laiſſe à mes fils un empire puiſſant, s'ils ont de la vertu ; foible, s'ils ſont méchans.* Cependant Dion Caſſius lui fait débiter aux deux princes la maxime la plus tyrannique : *Enrichiſſez les ſoldats ; ne vous embarraſſez pas des autres.* Il mourut à Yorck (Eboracum) dans la ſoixante-ſixième année de ſon âge. Ses vices étoient mêlés de qualités eſtimables & de grands talens ; caractère équivoque, où le bien & le mal forment un contraſte ſingulier. Il aimoit les lettres, & avoit écrit en latin les mémoires de ſa vie.

Maxime qu'il donnoit à ſes deux fils.

Tertullien écrivit ſous ce règne ſa fameuſe Apologie des chrétiens, alors perſécutés en vertu des anciennes lois. » Nous rempliſſons, dit-il, » vos villes, vos bourgades, votre ſénat, vos

Tertullien & autres auteurs.

» armées : nous ne vous laiſſons que vos temples » & vos théâtres. « Ce mot ne laiſſe aucun doute ſur les progrès du chriſtianiſme. Il pénétroit même dans le palais. La nourrice & le précepteur de Caracalla furent chrétiens.

Décadence du goût.

Diogène Laërce, Philoſtrate, Solon, & d'autres écrivains du même temps, ainſi qu'Athénée, contemporain de Commode, prouvent en général par leurs écrits la décadence du goût. Le temps étoit venu, où les génies manquoient d'émulation & de culture, où les bons modèles étoient négligés, où l'on tomboit dans un engourdiſſement peu éloigné de la barbarie.

CARACALLA ET GÉTA. —*MACRIN.*

211. Caracalla & Géta règnent enſemble, & ſe déteſtent.

LORSQUE Sévère voulut s'aſſocier ſon fils aîné, Baſſien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurèle-Antonin; nom trop reſpectable, pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Auſſi le ſobriquet de *Caracalla* lui eſt-il demeuré dans l'hiſtoire. Géta règna d'abord conjointement avec ſon frère. Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour; tous deux, malgré une apparence de réconciliation, ſe tendant des pièges; ils formèrent un projet de partage. L'aîné devoit avoir l'occident, & le cadet l'orient. Leur mère Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les eſprits; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

212. Le premier aſſaſſine ſon frère.

Caracalla fait aſſaſſiner ſon frère entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens; il leur déguiſe ſon crime; il leur accorde d'immenſes largeſſes: il eſt reconnu ſeul empereur. Environné de ſes gardes, il paſſe au ſénat, ſe juſtifie comme il peut; & conſent à l'apothéoſe de ſon frère, en diſant, ſelon le récit de Spartien: *Qu'il ſoit dieu, pourvu qu'il ſoit mort.* Il

rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de ſe donner un air de clémence : comme s'il étoit poſſible d'effacer tant de fureurs atroces, & de paroître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

Il commet d'horribles cruautés.

On ne tarda guère à juger par les faits, de cette clémence. Les remords qui déchiroient Caracalla ne ſervirent qu'à irriter ſa rage. Tous les amis de Géta furent maſſacrés. Vingt mille perſonnes, s'il faut en croire Dion, furent enveloppées dans le carnage. Les plus illuſtres ſénateurs tombèrent ſous la hache du bourreau ; entre autres, Papinien, que Sévère avoit fait préfet du prétoire. Ce juriſconſulte fut toujours ſi révéré, qu'une loi de Valentinien III ordonne de ſuivre ſon ſentiment, en cas de partage. L'empereur lui avoit demandé une apologie pour le meurtre de Géta. Voici la réponſe de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuſe : *On ne juſtifie pas un parricide auſſi aiſément qu'on le commet ; & c'eſt un ſecond parricide que de diffamer un innocent après lui avoir ôté la vie.* Une fille de Marc-Aurèle, Pompéien ſon petit-fils, le fils de Pertinax, un couſin-germain de Caracalla, ſont comptés parmi les victimes de la tyrannie.

Meurtre de Papinien.

Il ne ménage que les ſoldats.

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. Fauſſe monnoie, rapines, extorſions de toute eſpèce,

eſpèce, c'eſt la moindre partie de ſes crimes. La ſubſtance des peuples étoit deſtinée aux ſoldats : car le tyran n'avoit qu'eux pour le ſoutenir. Sa mère lui repréſentant un jour, qu'il ne lui reſtoit plus aucun moyen de faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il en portant la main à ſon épée, *l'argent ne me manquera point*. Il donna le droit de cité à tous les ſujets de l'empire ; parce que les citoyens payoient des taxes que ne payoient pas les étrangers. Ainſi un intérêt ſordide acheva de confondre les Romains, avec tout ce qu'il y avoit de vil & de barbare dans les provinces de l'empire. Un maſſacre affreux des habitans d'Alexandrie, qu'il ordonna pour punir une légère offenſe, & dont il fut tranquille ſpectateur, ne lui coûta pas même un regret. Il écrivit au ſénat que ceux qui avoient échappé méritoient la mort, comme ceux qui avoient péri.

Droit de cité accordé à tous les ſujets.

Maſſacre d'Alexandrie.

Les expéditions militaires de Caracalla ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre, au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonienne ; & qu'il perſécuta les péripatéticiens en haine d'Ariſtote, ridiculement ſoupçonné d'avoir eu part à la mort de ce héros. S'imaginant marcher ſur ſes traces, il parcourut une grande partie des provinces, non en général, mais en ſoldat, ou plutôt affectant de vivre en ſoldat. Les

Expéditions ridicules de Caracalla.

Gaules, la Germanie, l'Aſie, l'Afrique, furent témoins de ſa lâcheté & de ſes violences ; le craignirent & le méprisèrent. Il acheta la paix avec les Germains ; il prit des Gaulois un habillement nommé *caracalle*, d'où lui eſt venu ſon nom ; il ſe décora du titre de Parthique, ſans avoir vaincu, ni même vu les Parthes ; il extermina par trahiſon les Alexandrins, pour ſe venger de leurs railleries. Le nouvel Alexandre fut par-tout Caracalla.

217. Macrin le tue, & prend ſa place.

Il vouloit ſe défaire de Macrin, préfet du prétoire, homme de fortune, né en Mauritanie ; qui, à force d'étude & de travail, s'étoit retiré de l'état obſcur où ſa naiſſance l'avoit réduit. Macrin connut le danger, & le prévint. Il fit aſſaſſiner l'empereur, diſſimula ſon crime, ſe fit proclamer par les troupes, & bientôt reconnoître par le ſénat. Autant Caracalla étoit abhorré des citoyens, autant étoit-il chéri des ſoldats auxquels il prodiguoit ſes tréſors. Macrin, pour adoucir leurs regrets, lui fit décerner l'apothéoſe. On avoit déja déifié tant de monſtres !

L'uſurpateur mépriſable & odieux.

Cet uſurpateur ne jouit pas long temps de ſa fortune. D'un côté, il ſe rendit mépriſable, en donnant de groſſes ſommes à Artaban, roi des Parthes, & en ſe livrant aux délices d'Antioche de l'autre, il ſe rendit odieux, en affectant de

couvrir par ſon faſte & ſes hauteurs la baſſeſſe de ſon origine. Enfin, il ne put ſatisfaire les troupes, accoutumées à d'immenſes largeſſes, & qui n'obéiſſoient plus qu'à ce prix. Le mal étoit ſans remède. Une trop longue expérience avoit appris qu'on faiſoit tout avec l'épée, & qu'on n'étoit rien ſans elle.

218. Méſa fait proclamer Héliogabale, ſon petit-fils.

Une femme ambitieuſe, Méſa, ſœur de l'impératrice Julie, fut cauſe de la révolution. Elle produiſit le jeune Baſſien, ſon petit-fils, prêtre du ſoleil, parent de Caracalla, connu ſous le nom d'Héliogabale ou Elagabale. Elle n'eut pas de honte de ſemer le bruit, que ce prêtre ſyrien étoit né d'un adultère de ſa fille avec le dernier empereur; elle corrompit par ſes libéralités une légion, campée près d'Emèſe en Phénicie, lieu de ſa naiſſance. La légion reçoit Héliogabale & le proclame. Des troupes, envoyées par Macrin contre les rébelles, ſe joignent à eux. Il eſt lui-même vaincu, après avoir fait déclarer ſon rival ennemi public. Il ſe ſauve d'Antioche, traverſe en fuyant l'Aſie-mineure; on le prend & on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes.

HÉLIOGABALE.

218. Héliogabale eſt un monſtre.

LES Caligula, les Néron, les Domitien, ſemblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans; ou plutôt Héliogabale ſemble ne monter ſur le trône que pour les ſurpaſſer tous. En écrivant au ſénat, il prend les titres de tribun & de proconſul, que perſonne juſqu'alors, pas même les tyrans, n'avoit pris que par un décret du ſénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguſte & de Marc-Aurèle, tandis qu'il n'a dans l'eſprit que de l'ineptie, & dans le cœur que de la baſſeſſe & des vices infâmes.

Il aſſaſſine Gannys ſon gouverneur.

Avant ſon départ d'Aſie, non content d'avoir fait mourir les plus illuſtres partiſans de Macrin, il tue de ſa propre main Gannys, ſon gouverneur, à qui il étoit ſur-tout redevable de ſa fortune. Il donne toute ſa confiance à Eutychien, vil bouffon, & il accumule ſur ſa tête les premières dignités. Il dédaigne l'habillement romain; il y ſubſtitue la ſoie & la broderie d'or; enfin tout ce qu'un luxe efféminé peut offrir de voluptueux & de ſuperbe. Arrivé à Rome, il fait entrer au ſénat Méſa, ſon aïeule; exemple unique dans cette hiſtoire. Il établit un ſénat de femmes pour

Il crée un ſénat de femmes.

prononcer ſur les modes, les voitures, & ſur d'autres bagatelles ſemblables. Il change d'épouſe chaque année : il ſe marie comme femme à un eſclave, auquel il donne tout pouvoir ; il ſe plonge publiquement dans de ſi horribles débauches, qu'on ne peut même en ſupporter le récit. Quand les hiſtoriens auroient beaucoup exagéré, de pareilles exagérations ne tombent jamais que ſur un monſtre.

Ses débauches.

Une ſuperſtition inſenſée eſt jointe à ces excès abominables. Héliogabale profane, dépouille tous les temples en faveur du dieu Syrien dont il étoit le pontife, & dont il veut élever le culte ſur les ruines de celui même de Jupiter. Il fait venir de Carthage la ſtatue d'une déeſſe, pour la marier à ſon dieu, & ce mariage lui coûte des ſommes immenſes. Il immole, dit-on, des enfans à ſa divinité favorite, ſe ſoumet à la circonciſion en ſon honneur, ne voit rien de plus grand que d'exercer ſon ſacerdoce : en un mot, il devient ridicule aux yeux des uns, ſacrilège aux yeux des autres, par cette bizarre ſuperſtition.

Ses ſuperſtitions.

222. Il eſt aſſaſſiné.

Comme on prévoyoit qu'il ne régneroit pas long-temps, on lui avoit fait adopter ſon couſin Alexien, connu ſous le nom d'Alexandre Sévère. Le nouveau Céſar fut bientôt l'objet de ſa fureur : il tenta pluſieurs fois de l'aſſaſſiner. Les prétoriens

ſe révoltèrent pour Alexandre, & tuèrent Héliogabale avec ſa mère Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'eſt le treizième empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ſes ſucceſſeurs finiront de même. L'ambition ne ceſſa pourtant jamais d'aſpirer à cette place, ni la tyrannie d'y provoquer la vengeance des hommes. Nous voyons aujourd'hui le deſpotiſme chez les Turcs; mais nous n'y voyons point de règnes ſi affreux. Les Turcs ont des mœurs: les Romains en général n'en avoient plus. On ne peut trop inſiſter ſur cette cauſe, une des principales cauſes, ſans doute, de l'état heureux ou malheureux des nations. Quiconque aime ſes enfans & ſa patrie, en ſentira mieux que la vertu doit fixer ſes premiers ſoins. Puiſſent les gouvernemens apprendre auſſi par l'hiſtoire, qu'il faut rendre les hommes vertueux, pour avoir des ſujets dignes de ſervir le prince & la patrie!

ALEXANDRE SÉVÈRE.

ALEXANDRE, âgé ſeulement de ſeize ans, étoit expoſé à la ſéduction, & par ſa jeuneſſe, & par la puiſſance impériale. Mais un bon naturel, cultivé avec ſoin, profite des exemples même du vice, pour s'attacher à la vertu. Méſa ſon aïeule & Mamée ſa mère le garantirent des pièges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Mamée ſur-tout le gouverna ; & quoique fort jalouſe de l'autorité, elle lui forma un conſeil de ſeize ſénateurs reſpectables ; les célèbres juriſconſultes Ulpien & Paulus furent du nombre. Les lois devoient donc enfin reprendre leur autorité, ou plutôt paroître la reprendre ; car elles ne règnent véritablement, que lorſqu'elles ont de l'empire ſur les ames.

222. Alexandre commence bien, malgré ſa jeuneſſe.

Toutes les vertus des bons princes, juſtice & clémence, modération & fermeté, bienfaiſance & économie, zèle & ſageſſe ; on les trouve dans le gouvernement d'Alexandre. Il ſuffit de dire que les affaires l'occupoient la plus grande partie du jour ; que la lecture de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Platon, faiſoit ſon plus grand plaiſir, ainſi que les entretiens d'un petit nombre d'amis

Ses vertus.

ſages ; qu'à certaines heures il donnoit audience à ſes ſujets ; & qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux cette maxime, conſacrée par la religion chrétienne : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous faſſent.*

Il donne trop de puiſſance au préfet du prétoire.

Il manqua peut-être de politique, en voulant que les préfets du prétoire fuſſent ſénateurs. Leur charge, déja trop conſidérable, réuniſſoit par-là le pouvoir civil avec le militaire. Ils jugeoient au nom du prince, ou avec lui, les cauſes les plus importantes. L'empereur fit ce changement, afin que les ſénateurs n'euſſent pas pour juges des chevaliers. Le ſage Ulpien étant alors préfet du prétoire, ſon mérite fit apparemment perdre de vue ce qu'on devoit craindre de ſes ſucceſſeurs.

Licence des prétoriens.

L'habitude d'une licence effrénée avoit rendu les prétoriens indiſciplinables. Ils ſe mutinoient continuellement, parce qu'on eſſayoit de les réformer. Ulpien, l'ami & le miniſtre d'Alexandre, fut immolé dans une de leurs ſéditions. L'hiſtorien Dion, qui venoit de commander en Pannonie, devint l'objet de leur haine, par le zèle qu'il avoit eu pour la diſcipline. Ils osèrent demander ſa tête. Leur inſolence ne ſervit d'abord qu'à lui procurer de nouveaux honneurs. Alexandre le fit ſon collègue de conſulat ; mais il lui conſeilla cependant de s'abſenter. Le conſul ſe retira en

Bithynie, ſon pays natal. Tant la licence militaire mettoit d'entraves au gouvernement !

Une grande révolution changeoit la face de l'Orient, & intéreſſoit les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arſace l'an de Rome 502, s'étoit conſtamment ſoutenu, malgré les ſecouſſes que lui avoient données quelquefois les conquérans de l'univers. Les Parthes pouvoient ſe glorifier d'être invincibles. Tout-à-coup ils diſparurent, comme engloutis dans une autre domination. Artaxerxès, héros de Perſe, ambitionnant de relever le trône de Cyrus, ſe révolta contre Artaban, dernier roi des Parthes, remporta ſur lui trois victoires, & le tua. Enfin, il ſe rendit maître de l'empire des Arſacides, qui ſubſiſtoit depuis quatre cents ſoixante & quinze ans, & qui comprenoit alors dix-huit royaumes ou grandes provinces. Le nom des Perſes ſortit de l'obſcurité, où les viciſſitudes humaines l'avoient plongé après tant de ſiècles de ſplendeur. Ne doit-on pas expliquer ce phénomène, en diſant que les Perſes ne faiſoient plus qu'un même peuple avec les Parthes ; que les guerres de Rome avoient aiguiſé leur courage, & que tout ſe réduit preſque à un changement de nom ?

Artaxerxès rétablit l'empire des Perſes.

Les Parthes diſparoiſſent.

Enflé de ſa puiſſance & de ſes ſuccès, Artaxerxès entreprit de faire la guerre aux Romains.

Il révendique les provinces con-

quiſes par les Romains.

Il revendiquoit la Méſopotamie, la Syrie, toute l'Aſie-mineure juſqu'à la mer Egée, comme conquiſes par Cyrus, & dépendantes de ſon empire. On eſt étonné de voir élever de pareilles prétentions, ſur un titre que les ſiècles avoient anéanti; mais quel titre ne ſuffit pas aux conquérans ambitieux? & s'ils allèguent des prétextes, n'eſt-ce pas toujours ſur la force qu'ils fondent leur droit réel? Les Romains n'avoient guère connu de droit plus légitime : on tournoit enfin contre eux les mêmes armes dont ils avoient écraſé tant de nations.

232.

Alexandre va l'attaquer, & rétablit la diſcipline.

Alexandre marcha contre les Perſes. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la caſſant. *Bourgeois*, s'écria-t-il, *retirez-vous, & quittez les armes.* Les mutins obéirent. Peu de temps après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la diſcipline, il y joignit toujours les ſages tempéramens de la bonté & de la douceur. Sa conduite auroit eu les plus grands ſuccès, ſi tout n'avoit pas dégénéré.

Contradictions des hiſtoriens.

Selon Hérodien, & tous les auteurs orientaux, Alexandre fut vaincu par les Perſes; au lieu que ſelon Lampride, il remporta ſur eux une victoire complette. Un diſcours de l'empereur au ſénat, rapporté par Lampride, ſuppoſe que l'ennemi avoit ſept cents éléphans, dix-huit cents chariots

armés de faulx, cent vingt mille hommes de cavalerie, ſans compter le reſte ; & que cette armée avoit été taillée en pièces. L'hiſtorien aſſure avoir tiré ce diſcours des regiſtres du ſénat. La plupart des écrivains l'ont cru ſur ſa parole, malgré les témoignages contraires. Mais Lampride, & Capitolin, & Eutrope, & en général les écrivains de l'hiſtoire *Auguſte*, ſont ſi pleins d'erreurs & de contradictions, qu'on ne peut les lire ſans défiance. Hérodien, plus judicieux, eſt bien plus croyable, quoique ſon autorité laiſſe encore des doutes. Voilà un exemple inſigne de l'incertitude où nous jettent ſouvent les mauvais hiſtoriens.

Guerre de Germanie.

L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageoient la Gaule. Il triompha des Perſes ; il prit auſſi-tôt la route de Germanie. Dès le commencement de cette malheureuſe expédition, il éprouva combien la vertu a peu d'empire ſur des ſoldats ennemis de la règle, & exercés aux cabales ſéditieuſes.

235. Maximin, d'origine barbare, veut détrôner Alexandre, & le fait aſſaſſiner.

Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin, né en Thrace, Goth d'origine, ſimple pâtre dans ſa jeuneſſe, devenu ſoldat ſous le règne de Sévère, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie.

Sa taille giganteſque, ſa force prodigieuſe, * ſon courage, ſa vigilance, ſon exactitude aux devoirs de la milice, avoient contribué à ſa fortune. Ce barbare (il méritoit encore ce nom) oſa porter ſes vues juſques ſur le trône. Il fomenta l'eſprit de révolte dont les ſoldats étoient toujours animés; il leur dépeignit Alexandre comme un prince lâche gouverné par une femme; (ſa mère conſervoit effectivement trop de pouvoir, & en abuſoit pour ſatisfaire ſon avarice) il les fit ſoupirer pour les largeſſes, qu'amenoient toujours les changemens d'empereur; enfin il commit par leurs mains un parricide. Le vertueux Alexandre fut égorgé, n'ayant que vingt-ſix ans.

Vénération d'Alexandre pour les grands hommes.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre, (preuve certaine du mérite,) étoit ſi profonde, qu'il leur rendoit une eſpèce de culte dans ſon palais. Il y honoroit Jéſus-Chriſt parmi les ſages; mais il lui aſſocioit Apollonius de Tyane. Il ſe fit toujours un devoir de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes: les vendre lui paroiſſoit une choſe déteſtable.

Il ne vouloit pas qu'on vendît les charges.

* On aſſure qu'il pouvoit traîner une charrette chargée, déraciner de petits arbres, &c. qu'en un jour il pouvoit boire une amphore de vin, (environ 25 pintes) & manger trente à quarante livres de viande.

Quiconque achète, disoit-il, *vend à son tour; & l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter.* Il n'épargna point, malgré sa clémence, les voleurs publics, les concussionnaires, ni une espèce de brigands de cour, qu'on appeloit *vendeurs de fumée*. Ces derniers trafiquoient de leur crédit, réel ou supposé, auprès du prince; & extorquoient de l'argent, tantôt par l'espérance des graces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

Vendeurs de fumée.

Nous approchons des temps malheureux où l'esprit humain sans culture, sans jugement, privé du flambeau de la science, paroîtra privé de la raison même. Les lois vont tomber dans le chaos; le fer décidera de tout, la barbarie augmentera sans cesse par les succès des barbares. Les grands jurisconsultes disparoissent. Après Papinien, Ulpien, Paulus, Modestin, disciple d'Ulpien, la jurisprudence s'éclipse comme la philosophie, le goût & la littérature. Dion Cassius est le dernier historien supportable de ces temps-là; mais à peine digne d'un titre que les Thucydide, les Xénophon, les Plutarque, &c. avoient illustré dans la même langue. Une grande partie de son ouvrage est perdue. On y supplée par celui de Xiphilin, son abréviateur, écrivain du onzième siècle, encore moins éclairé que lui. Nous tracerons

On tombe dans l'ignorance.

Derniers jurisconsultes.

Dion Cassius & Xiphilin.

rapidement le tableau de ce que l'hiſtoire peut fournir d'intéreſſant au milieu de la confuſion & de l'ignorance.

Progrès du chriſtianiſme.

Les chrétiens jouirent ſous ce règne d'une heureuſe tolérance, qui dura près de quarante ans. Les vertus ſublimes, les talens & la ſcience de quelques membres de l'égliſe, attiroient les regards même de la cour. Mamée, mère de l'empereur, voulut connoître le fameux Origène, dans un voyage qu'elle fit à Antioche. Elle goûta ſes diſcours, & montra de la conſidération pour ſa perſonne. La religion faiſoit des conquêtes à meſure qu'elle ſortoit de ſa première obſcurité. Il devenoit plus facile de juger par comparaiſon, & de la doctrine céleſte qu'elle enſeignoit ſur le vrai dieu, & de la morale excellente qu'elle faiſoit pratiquer aux hommes.

SUCCESSEURS

D'ALEXANDRE SÉVÈRE, jusqu'à AURÉLIEN.

DEPUIS la mort d'Alexandre Sévère, dans un eſpace de cinquante années, on compte plus de cinquante Céſars, qui, avec ce titre, ou légitime ou uſurpé, paroiſſent ſur la ſcène pour ſe diſputer l'empire. Proclamés, maſſacrés par les ſoldats, ils ſont le jouet de la fureur & de la fortune. Ce qu'on appeloit l'empire romain étoit donc alors, comme l'obſerve Monteſquieu, » une eſpèce de » république irrégulière, telle, à-peu-près, que » l'ariſtocratie d'Alger, où la milice, qui a la » puiſſance ſouveraine, fait & défait un magiſtrat » qu'on appelle dey. Et peut-être eſt-ce une » règle aſſez générale, que le gouvernement » militaire eſt à certains égards plutôt répu- blicain que monarchique. « Le gouvernement établi par Auguſte, n'étant fondé que ſur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainſi, lorſque les ſoldats corrompus auroient appris qu'ils étoient les maîtres. Tâchons toujours de remonter aux principes des grandes révolutions.

État affreux de l'empire pendant cinquante ans.

235. MAXIMIN, proclamé par les troupes, reconnu par le ſénat qui ne pouvoit rien, porta ſur le trône ſa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on ſe ſouvenoit de ſa naiſſance. Ses cruautés, jointes à des rapines qu'il porta juſqu'à dépouiller les temples, furent auſſitôt ſuivies de conſpirations. Quelques troupes proclamèrent un autre empereur, nommé Quartinus, qu'un traître aſſaſſina au bout de ſix jours. Après des victoires ſur les Germains, les Daces & les Sarmates, la tyrannie devint plus violente. On maſſacroit les grands, on fouloit impitoyablement le peuple.

Tyrannie de Maximin, ſuivie de révoltes.

Les deux Gordiens.

Enfin, l'Afrique ſe ſoulève. GORDIEN, proconſul de cette province, illuſtre vieillard, opulent & magnifique, lettré & vertueux, digne du trône de Trajan dont il deſcendoit par ſa mere, fixe malgré lui le choix des rebelles : ils le font empereur, & lui aſſocient ſon fils. Le ſénat à Rome confirme l'élection, déclare Maximin ennemi de l'état ; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, marche contre eux. Le fils eſt tué dans une bataille ; le père ſe tue lui-même de déſeſpoir.

238. Le ſénat leur donne deux ſucceſſeurs, MAXIME & BALBIN, auxquels le peuple fait joindre GORDIEN III, en qualité de Céſar : le jeune prince

Meurtre de Maximin.

prince n'avoit que treize ans. Maximin, reſpirant la vengeance, ſe hâte de revenir des bords du Danube. Aquilée lui ferme ſes portes. Tandis qu'il aſſiège cette ville, les prétoriens, qui ſouffroient de la diſette, l'aſſaſſinent lui & ſon fils. On l'appeloit communément un Buſiris, un Cyclope; & ces noms odieux n'exprimoient pas toute la haine qu'inſpiroit ſa tyrannie.

Maxime & Balbin tués auſſi.

Un gouvernement équitable commençoit à diſſiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces eſpérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils ſe jetèrent dans le palais, lorſque le peuple étoit aſſemblé à des jeux; ils ſaiſirent Maxime & Balbin, les traînèrent par les rues, les accablèrent de coups & d'outrages, les maſſacrèrent enfin avec la dernière fureur. On ne connoiſſoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

Miſithée gouverne ſagement ſous Gordien III.

Pour s'aſſurer l'impunité, ils emmènent dans leur camp le jeune Gordien, prince aimable que le ſénat & le peuple reconnurent avec joie. Ceux qui gouvernèrent d'abord en ſon nom, eunuques, courtiſans intéreſſés, lui auroient attiré la haine par leurs injuſtices; s'il ne s'étoit

donné un miniſtre habile & vertueux, dans la perſonne de Miſithée, homme de lettres dont les talens furent conſacrés au bien public. L'empereur devint ſon gendre & le fit préfet du prétoire. La guerre ſe ralluma en orient. Sapor, ſucceſſeur d'Artaxerxès, héritier de ſes grands deſſeins ainſi que de ſa puiſſance, envahit la Méſopotamie. Gordien va l'attaquer, le repouſſe, reprend Niſibe, qui étoit alors la principale ville du pays. Mais une dyſſenterie lui enlève l'auteur de ſes ſuccès, Miſithée; & il donne ſa place à PHILIPPE, Arabe perfide & ambitieux, né dans la baſſeſſe, capable de s'élever, comme Maximin, par un crime atroce.

Sapor eſt repouſſé; Miſithée meurt.

244. Le nouveau préfet du prétoire n'a pas honte de cabaler contre ſon bienfaiteur. Il fait manquer les vivres aux troupes, afin de les ſoulever. Il inſinue que c'eſt la faute du prince, que le prince eſt incapable du gouvernement; il remue ſi bien les eſprits, qu'on oblige Gordien de le prendre pour collégue & pour tuteur. Il couronne ſa trahiſon par le meurtre de Gordien, exécuté en ſecret; & il affecte d'honorer enſuite ſa mémoire.

Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire.

Un attentat en amenoit toujours un autre. A peine Philippe, de retour à Rome après avoir conclu la paix avec Sapor, ſe croit-il paiſible

Dèce, empereur; Philippe tué.

poſſeſſeur de l'empire, que l'armée de Syrie & celle de Méſie nomment deux empereurs, Jotapien & Marinus. Tous deux périſſent. Les légions de Pannonie & de Méſie proclament DECE, qui auſſitôt ſe met en marche pour attaquer ſon rival. Philippe eſt tué avec ſon fils dans une bataille près de Vérone. Les auteurs eccléſiaſtiques le ſuppoſent chrétien. Il importeroit fort peu à la religion que ce fait douteux fût conſtaté. Il importe davantage aux mœurs d'obſerver ici que Philippe défendit les débauches contre nature. Elles étoient ſi publiques & ſi communes dans Rome, qu'Alexandre n'avoit oſé les interdire. On payoit une taxe au fiſc, pour avoir droit d'exercer cette horrible proſtitution.

Proſtitutions contre nature, défendues.

249. Les Goths paſſent le Danube.

Dèce eſt célèbre par la perſécution que l'égliſe eſſuya ſous ſon règne. Les chrétiens l'ont repréſenté comme un tyran, les païens comme un prince digne de tous les éloges. Une irruption des Goths, peuple dont nous aurons ſouvent occaſion de parler *, l'obligea de prendre les armes. Priſcus, qu'on croit frère de l'empereur,

Révoltes contre Dèce.

* Je ferai connoître les Goths, & les autres barbares conquérans, lorſque leurs incurſions auront des ſuites plus conſidérables, & qu'ils ſeront prêts à s'établir dans l'empire.

ſe joignit à ces barbares, & perdit la vie en voulant uſurper l'empire. GALLUS, avec les mêmes vues d'ambition, engagea Dèce dans une embuſcade, où ce prince fut tué par les Goths, après un règne de deux ans. Le projet qu'il avoit formé de rétablir la cenſure dans la perſonne de Valérien, mériteroit de grands éloges, ſi le rétabliſſement des mœurs publiques n'eût été une pure chimère au milieu de tant d'orages & de déſordres.

Guerres civiles. Gallus eſt tué à ſon tour par ſes ſoldats, en combattant EMILIEN, qui lui diſputoit le trône. Emilien périt de la même manière, & fut remplacé par le ſage VALÉRIEN. Celui-ci, très-eſtimé juſqu'alors, honnête homme, bon magiſtrat, devint un foible empereur. Les barbares fondoient de tous côtés ſur les provinces, que les guerres civiles, la marche des armées, l'embarras des nouveaux ſouverains, expoſoient trop à leurs entrepriſes. Valérien, par ſes généraux, remporta ſur eux quelques victoires dans la Gaule & en Illyrie; mais des eſſaims de Scythes ravagèrent l'Aſie-mineure, prirent Trébizonde, Chalcédoine, Nicée, Nicomédie. En même temps, Sapor fit des conquêtes, & pilla même Antioche. L'empereur, qui s'étoit tranſporté dans ce pays, ayant perdu une bataille, demanda la paix. Il alla en

Irruptions des barbares.

perſonne négocier avec Sapor, ſans aucune précaution; il fut arrêté priſonnier, & traité comme un vil eſclave juſqu'à ſa mort, pendant trois ans au moins de captivité. 260. Valérien, priſonnier de Sapor.

La nobleſſe de ſes ſentimens éclate dans un trait, d'autant plus digne d'être cité, que depuis long-temps nous ne voyons preſque aucune trace de vertu. Il avoit nommé conſul Aurélien, fameux général, mais hors d'état de donner les jeux & de faire les autres dépenſes d'uſage. Valérien ordonna que le tréſor public fît tous les frais; il écrivit l'ordre en ces termes : *Nous avons nommé conſul Aurélien. Sa pauvreté, par laquelle il eſt grand, plus grand qu'aucun autre, ne lui permettant pas de ſoutenir la dépenſe, vous lui donnerez, &c.* Paroles admirables, mais trop foibles contre des mœurs corrompues ! Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien.

GALLIEN, fils de Valérien, déja Auguſte, loin d'ambitionner la gloire de venger ſon père & de le tirer de priſon, ſe livra tout entier au goût des plaiſirs & de la débauche, tandis que des maux affreux, la peſte, la famine, la guerre, les révoltes, le mépris des lois, mettoient l'empire en combuſtion. Les événemens de ce règne forment un chaos ténébreux, où il ſeroit inutile de vouloir jeter quelque lumière. Ce ne Sous le règne de Gallien ſon fils, tout eſt calamités & révoltes.

ſont que ravages de barbares, que ſoulèvemens d'armées, &c.

Empereurs proclamés en grand nombre.

On voit une foule de rebelles prendre le titre d'empereurs; la plupart officiers de mérite, quelques-uns revêtus malgré eux de ce titre plus funeſte que brillant. Le nombre en a été porté juſqu'à trente, pour les aſſimiler ſans raiſon aux *trente tyrans* d'Athènes. Les critiques judicieux n'en trouvent que dix-huit ou dix-neuf.

Poſtume.

Parmi eux on doit diſtinguer Poſthume, qui règna ſept ans dans la Gaule, avec toutes les qualités d'un grand prince. Il repouſſa les Germains, & fut, ſelon la coutume, aſſaſſiné par ſes ſoldats.

Odénat & Zénobie.

Un perſonnage encore plus célèbre eſt Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Saraſins. Ce héros attaché à l'empereur, mépriſé de Sapor, ne ceſſa de combattre les Perſes, porta même la terreur juſqu'à Ctéſiphon en Aſſyrie, leur capitale. Gallien le créa Auguſte, titre dont il partagea les honneurs avec la fameuſe Zénobie, ſa femme. Des embuches domeſtiques le firent malheureuſement périr. Zénobie lui ſuccéda comme *reine d'Orient*; elle prit toutes les marques de la dignité impériale, en exerça toute l'autorité, mais ſans être reconnue par Gallien.

Celui-ci étoit en Illyrie, pour s'oppoſer aux invaſions des barbares, lorſqu'un Dace, nommé Auréole, homme vil & audacieux, ſe fit proclamer empereur en Italie, & l'obligea de revenir ſur ſes pas. Marcien & Claude, deux braves capitaines à qui il avoit laiſſé le commandement, repouſsèrent les Goths ou les Scythes ; (car on leur donne indifféremment l'un & l'autre nom). S'étant rejoints enſuite à Gallien, ils conſpirèrent contre lui & le firent aſſaſſiner. Ses vices & ſes débauches le rendoient ſi exécrable, que la voix publique le chargea d'imprécations, en même temps que ſes meurtriers crurent devoir lui procurer l'apothéoſe. Inſenſible à tout dans l'ivreſſe des plaiſirs, en apprenant que l'Egypte s'étoit révoltée, il avoit dit froidement : *Hé bien, ne pouvons-nous pas vivre ſans le lin d'Egypte ?* & en apprenant la perte des Gaules : *La république eſt-elle donc perdue, parce que nous n'aurons plus d'étoffes d'Arras ?* Il ſe mêloit de poéſie, de ſciences, de jardinage, de cuiſine ; il ſembloit ne dédaigner que les affaires du gouvernement.

268. Gallien aſſaſſiné.

Le ſénat en particulier ne lui pardonna point d'avoir interdit aux ſénateurs le commandement militaire ; innovation ſans exemple. Ils s'accoutumèrent cependant à préférer les paiſibles fonctions de la magiſtrature aux dangers inſéparables

Il avoit réduit les ſénateurs aux fonctions de magiſtrats.

des armes. Ainſi commence une diſtinction inouie entre la robe & l'épée. Le motif de ce changement fut la crainte que les ſénateurs n'euſſent trop de pouvoir dans les armées ; mais des aventuriers, des brigands, des barbares, ſe faiſoient tous les jours empereurs.

Claude règne avec gloire.

CLAUDE ſe montra digne de l'être, par l'uſage qu'il fit de la ſouveraineté. On pourroit le comparer à Trajan, ſi ſon règne n'avoit pas été trop court. Auréole, qui ſe ſoutenoit dans Milan, propoſa des conditions de paix ; elles furent rejetées avec mépris, comme dignes d'être acceptées ſeulement par un Gallien. Alors il haſarda une bataille où il périt. Tétricus poſſédoit la Gaule, l'Eſpagne, la Grande-Bretagne. Une irruption épouvantable des Goths empêcha l'empereur de tourner ſes armes contre lui. *La guerre de Tétricus*, dit-il noblement, *eſt la mienne : celle des Goths eſt la guerre de l'état.* Ces barbares, au nombre de plus de trois cents mille, après une vaine tentative ſur l'Aſie, avoient traverſé l'Helleſpont & aſſiégeoient Theſſalonique. Selon Zonare, un corps de leurs troupes s'empara d'Athènes. Ils vouloient y brûler tous les livres. Un d'eux les en diſſuada par une réflexion peut-être plus juſte qu'on ne penſe, quoique fauſſe à certains égards ; c'eſt que les Grecs, occupés de la lecture,

Irruption des Goths en Europe.

Ils laiſſent les livres aux Athéniens.

négligeoient la guerre & étoient faciles à vaincre. Claude arrive, les Goths s'éloignent de Theſſalonique ; il les pourſuit vers le Danube, les atteint, les taille en pièces. On connoît peu de victoires plus mémorables. Une maladie contagieuſe, dont le vainqueur mourut à Sirmium, dans la troiſième année de ſon règne, priva l'empire d'un grand prince, qui peut-être auroit eu auſſi le ſort des tyrans.

Claude les défait, & meurt.

AURÉLIEN.

270. Aurélien en guerre avec les barbares.

APRÈS Claude règna AURÉLIEN, fils d'un payſan de Pannonie, parvenu depuis long-temps aux honneurs du conſulat, & capable, ſur-tout par les talens militaires, de remplacer un grand prince. Il fut bientôt délivré de Quintillus, frère de Claude, que des troupes avoient proclamé empereur. Les barbares, beaucoup plus à craindre, malgré leurs défaites, inondèrent l'Italie & le battirent près de Plaiſance. Il ſe vengea promptement par trois victoires, ſuivies de la paix. Rome avoit tremblé : il entreprit de relever ſes murailles & de la fortifier. Il en agrandit l'enceinte juſqu'à cinquante milles ; ouvrage que finit Probus. La guerre contre Zénobie l'appela en Orient.

272. Zénobie le brave ; elle eſt vaincue & priſonnière.

Cette héroïne ambitieuſe, politique, chaſte, ſavante, inſtruite par le célèbre Longin, avoit envahi l'Egypte, & ſoumis à ſa domination la Cappadoce & même la Bithynie, d'où le paſſage en Europe étoit facile. Ses vues embraſſoient l'empire romain : ſon courage égaloit ſon ambition. Mais la ſupériorité des Européens ſur les Aſiatiques, dans la guerre, devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chaſſe d'Antioche, défait

ſon armée à Emèſe, la pourſuit, & l'aſſiège dans Palmyre, ville également forte & magnifique, fournie d'abondantes proviſions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuſe, & reçoit une réponſe pleine de fierté. Après un long ſiège, la diſette annonçant les derniers malheurs, Zénobie s'enfuit pour aller demander du ſecours aux Perſes. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amène à Aurélien. Il lui reproche en colère ſon audace à inſulter les empereurs romains : *Je vous reconnois pour empereur*, répond-elle, *vous qui ſavez vaincre; Gallien & ſes ſemblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Le vainqueur lui accorda la vie; mais il fit mourir Longin, comme auteur de la lettre qu'elle lui avoit adreſſée. La poſtérité reprochera toujours à ce prince d'avoir répandu le ſang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans ſon Traité *du Sublime*. Palmyre s'étant révoltée, lorſqu'il avoit déja paſſé le Boſphore, il revint ſur ſes pas, & la livra au pillage. Mort de Longin.

Tétricus règnoit encore dans la Gaule, mais au milieu de ſéditions continuelles, qui le faiſoient ſoupirer pour l'état de particulier. Il ſe jeta, en quelque ſorte, dans les bras d'Aurélien, dès le commencement d'une bataille près de Châlons-ſur-Marne. Alors l'empire ceſſa d'être Tout l'empire ſoumis à Aurélien.

Son triomphe. démembré. L'empereur étala dans ſon triomphe une magnificence extraordinaire. Zénobie & Tétricus y brillèrent parmi les captifs. L'un & l'autre furent traités enſuite avec douceur. Zénobie vécut en dame romaine; Tétricus eut un commandement en Italie. *Il eſt plus beau*, lui dit Aurélien, *de gouverner un canton de l'Italie, que de règner au delà des Alpes.* Les choſes ont bien changé, & l'opinion auſſi.

Il perd ſa modeſtie. L'empereur, après tant de ſuccès auſſi brillans que rapides parut oublier ſon ancienne modeſtie. Il avoit refuſé à ſa femme un habit de ſoie, diſant qu'il auroit honte d'acheter une étoffe au poids de l'or; car la ſoie étoit encore extrêmement rare. Il commença lui-même à porter des étoffes d'or couvertes de pierreries; il ſe para du diadême, dont aucun empereur n'avoit oſé faire uſage. On voit dans ſes médailles les titres de *ſeigneur* & de *dieu*.

Largeſſes pour gagner le peuple. Naturellement très-ſévère, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largeſſes. Au lieu des diſtributions ordinaires de blé, il en fit de pain & de vêtemens; il y auroit ajouté du vin, ſi quelqu'un ne lui eût repréſenté avec eſprit, qu'il ne reſteroit plus qu'à fournir au peuple de la volaille. L'intérêt & l'ambition avoient depuis long-temps établi ces dangereuſes

largeſſes, qui rendoient le peuple avide, pareſſeux & inſolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, & non des moyens de croupir dans la fainéantiſe. Aurélien diſoit : *Rien n'eſt plus gai que le peuple, quand il a bien mangé.* Mais ce même peuple entroit en fureur, quand on ne contentoit pas ſes caprices. Il vouloit vivre aux dépens de l'état, ſans rien faire d'utile à l'état; & ce fut une ſource intariſſable de déſordres.

Il en réſultoit du mal.

En careſſant ainſi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre & la juſtice; il ſéviſſoit contre le crime; il n'épargnoit point ces hommes durs, qui vexent les citoyens, ſous prétexte de zèle pour les droits du fiſc; il vouloit que ſes propres eſclaves fuſſent jugés par les tribunaux ordinaires; il faiſoit de ſages réglemens contre les abus. On lui reproche des excès de ſévérité; mais en examinant ſa conduite, & la modération dont il uſa envers ſes ennemis, ce reproche paroîtra moins l'effet d'une cruauté réelle, que de la licence de ſon ſiècle.

Bon gouvernement d'ailleurs.

Dans un ſecond voyage en Gaule, il fonda Dijon, & rebâtit l'ancienne ville de Génabum, qu'il appela de ſon nom *Aurelianum* (Orléans). La prudence lui fit abandonner la Dacie, conquête de Trajan, ſituée au-delà du Danube. Il

Orléans & Dijon, ouvrages d'Aurélien.

en transporta les habitans dans la Méſie, & le Danube devint la barrière de l'empire. Il ſe diſpoſoit à venger ſur les Perſes les injures qu'on avoit reçues de Sapor. Déjà il étoit arrivé en Thrace, prêt à paſſer le Boſphore. Mneſthée, l'un de ſes ſecrétaires, lui étant devenu ſuſpect & craignant d'être puni, forma une conſpiration. L'empereur fut aſſaſſiné. On lui érigea un temple ſur le lieu même.

275. Il eſt aſſaſſiné.

TACITE. — PROBUS, &c. jusqu'à DIOCLÉTIEN.

SOIT que la fermeté & les victoires d'Aurélien eussent inspiré la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eût appris sous son règne à se tenir dans les bornes du devoir, soit qu'aucun des prétendans à l'empire ne pût entraîner ses suffrages; les soldats, par une espèce de prodige, renvoyèrent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat, par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emportèrent plus de six mois, & personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin, le sénat élut TACITE, un de ses membres, vieillard plein de vertu, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse.

L'armée & le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur.

Son premier soin fut de rétablir l'ancienne majesté de ce corps illustre. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de confirmer les lois, de nommer les proconsuls, de juger en dernier ressort; il le regardoit comme l'arbitre de la paix & de la guerre. Le sénat espéroit que ce changement seroit durable; tant les corps, ainsi que les particuliers, aiment à se repaître de trompeuses espérances. Tacite, ayant demandé le

Tacite règne en prince vertueux.

conſulat pour ſon frère, eſſuya un refus des ſénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de ſatisfaction : *Ils connoiſſent le prince qu'ils ont choiſi.*

Son reſpect pour l'hiſtorien Tacite, & pour les bons empereurs.

Il ordonna que toutes les bibliothèques fuſſent fournies des ouvrages du grand hiſtorien, dont il portoit le nom, & dont il ſe glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zèle de bon prince ; puiſque rien n'eſt plus propre que ces ouvrages, à inſpirer l'horreur du vice & de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs diviniſés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment reſpectables. Un plaiſant dit avec aſſez de raiſon, que tous leurs noms pouvoient ſe graver ſur la pierre d'une bague.

276. Il eſt aſſaſſiné.

Pendant l'interrègne, les Scythes avoient inondé l'Aſie. L'empereur alla en perſonne les attaquer, & les diſſipa. Malheureuſement il avoit mis en place un de ſes parens, qui ne le méritoit point, & qui fut aſſaſſiné pour ſes violences. Les aſſaſſins ne crurent pouvoir ſe dérober au ſupplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuèrent Tacite lui-même, malgré ſes vertus. Selon quelques hiſtoriens, le chagrin & la fatigue lui attirèrent une maladie dont il mourut.

Probus lui ſuccède, & mérite l'empire.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le ſénat, après la mort d'Aurélien, étoit

étoit le fruit des circonſtances, & non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs; FLORIEN, frère du dernier, & PROBUS, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obſcurité, mais digne de ſuccéder aux Trajans. *Penſez-y bien*, dit-il aux ſoldats; *vous ſerez mécontens de votre choix; je ne ſais pas vous flatter.* Les ſoldats n'eurent point d'égard à ſes remontrances. Peu de temps après, ceux de Florien ſe repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, tuèrent l'empereur qu'ils avoient fait, pour ſe ſoumettre à celui qui méritoit leur obéiſſance.

Alors Probus écrit en termes reſpectueux au ſénat, lui repréſente l'état des choſes, & ajoute: » C'eſt à vous de juger ſi je ſuis digne de » l'empire; je vous prie d'en ordonner tout » ce que vous jugerez convenable. « Reconnu ſans peine par le ſénat, il le traite comme avoit fait Tacite, lui laiſſant pleine autorité pour le civil, & ſe réduiſant preſque au commandement militaire. Le ſénat reſpecté.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares ſortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, rempliſſoit la Gaule de ſang & de ravages. L'empereur les en chaſſa, & leur impoſa des conditions fort dures. Il exigea Les Germains chaſſés de la Gaule.

des otages & un tribut : il enleva leurs beſtiaux ; il ſe réſerva ſeize mille hommes de leur jeuneſſe, qu'il eut ſoin de diſtribuer en divers corps & en diverſes provinces. Tirer du ſecours des barbares, *pourvu qu'on le ſente, & qu'on ne l'apperçoive pas*, c'étoit ſa politique. Mais c'étoit le moyen d'apprendre l'art militaire aux barbares. Il en périt, dit-on, quatre cents mille ; & chaque tête d'officier étoit payée une pièce d'or. Si Probus eut beſoin de ce moyen pour ſauver la Gaule, que ſeroit elle devenue ſous un autre prince ?

Abſurdité de Zoſime.

Remarquons en paſſant une abſurdité de Zoſime, hiſtorien grec contemporain de Théodoſe. Selon lui, les Romains manquant de vivres, il leur tomba une pluie de blé mêlé avec l'eau, dont ils firent une proviſion de pain ſuffiſante. Plus on s'éloigne des ſiècles de la bonne littérature, plus l'hiſtoire eſt défigurée par les fables.

282.

Probus périt dans une ſédition.

Tantôt en Europe, tantôt en Aſie, Probus travailla ſans ceſſe à réprimer les barbares ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre uſurpateurs ſuccombèrent dans leurs entrepriſes. Le calme fut rétabli par-tout. Les ſoldats furent employés en temps de paix à des ouvrages utiles ; mais leur eſprit ſéditieux ne fut pas dompté. Le prince leur faiſant creuſer un canal, & deſſécher des marais, près de Sirmium, ſa patrie, ils le tuèrent

dans une ſédition. C'eſt à lui que la France, l'Eſpagne & la Hongrie, ſont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter : Probus le permit à ces trois peuples, il exerça même ſes légions à leur procurer cet avantage. La nature ſemble quelquefois n'attendre qu'une bonne loi, pour produire des tréſors. Vignes plantées.

Je remarque ſous ce règne un fait ſingulier, qui prouve de quoi les Francs étoient capables, par leur audace & leur amour de la liberté. On en avoit tranſporté un petit nombre dans le Pont, pour les punir ſans doute d'une révolte. Réſolus de s'échapper de cet exil, s'étant ſaiſis de quelques vaiſſeaux, ils paſsèrent du Boſphore à la mer Egée, ravagèrent les côtes de l'Aſie & de la Grèce, pillèrent enſuite Syracuſe, naviguèrent juſqu'au détroit de Cadix, pénétrèrent dans l'Océan, firent le tour de l'Eſpagne, côtoyèrent la Gaule, parvinrent à l'embouchure du Rhin, & regagnèrent leur pays. Ce ne pouvoient être que des hommes exercés à la navigation, & accoutumés à braver tous les périls. Audace des Francs.

Après la mort de Probus, l'armée donna l'empire à CARUS, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au ſénat : » Vous devez vous » réjouir de ce qu'on a fait empereur un membre » de votre ordre, & un citoyen de votre ville ; Carus règne peu de temps.

» nous tâcherons de paroître plus digne de votre » eſtime que des étrangers. « En effet, Claude, Aurélien & Probus, ſortis de l'Illyrie ou de la Pannonie, n'étoient pas regardés comme romains. Leur mérite n'en devoit paroître que plus grand; & c'eût été beaucoup pour Carus de l'égaler. Le temps lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, & pouſſé vivement les Perſes, il mourut dans ſa tente, ou brûlé par le tonnerre, comme le bruit en courut, ou aſſaſſiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraiſemblance.

284. Dioclétien parvient à l'empire.

Ses deux fils CARIN & NUMÉRIEN, qu'il avoit créés auguſtes, lui ſuccédèrent ſans élection. Le ſecond périt d'abord; & Aper fut ſoupçonné d'un nouveau meurtre. DIOCLÉTIEN, élu empereur, l'accuſa, le tua de ſa propre main en préſence de l'armée. Une druideſſe avoit, dit-on, prophétiſé que Dioclétien parviendroit à l'empire, quand il auroit tué un ſanglier: il crut vérifier l'oracle, à cauſe de la ſignification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin le ſervirent mieux que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Méſie ſupérieure, & auroit été pleinement victorieux, ſi les officiers dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient ſaiſi l'occaſion de ſe venger. Ils l'aſſaſſinèrent. Ce prince n'avoit

Mort de Carin.

paru à Rome, que pour s'y rendre également mépriſable & odieux.

On admira néanmoins la magnificence des jeux qu'il y donna. Le tréſor public s'épuiſoit en vains ſpectacles, en funeſtes profuſions. Comment un Carin, débauché ſans mérite, auroit-il ſu modérer cette dépenſe, après qu'on avoit vu, ſous le règne du brave & vertueux Probus, le cirque transformé en une forêt, où des milliers d'autruches, de cerfs, de ſangliers, vinrent tout-à-coup amuſer le peuple; où l'on compta le lendemain trois cents ours, deux cents lions, autant de léopards, immolés au goût ſanguinaire des ſpectateurs? Les bons princes ſuivoient en gémiſſant la coutume: les autres y ajoutoient de nouvelles folies. Spectacles à Rome.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN — CONSTANCE-CHLORE ET GALERIUS.

284. Quelle idée on doit avoir de Dioclétien.

DIOCLÉTIEN, né en Dalmatie, avoit été, ſelon quelques hiſtoriens, eſclave & affranchi d'un ſénateur. Son mérite fit ſa fortune. Il commandoit ſous Numérien, en qualité de *comte des domeſtiques*, les gardes qui compoſoient la maiſon de l'empereur; (les prétoriens, ſi redoutables par leurs continuelles révoltes, ne ſervoient plus qu'à l'armée, ou gardoient ſeulement l'extérieur du palais.) Aux talens militaires, il joignoit le génie, la politique & des vertus. On jugera par ſes actions ſi le reproche de tyrannie, que lui ont fait les auteurs eccléſiaſtiques, n'eſt point ſuſpect de partialité; & s'il y a autant de juſtice que de zèle dans les invectives contre ce prince.

Sa modération.

Dès le commencement de ſon règne, il donna la plus grande preuve de modération, puiſque après une guerre civile, victorieux & tout-puiſſant, il n'ôta ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partiſan de ſon rival.

286. Il s'aſſocie Maximien.

Comme l'empire étoit attaqué & preſſé de toutes parts, en orient & en occident, Dioclétien

crut avoir beſoin d'un appui pour le défendre. Il s'aſſocia Maximien, né d'un payſan dans la Pannonie, groſſier, féroce, mais grand capitaine. Un tel collègue ne lui fut point redoutable : il ſut par ſa prudence le diriger & le contenir. Maximien chaſſa de la Gaule ces terribles Germains, dont les incurſions ſe renouveloient ſans ceſſe. Il eut peu de peine à y réprimer les payſans révoltés, qui, ſous le nom de *Bagaudes*, commettoient d'affreuſes violences. Dioclétien n'eut pas moins de ſuccès contre les Perſes & les barbares. Cependant, les périls renaiſſant toujours après les victoires, il penſa que deux céſars, adoptés par les deux empereurs, commandant chacun une armée, ſerviroient également & à repouſſer les ennemis, & à réprimer les ſéditieux. Conſtance-Chlore & Galérius furent décorés de ce titre; l'un, petit-neveu de Claude, eſtimable par ſes qualités perſonnelles; l'autre, Dace, de vile origine, & ne connoiſſant d'autre vertu que la valeur. Le premier eut pour département la Gaule, l'Eſpagne & la Grande-Bretagne; le ſecond, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine & la Grèce. Les empereurs, ſans partager l'empire, qui ſemble avoir été un ſous deux chefs, avoient partagé entre eux l'inſpection des provinces : Maximien gouvernoit l'occident, & Dioclétien l'orient.

292. Il crée auſſi deux céſars, Conſtance-Chlore & Galérius.

Inconvéniens de ce ſyſtême de gouvernement.

Quoique ce nouveau ſyſtême eût des avantages dans les circonſtances actuelles, quels inconvéniens n'entraînoit-il pas? Outre la jalouſie & les diſcordes, preſque inévitables entre pluſieurs princes égaux, l'autorité s'affoibliſſoit en ſe partageant. Une ſeule tête ne conduiſoit plus le corps; les provinces s'accoutumoient à ne plus ſe regarder comme parties du grand tout. D'ailleurs, autant de princes, autant de cours. Chacun avoit ſes officiers, entretenus aux frais du public.

Impôts multipliés.

Les impôts devoient donc ſe multiplier, & le tréſor s'épuiſer. Lactance dit en déclamateur, qu'il y avoit plus de perſonnes à payer que de contribuables. En rabattant beaucoup d'une aſſertion ſi exagérée, on trouve encore de quoi trembler pour les peuples. Ainſi, quand les maux publics ſont extrêmes, un remède n'eſt ſouvent qu'un nouveau mal.

Thermes & autres conſtructions de Dioclétien.

Le faſte de Dioclétien, & ſa paſſion de bâtir, furent une autre ſource de dépenſes. Ses Thermes, dont les reſtes ſubſiſtent à Rome, comparées par Ammien à l'étendue d'une province, ſurpaſſoient réellement en grandeur les villes ordinaires. Nicomédie, ſon ſéjour habituel, devenoit une ſeconde Rome par la ſomptuoſité des édifices. Les finances pouvoient être mieux employées dans les beſoins de l'empire.

Cependant tout réuſſit. Julien & Achillée, deux uſurpateurs, furent abattus, celui-là en Italie, celui-ci en Egypte. A la vérité, Dioclétien abandonna un vaſte pays en Égypte, au-deſſus d'Éléphantine; mais cette poſſeſſion étoit onéreuſe plutôt qu'utile. Conſtance-Chlore ſoumit la Grande-Bretagne, où Carauſius & enſuite Allectus, avoient uſurpé le titre d'auguſte. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étoient emparés. Enfin, il releva pluſieurs villes, & rétablit la fameuſe école d'Autun, qu'il confia aux ſoins d'Euménius, habile orateur, attaché par une charge à ſa perſonne. Il lui aſſigna ſix cents mille ſeſterces d'appointemens.

Succès, malgré les abus.

Euménius à Autun.

297. Paix de quarante ans avec les Perſes.

D'un autre côté, Narsès, roi des Perſes, petit-fils de Sapor, fut entiérement défait par Galérius qu'il avoit vaincu l'année précédente. * Il demanda la paix en ſuppliant; il ſe ſoumit aux conditions qu'on lui impoſa. La Méſopotamie reſta aux Romains, & le Tigre leur ſervit de frontière.

* Après ſa défaite, il vint joindre Dioclétien à Antioche. L'empereur le punit d'une manière éclatante; il l'obligea de ſuivre ſon char, à pied, revêtu de la pourpre. C'eſt que Galérius avoit été battu par ſa faute. Pour réparer ſon honneur, il prit toutes les meſures qui pouvoient lui procurer la victoire.

Tiridate, roi d'Arménie, leur allié, fut maintenu dans la poſſeſſion de ſes états. Cette paix dura quarante ans. Selon Aurélius-Victor, le royaume de Narsès auroit été pour Dioclétien une conquête facile. Mais qu'y auroit-on gagné ? l'empire n'avoit déja que trop d'étendue. Vouloir s'agrandir, lorſqu'on pouvoit à peine ſe défendre, c'eſt à quoi un prince prudent ne devoit jamais penſer. Dioclétien en conſervant ſes propres états, & en leur procurant une paix heureuſe & durable, faiſoit plus que des conquêtes.

Les chrétiens commençoient à ſe corrompre.

Il règnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ſes entrepriſes, reſpecté de ſon collègue & des deux céſars ; obéi par-tout, & tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de perſécuter les chrétiens, il les protégeoit. L'impératrice Priſca, ſa fille Valerie, les principaux eunuques du palais, avoient embraſſé leur religion, du moins ſecrètement. Les évêques exerçoient par-tout une autorité, qui devenoit plus importante à meſure qu'elle s'étendoit ſur une ſociété plus choiſie & plus nombreuſe : à Nicomédie même les chrétiens avoient un temple ; déja l'égliſe s'enrichiſſoit par de pieuſes libéralités. » Mais, dit Eusèbe, » l'envie, l'ambition, l'hypocriſie, ſe gliſsèrent » parmi nous : nous nous faiſions la guerre, ſinon

» par les armes, au moins par les diſcours & » les écrits ; les paſteurs eux-mêmes ſe livroient » à des querelles, à des haines, les uns contre les » autres, & ſe diſputoient les premières places » de l'égliſe, comme des principautés ſéculières. « Ce témoignage prouve que de mauvais chrétiens pouvoient attirer une tempête ſur l'égliſe; & qu'on ne doit pas s'étonner de voir, même dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, tant de choſes qui affligent la religion.

303. Édit contre eux, déchiré par un zélateur.

Galérius haïſſoit tous les chrétiens, autant par ſuperſtition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, ſans obtenir d'abord ce qu'il ſouhaitoit. On aſſembla un grand conſeil, où malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit ſanguinaire. Il ordonna cependant que les égliſes fuſſent démolies, les livres ſaints brûlés ; tout chrétien privé de ſes charges, s'il tenoit un rang dans le monde, ou de ſa liberté, s'il étoit homme du peuple ; enfin, qu'ils n'euſſent action dans les tribunaux contre perſonne. Un chrétien déchira publiquement cet édit. On le punit de mort. Par un ſecond édit, les magiſtrats eurent ordre de mettre en priſon les évêques & les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zèle de la multitude.

S'il faut en croire Lactance, Galérius, pour

Rapport de

Lactance sur la persécution.

irriter l'empereur, fit mettre le feu au palais, & accusa les chrétiens de l'incendie. Mais Constantin qui étoit présent, attribue cet incendie au feu du ciel, dans un discours qu'Eusèbe nous a transmis. Une pareille autorité doit paroître plus forte en histoire que celle de Lactance, dont l'ouvrage sur la persécution ne tend qu'à prouver que dieu punit en cette vie les persécuteurs. Les historiens profanes nous manquent ici. Les témoignages, les relations, ne peuvent se comparer. Il paroît seulement certain que la persécution de Dioclétien (la dixième générale, selon l'histoire ecclésiastique) doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, & qu'au fanatisme des magistrats ou à la haine des peuples.

Elle fit beaucoup d'apostats.

Il y eut beaucoup d'apostats, au rapport d'Eusèbe : la gloire des martyrs n'en fut que plus éclatante. Les ennemis de la religion ne pouvoient triompher d'elle par les supplices; car les supplices attachoient à la vérité ceux qui aspiroient aux récompenses éternelles. Tout véritable chrétien soupiroit pour le martyre.

Dioclétien dégoûté de Rome.

Dioclétien étant venu à Rome, où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de son règne, y triompha, avec son collègue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des

jeux magnifiques & une profuſion immenſe, auxquels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où aſſiſte le cenſeur*, diſoit-il, *doivent être modeſtes*. Le peuple, incapable de goûter cette modeſtie, en fit l'objet de ſes murmures & de ſes ſarcaſmes. L'empereur partit bruſquement, au mois de décembre, d'une capitale qu'il n'aimoit point. Les rigueurs de la ſaiſon, la fatigue du voyage, lui causèrent une maladie de langueur dont il ne guérit jamais parfaitement. Elle contribua ſans doute à le dégoûter de ſa fortune.

305. Il abdique l'empire, avec ſon collègue Maximien.

Ennuyé de la grandeur & des affaires, preſſé par les ſollicitations de l'ambitieux Galérius, il ſe détermine, & engage ſon collègue à une abdication. Les deux empereurs cèdent le pouvoir ſuprême aux deux céſars, devenus dès-lors auguſtes; & pour maintenir la même forme de gouvernement, ils nomment deux nouveaux céſars, Maximin, neveu de Galérius, & Sévère; l'un & l'autre indignes de ce rang, ſoit par leur naiſſance, ſoit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage de Galérius. Maxence, fils de Maximien, & Conſtantin, fils de Conſtance-Chlore, auroient dû à tous égards être préférés; mais Galérius vouloit des céſars dont il fût le

maître : l'ambition régla ſon choix & ſacrifia le bien public.

Il vit heureux dans la ſolitude.

C'eſt un ſpectacle bien intéreſſant, que de voir Dioclétien, après un règne glorieux de vingt ans, retiré à Salone ſa patrie, cultivant ſon jardin & ſe félicitant de ſon bonheur. Ses amis l'exhortèrent de loin à remonter ſur le trône. *O ſi vous voyez*, leur répondit-il, *ces légumes que je cultive de mes mains ! vous ne me parleriez jamais de l'empire.*

Ses paroles ſur les difficultés du gouvernement.

Les paroles que Vopiſcus rapporte de lui, ſur les écueils du gouvernement, citées par Crévier, prouvent combien il connoiſſoit les écueils du pouvoir ſuprême, & combien il étoit attentif à les éviter. » Rien n'eſt plus difficile, » dit-il, que de gouverner avec ſageſſe. Quatre » ou cinq hommes ſe réuniſſent & ſe concertent » pour tromper le prince ; ils règlent ſes juge- » mens : le prince enfermé dans ſon palais, ne » voit pas la vérité ; il eſt forcé de ne ſavoir que » ce qu'ils lui diſent ; il donne les charges à » ceux qui en ſont indignes ; il éloigne des affaires » ceux à qui il devroit les confier : enfin, un bon » prince, prudent, plein de vertus, eſt vendu » par des perfides. « Le trône, conſidéré ſous ce point de vue, peut ſe perdre ſans regret.

Heureuſement pour le genre humain, les grands hommes ſavent éviter les pièges de l'adulation, & placer leur confiance avec diſcernement.

Conſtance-Chlore, étant auſſi juſte, auſſi affable & bienfaiſant, que Galérius étoit ambitieux & cruel; l'union entre les deux auguſtes devenant par-là impoſſible, ils partagèrent le domaine de l'empire, pour gouverner ſéparément leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans le partage. Sévère qui, en qualité de céſar, devoit être comme le lieutenant de Conſtance, n'agit que comme la créature de Galérius. Celui-ci, maître de l'Aſie, de l'Illyrie & de la Thrace, le fut auſſi de l'Italie & de l'Afrique, département de Sévère; & de l'Orient, depuis le mont Amanus (en Cilicie), juſqu'aux extrémités de l'Egypte, département de Maximin.

Partage inégal entre Conſtance-Chlore & Galérius

Tandis qu'il exerçoit ſa tyrannie ſur ces vaſtes régions, l'Eſpagne, la Gaule, la Grande-Bretagne, goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Conſtance n'y règnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ſes ſujets par ſon luxe, il empruntoit la vaiſſelle de ſes amis, quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de tréſors que dans

Le premier gouverne en père des peuples.

le cœur des citoyens. Auſſi n'avoit-il beſoin que d'un ſigne, pour qu'on s'empreſsât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce grand prince mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuſe contre les Pictes. Son fils Conſtantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit retenu comme otage; & où Galérius avoit deſſein de le garder comme captif. Il n'arriva que pour voir mourir ſon père. Conſtance le déclara ſon ſucceſſeur; l'armée le proclama ſans délai. Nous l'allons voir briller ſur le trône.

Il meurt à Yorck.

Conſtantin, ſon fils, lui ſuccède.

Du temps de Dioclétien, vécurent les auteurs de l'hiſtoire *Auguſte*, Capitolin, Lampride, Trébellius, Spartien, Vopiſcus, dont les mauvais ouvrages, néceſſaires faute de meilleurs, ſont d'autant plus inſuffiſans pour un corps d'hiſtoire ſuivie, qu'ils ſe contrediſent les uns les autres, & qu'aucun n'eſt bien d'accord avec lui-même. Nous l'avons déja obſervé, le bon goût diſparoiſſoit, & la vérité à ſa ſuite.

Auteurs de l'hiſtoire *Auguſte*.

La philoſophie Platonicienne avoit été remiſe en vogue par Plotin, qui du temps de Gallien ſollicita la permiſſion de bâtir une ville en Campanie, pour y réaliſer le ſyſtême de la république de Platon. Il auroit dû demander plutôt un

Plotin & Porphyre.

un déſert, loin de tout commerce avec le reſte des hommes : encore n'y auroit-il pas réuſſi ; car ſes philoſophes ſeroient devenus des hommes. Porphyre, ſon diſciple, floriſſoit à Rome ſous le règne de Dioclétien. Le chriſtianiſme n'eut point d'ennemi plus dangereux. Lorſque Conſtantin ſignala ſon zèle pour la vraie religion, il fit diſparoître l'ouvrage où Porphyre la combattoit. Nous n'en connoiſſons que des fragmens conſervés par les ſaints Pères qui l'ont réfuté.

Nouveaux Platoniciens.

Les rêveries des nouveaux Platoniciens, les êtres fantaſtiques dont ils rempliſſoient le monde, les myſtères ſuperſtitieux par leſquels ils prétendoient s'unir à la divinité même, ne ſemblent propres qu'à dégoûter les eſprits ſolides. Cependant le goût du platoniſme ſe répandit juſques parmi les chrétiens ; il fit naître une ſubtilité abſtruſe, contentieuſe, d'où naquirent une foule d'opinions, également contraires au bien de l'égliſe & à la tranquillité de l'état. Les Platoniciens ſe forgeoient une théologie myſtique, pour déguiſer ce que le paganiſme avoit d'abſurde & de révoltant. Il étoit à craindre que les chrétiens, étudiant leur philoſophie pour les combattre, ne priſſent quelques-unes

de leurs idées, & n'altéraſſent la ſimplicité de la foi évangélique par un étalage de vaine ſcience.

Fin du Tome troiſième.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE TROISIÈME VOLUME.

SUITE

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRES contre Philippe, roi de Macédoine, & contre Antiochus, roi de Syrie, page 1

ABAISSEMENT de Carthage. Triomphe de Scipion l'Africain. L'ambition de Rome s'accroît. Guerre

contre Philippe II, roi de Macédoine. Il eſt défait par Flaminius, & ſoumis à un tribut. Liberté rendue en apparence aux villes grecques. Les Etoliens, & Nabis, roi de Sparte, accuſent les Romains de mauvaiſe foi. Antiochus, roi de Syrie, ſe déclare contre Rome; mais il ne ſuit pas les conſeils d'Annibal. Sage politique de Rome pour ſe ménager des reſſources. Etat du royaume de Syrie. Mauvaiſe conduite d'Antiochus. Les Romains forcent les Thermopyles, & accablent leurs ennemis. L. Scipion, avec ſon frère l'Africain, va finir la guerre. Antiochus eſt entièrement défait à Magnéſie, en Ionie. Dures conditions que lui impoſent les Romains. Annibal pourſuivi par leur haine. Comment les Romains récompenſent les Rhodiens & Eumène leurs alliés. Ils n'agiſſoient que par ambition.

CHAPITRE II.

CATON le Cenſeur. — Guerre contre Perſée. — Injuſtice de l'ambition romaine, &c. 11

Les Romains commencent à ſe corrompre en Aſie. Sévérité exceſſive de Caton le Cenſeur. Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames. Raiſons que ſon collègue lui oppoſe. Il fait accuſer indignement Scipion l'Africain. Il fait condamner injuſtement Scipion l'Aſiatique. Il paſſe les bornes dans ſa cenſure. Par-là il ſe rend agréable au peuple. Découverte d'une ſociété de débauche. L'ambition de Rome cou-

verte de belles apparences. Mouvemens de Perſée, roi de Macédoine, contre les Romains. On lui déclare la guerre. Les Romains, quoique vaincus, veulent lui faire la loi. Paul-Emile le fait priſonnier. La Macédoine eſt ſoumiſe. Sageſſe & vertu de Paul-Emile. Les Etoliens ſubiſſent la loi, & ſont ſoumis au tribut. Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'eſt plus ménagée. Baſſeſſe de Pruſias à Rome. Conduite deſpotique des Romains à l'égard de la Syrie.

CHAPITRE III.

TROISIÈME guerre Punique. — Les Romains détruiſent Carthage, Corinthe & Numance, 23

LES différends de Maſiniſſa avec Carthage, préparent à la troiſième guerre punique. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Maſiniſſa. On les déſarme ſous prétexte de paix. On leur ordonne d'abandonner leur patrie. Le déſeſpoir leur rend le courage. Scipion Emilien ſauve l'armée, & acquiert une grande réputation. Il eſt chargé de la guerre en qualité de conſul. Il prend & détruit Carthage. Lélius & Polybe. Les Romains conſacroient par la religion les fureurs de la guerre. Imprécations contre les ennemis de la république. Carthage devoit ſuccomber tôt ou tard; pourquoi? Sa ruine funeſte aux Romains. Rome veut aſſervir la Grèce. Les Achéens prennent les armes, & ſont vaincus. Mummius détruit Corin-

the. La Grèce eſt province romaine. Les chefs-d'œuvre tranſportés à Rome, y introduiſent le goût des arts. Si les Romains avoient eu ce goût plutôt, ils auroient commis moins de barbaries. Perfidie des Romains en Eſpagne, à l'égard de Viriathe. Ils violent deux traités faits avec Numance. Scipion Emilien eſt envoyé contre les Numantins. Il détruit leur ville.

CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS ſur la milice, les mœurs, les finances & la littérature des Romains, 35

FORCE & exercices des ſoldats romains. Leurs marches. On avoit toujours des ſoldats dans le beſoin. Une ſorte d'enthouſiaſme rendoit les Romains invincibles. Récompenſes & punitions militaires. La loi Porcia éleva les ſentimens du citoyen ſans affoiblir la diſcipline. La pureté des mœurs augmentoit la population. Premier divorce dans le ſixième ſiècle de Rome. Contrats de mariage. Pluſieurs veſtales manquoient à leur vœu. Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'aſſujettiſſement de la Macédoine. Mines d'Eſpagne; butin des généraux; tributs des nations étrangères. Ignorance groſſière des Romains juſqu'au ſixième ſiècle. Premiers poëtes. Le goût des lettres s'introduit. Caton déclame contre les rhéteurs & les philoſophes. La littérature étoit cependant très-utile. Ce n'eſt point à elle qu'on doit attribuer la corruption. Remarques ſur Caton. Un Romain ſe ſignaloit en tout genre.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

TRIBUNAT de Tibérius & de Caïus Gracchus, &c. 46

ÉTAT malheureux du peuple ; ſource de diſputes avec le ſénat. Les deux frères Gracchus, & leur mère Cornélie. Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles. Toutes les terres entre les mains des riches. Tibérius propoſe de rétablir la loi Licinia. Il réuſſit, malgré toutes les oppoſitions. Il révolte les patriciens par de nouvelles entrepriſes. Violences des ſénateurs. Tibérius eſt tué avec ſes amis. Scipion Emilien inſulté pour avoir approuvé ce meurtre. Sa retraite. Il revient combattre le tribun Carbon. Sa mort. Caïus Gracchus eſt élu tribun. Son zèle pour le peuple. Ses lois pour affoiblir le ſénat. Les tribunaux transférés aux chevaliers. Politique adroite des ſénateurs, qui lui oppoſent Livius. Le conſul Opimius fait prendre les armes. Mort de Caïus ; maſſacre cruel. Les lois des Gracques abrogées ; Opimius juſtifié, & le ſénat-

triomphant. Si les Gracques aſpiroient à la tyrannie. Fin de l'illuſtre Cornélie leur mère. Révolte des eſclaves. Etabliſſement dans la Gaule. La Dalmatie ſubjuguée. Marais deſſéchés par des canaux. Belle action de l'orateur Craſſus.

CHAPITRE II.

CRIMES de Jugurtha. — Il corrompt les ſénateurs. — Guerre contre ce prince, 61

CORRUPTION affreuſe dans le ſénat. Jugurtha dénoncé à Rome pour ſes crimes. Il corrompt les ſénateurs, & ſe fait abſoudre. Il continue ſes entrepriſes criminelles. Commencement de la guerre contre Jugurtha. Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité. Scaurus, qui avoit été corrompu, juge & punit les autres coupables. Métellus continue la guerre de Numidie. Jugurtha, vaincu, ſe défend encore. Marius, lieutenant du conſul, homme dangereux. Il décrie ſon général & la nobleſſe, pour devenir conſul. On lui donne le commandement. Ses invectives contre les nobles. Métellus rappelé, & cependant honoré à Rome. Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahiſon. Rome s'enrichit encore par cette guerre.

CHAPITRE III.

INVASION des Cimbres & des Teutons. — Corruption dans la république. — Guerre ſociale, 70

INVASION des Cimbres & des Teutons. Révolution qu'ils devoient faire un jour. Marius en conſul pluſieurs années de ſuite pour les combattre. Son habileté & ſa prudence dans cette guerre. Il défait les Teutons, enſuite les Cimbres. Marius ſacrifie tout à l'ambition de dominer. Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le ſénat. Exil de Métellus. Saturninus puni de ſes fureurs. Métellus rappelé. Tout dégénéroit dans la république. Vexations des publicains. Luxe énorme des grands. Fantaiſie de l'orateur Craſſus. Lois de Druſus, qui donnent lieu à la guerre ſociale. Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux. Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens. Druſus aſſaſſiné, malgré ſa vertu. Guerre ſociale. Révolte des alliés. La politique romaine déſarme une partie des alliés en les faiſant citoyens. On en forme huit tribus, au lieu de les diſtribuer dans les anciennes. Les chevaliers dépouillés des tribunaux. Crime atroce impuni. Victimes humaines défendues.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

MARIUS & Sylla commencent la guerre civile, 81

LA guerre ſociale conduit aux guerres civiles. Sylla, diſtingué par ſa nobleſſe & par ſes talens. Il s'élève aux premières dignités. Marius lui enlève le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpicius. Sylla entre à Rome l'épée à la main. Changemens qu'il y fait. Décret de proſcription. Marius ſur les ruines de Carthage. Cinna, conſul, ſe déclare contre Sylla, & ſe fait chaſſer. Marius & Cinna aſſiègent Rome, & maſſacrent leurs ennemis. Idée générale des malheurs de Rome. Illuſtres proſcrits. Frère qui a tué ſon frère. Mort de Marius dans ſon ſeptième conſulat. L'ambition le rendit malheureux. Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

CHAPITRE II.

Expéditions de Sylla dans la Grèce & en Asie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome, 89

Mithridate, ennemi redoutable de Rome. Ses conquêtes en Asie & en Grèce. Massacre des Romains. Les Athéniens se livrent à lui. Sylla se rend maître d'Athènes, & l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits. Il remporte deux grandes victoires. Il rejète avec fierté les offres du général de Mithridate. Belles paroles de Sylla. Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria. Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate. Sylla enrichit son armée, qui se corrompt. Désordres dans Rome. Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

CHAPITRE III.

Retour de Sylla. — Ses proscriptions. — Sa dictature & sa mort, 97

Retour de Sylla. On se jette dans son parti. Il remporte plusieurs grandes victoires. Télésinus défait. Cruauté perfide envers les vaincus. Il proscrit tous ses ennemis. La cruauté poussée aux derniers excès. Ca-

tilina ſe ſignale dans la proſcription. Mort des deux conſuls, Marius & Carbon. Sylla, dictateur perpétuel. Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre. Il abdique courageuſement la dictature. Ce qui pouvoit le raſſurer dans le péril. Il meurt de ſes débauches l'année ſuivante. Lépidus renouvelle la guerre civile par ambition. Il eſt vaincu, & meurt de chagrin.

CHAPITRE IV.

GUERRE de Sertorius. — Spartacus à la tête des eſclaves. — Pompée défait les pirates, 105

SERTORIUS ſoutient encore en Eſpagne le parti de Marius. Ses talens & ſes victoires. Il réſiſte à Pompée & à Métellus. Perpenna le fait aſſaſſiner. Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate. Pompée finit la guerre. Sa vanité. Il eut les honneurs du triomphe. Révolte & guerre des eſclaves gladiateurs. Spartacus, leur général, remporte des victoires. Craſſus le défait. Pompée s'attribue l'honneur de la victoire. Il devient l'idole du peuple, malgré les profuſions de Craſſus. La loi Gabinia lui donne un pouvoir exceſſif. Il diſſipe les pirates.

CHAPITRE V.

Fin de la guerre de Mithridate. — Lucullus supplanté par Pompée, 112

MITHRIDATE avoit recommencé la guerre, & aguerri ſes troupes. Lucullus envoyé contre ce prince. Conduite & ſuccès de ce général. Il défait Tigrane, roi d'Arménie. La mutinerie de ſes troupes occaſionne des revers. La loi Manilia fait paſſer le commandement de cette guerre à Pompée. Pompée diſſimule ſon ambition en hypocrite. Il déprime les exploits de Lucullus. Leurs reproches mutuels. Retraite de Lucullus. Sa magnificence. Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie. Perfidie de ſon fils, récompenſée par les Romains. Expéditions de Pompée en Aſie. Syrie, province romaine. Il enrichit ſes ſoldats & ſes partiſans. Pompée permet tout à ſes amis.

CHAPITRE VI.

CONJURATION de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Craſſus & Céſar, 120

CONJURATION de Catilina. Le complot découvert à Cicéron. Il parvient au conſulat. Il prévient l'effet de la conjuration. Catilina vaincu & tué. Loi agraire de Rullus. Commencemens de Céſar. Son ambition ſoutenue par de grands moyens. Traits qui dévoilent ſon caractère. Il réconcilie adroitement Pompée & Craſſus pour s'appuyer de leur crédit. Triumvirat. Caton en prévoit les ſuites. Céſar fait paſſer une loi agraire plus ſage que les précédentes. Sa politique pour s'aſſurer de Pompée, & pour ſe défaire de Cicéron. Claudius opprime Cicéron. Il éloigne auſſi Caton. Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs. Craſſus défait, & tué par les Parthes. Meurtre de Claudius. Pompée, ſeul conſul. Il viole ſes lois.

CHAPITRE VII.

CONQUÊTE des Gaules par les Romains. — Pompée se brouille avec César. — Guerre civile, 133

SUCCÈS de César dans la Gaule. Sa conduite pour devenir le maître à Rome. Brouillerie ouverte entre César & Pompée. Ce dernier, par une confiance aveugle, rejète tout accommodement. César passe le Rubicon; Rome est consternée. Bataille de Pharsale. Modération du vainqueur. La cour d'Egypte fait assassiner Pompée. César donne l'Egypte à Cléopâtre. Guerre d'Alexandrie. Sa victoire sur Pharnace. Il revient à Rome, où il est le maître. Guerre d'Afrique. Caton se tue. Ce vertueux Romain manque de prudence. Sa vertu outrée.

CHAPITRE VIII.

CÉSAR devient maître de la république. — Sa mort, 144

HONNEURS exceſſifs prodigués à Céſar. Ses profuſions. Il rétablit l'ordre, & fait de bonnes lois. Il réforme le calendrier, où les pontifes avoient mis la confuſion. Ce bel ouvrage fut cenſuré. Céſar, dictateur perpétuel, après la bataille de Munda. Il irrite les républicains. Conſpiration de Caſſius & de Brutus. Courage de Porcia. Céſar eſt aſſaſſiné. Réflexions ſur ce meurtre. Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de Céſar. Les conjurés ne réuſſiſſent pas auprès du peuple. Délibération imprudente du ſénat. Fauſſe paix. Marc-Antoine ſoulève le peuple contre les meurtriers de Céſar. Il trompe le ſénat.

CHAPITRE IX.

POLITIQUE hardie d'Octavius. — Triumvirat. — Bataille de Philippes, où le parti républicain eſt détruit, 153

OCTAVIUS, adopté par Céſar, ſe déclare ſon héritier. Brouillerie ouverte entre Antoine & Octavius. Cicéron prend le parti du dernier. Quel étoit le caractère de cet orateur ? Les petits motifs l'entraînent à de grandes fautes. Il fait prodiguer les honneurs à Octavius. Antoine, vaincu, ſe joint à Lépidus. Octavius forme avec eux un triumvirat. Ils conviennent de pourſuivre les meurtriers de Céſar. Ils veulent exterminer leurs ennemis. Horrible proſcription. Octavius & Antoine marchent contre Brutus & Caſſius. Bataille de Philippes. Mort de Caſſius & de Brutus. Fautes de ces deux Romains. Réflexions ſur le ſuicide, alors ſi commun.

CHAPITRE X.

FAUTES d'Antoine utiles à Octavius. — Bataille d'Actium, & fin de la république, 164

NOUVELLES cruautés d'Octavius. Favonius exécuté. Profusions aux soldats. Antoine captivé par Cléopâtre. Chute de Lépidus. Son peu de mérite. Son orgueilleuse bassesse. Mort du jeune Pompée. Antoine se rend odieux & mépriſable. Sa conduite à l'égard des Athéniens & de Cléopâtre. Octavius se déclare son ennemi. Bataille d'Actium, suivie de la mort d'Antoine & de Cléopâtre. Octavius reste ainsi le maître de la république. Les vices produits par les richesses devoient entraîner la ruine de la liberté. Abus énormes.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONARCHIE MILITAIRE.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE d'Auguſte, juſqu'à la mort d'Agrippa, 172

IDÉE du règne d'Auguſte. Ce fut un bonheur que l'ordre s'établît après la perte de la liberté. Auguſte affecte de vouloir abdiquer. Avis d'Agrippa & de Mécène. Par cette feinte modération, il affermit ſa puiſſance. Tous les pouvoirs réunis dans ſa perſonne, ſous la forme de l'ancien gouvernement. Titre d'empereur. Le ſénat & le peuple conſervent leurs droits en apparence. Mais la liberté n'exiſte plus en effet. Diſpenſe des lois. Vertus politiques d'Auguſte, pour effacer le ſouvenir de ſes crimes. Son règne paiſible fournit peu d'événemens. Il donne ſa fille en mariage

à Aprippa. Il va en Aſie ; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains. A ſon retour, le ſénat porte la ſoumiſſion juſqu'à la baſſeſſe. Ses lois pour réprimer les vices ſont mal obſervées, par ſa faute. Il corrompt le peuple. Pilade & Bathille, hiſtrions qui font oublier le gouvernement. Réforme du ſénat, ſuivie de cabales. Précautions d'Auguſte pour ſa sûreté. Mot hardi de Labéon. Mécontens punis de mort. Dangers du gouvernement militaire.

CHAPITRE II.

GUERRE de Germanie. — Fin du règne d'Auguſte. — Lois & littérature, 183

MORT d'Agrippa. Tibère devient le gendre d'Auguſte. Guerre de Germanie. Druſus y meurt. Tibère y a des ſuccès. Auguſte refuſe le triomphe. Le temple de Janus fermé. Réglement odieux pour faire dépoſer les eſclaves contre leurs maîtres. Concuſſionnaire approuvé par l'empereur. Mort de Mécène. Ses conſeils modérés. Auguſte malheureux dans ſa famille. Retraite de Tibère. Son adoption. Conjuration de Cinna. Les ſoldats ſe plaignent pour faire augmenter leurs récompenſes. Prodigieuſes dépenſes pour les troupes. Tréſor & impôts pour cet objet. Obſervation ſur l'ère vulgaire. Révolte des barbares opprimés. Varus défait par les Germains. Tibère ſe fait honneur en Germanie. Il eſt aſſocié à l'empire. Deſpotiſme d'Au-

guſte. Loi contre les auteurs de libelles. Loi contre les célibataires, mal obſervée. La corruption y mettoit trop d'obſtacles. La nobleſſe s'aviliſſoit par les combats de gladiateurs. Mort d'Auguſte. Son règne mérite des éloges. Sa maxime ſur la guerre. Il ſut gagner les éloges des gens de lettres. Le goût étoit formé avant lui. Les Grecs ſupérieurs aux Romains en philoſophie.

TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS l'avénement de Tibère au trône, juſqu'à la mort de Germanicus & de Piſon, 196

TIBÈRE monte ſur le trône. Son caractère. Il fait aſſaſſiner le jeune Agrippa. Il ſe fait prier d'accepter l'empire. Il vouloit ſonder les ſentimens des ſénateurs. Sa modeſtie affectée. Il gouverne d'abord ſagement, de peur d'être ſupplanté par Germanicus. Sédition militaire en Pannonie. Autre ſédition en Germanie. Germanicus l'appaiſe, loin d'en vouloir profiter. Il défait Arminius. Tibère commence à faire connoître ſa cruauté. Crime de lèſe-majeſté. Accuſation de ſacrilège. Germanicus envoyé en Aſie, par la méchanceté de l'empereur. Piſon, gouverneur de Syrie. Tremblement de terre. Succès de Germanicus. Il eſt contrarié en tout par Piſon. Il meurt infiniment regretté. Piſon eſt accuſé à Rome. Son procès & ſa mort. Soupçons ſur Tibère à ce ſujet.

CHAPITRE II.

GOUVERNEMENT de Tibère, juſqu'à la conſpiration de Séjan, 206

LA conduite de l'empereur inſpire la crainte. Abus énorme des délations. L'exécution des ſentences du ſénat renvoyée à dix jours. On ſe félicite d'une révolte des Gaulois. Tibère refuſe de faire des lois contre le luxe, parce qu'il en prévoit l'inutilité. Il avoit raiſon en ce point. Moyen de bannir le luxe. L'abus des aſyles de la Grèce maintenu, avec des modifications. Servitude & baſſeſſe du ſénat. Fait de ce genre. Un fils accuſe ſon père. Procès de Crémutius Cordus, au ſujet de ſes ouvrages. Sa défenſe. Sa mort. Ses livres condamnés inutilement. L'empereur quitte Rome, & ſe retire à Caprée. Calamités accidentelles.

CHAPITRE III.

CONSPIRATION de Séjan.— Fin du règne de Tibère, 213

SÉJAN, miniſtre abſolu, aſpire à la puiſſance ſuprême. Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes. Ses crimes pour anéantir la famille impériale. Son ſuccès. Séjan conſpire contre la vie de l'empereur. Manière

adroite dont Tibère ſe défait de Séjan. Perfidie des amis de Séjan. Tibère ſe livre ſans ménagement à la cruauté. Délations affreuſes. Maſſacre des gens ſuſpects. Il balance ſur le choix de ſon ſucceſſeur, & ne décide rien. Caïus Caligula. Tibère eſt aſſaſſiné par Macron. Loué par Velleïus Paterculus. L'ame des grands s'avilit, quand le peuple ceſſe d'élire les magiſtrats.

CAÏUS, ſurnommé CALIGULA.

221

CALIGULA eſt d'abord chéri, quoiqu'indigne. Il fait quelques actions de bon prince. Mais il prodigue tout pour flatter le peuple. Il devient un monſtre de tyrannie. Sa démence. Ce qu'on doit penſer des faits rapportés par Suétone. Trait de cruauté. Expéditions militaires ridicules. Meurtre de Caligula. Obſervations ſur les hiſtoriens de Caligula.

CLAUDE.

226

LES ſoldats proclament Claude, qui trembloit d'être tué. Claude incapable de règner. Sa bonté produit du bien au commencement. Etrennes abolies. Défenſe de faire héritier l'empereur. Il eſt bientôt l'eſclave de Meſſaline & des affranchis. Comment Meſſaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu ſéduire. Conſpiration découverte & punie au gré des affranchis. Narciſſe dans le ſénat. Mort d'Arria & de Pétus. Expédition dans la Grande-Bretagne. Narciſſe inſulté par les troupes. La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie. Claude fait des ordonnances ridicules, & quelques-unes de bonnes. Il règle le payement des avocats. Si cette profeſſion pouvoit alors être gratuite. Les étrangers admis parmi les citoyens & dans le ſénat. Si ce fut un bien ou un mal. Peu de Romains parmi une infinité de citoyens. Meſſaline épouſe Silius, ſans que ſon mari le ſache. Elle eſt miſe à mort. Claude épouſe ſa nièce Agrippine, & le ſénat approuve ce mariage. Ambition d'Agrippine; comment elle procure l'empire à Néron. Sénèque & Burrhus à la cour. Domitia condamnée pour magie. L'empereur empoiſonné par ſa femme. Il avoit livré les provinces aux financiers. Honneurs rendus à Pallas, vil affranchi. Rhadamiſte, roi d'Arménie par ſes crimes. Rome avilie. Progrès de cet aviliſſement.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS l'avénement de Néron au trône, juſqu'à la guerre de Bretagne, 238

APOTHÉOSE ridicule de Claude. Sénèque y avoit contribué, & s'en moque. Néron commence bien, parce que Sénèque & Burrhus gouvernent pour lui. Les commencemens du règne en impoſoient. Néron corrompu veut ſe défaire de Britannicus. Il l'empoiſonne, & maltraite Agrippine. Ses courſes nocturnes. Le gouvernement ſe ſoutient; mais ne peut ſe ſoutenir long-temps. Poppée inſpire à Néron le parricide. Néron fait aſſaſſiner ſa mère Agrippine. Artifice pour ce meurtre. Burrhus & Sénèque conſultés. Ils calment les remords de l'empereur. Signes ſuſpects de la colère céleſte. Néron ſe livre à des amuſemens ridicules. Jeux néroniens. Pantomimes. Goût dépravé des Romains.

CHAPITRE II.

GUERRE de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome, juſqu'à la première conſpiration, 247

RÉVOLTE dans la Grande-Bretagne. Conquête de l'île de Mona. Suétonius défait la reine Boadicée. Rappel de ce général. Quatre cents eſclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué ſon maître. Combien la juriſprudence étoit barbare en ce point. Crime de lèſe-majeſté renouvelé. Mort de Burrhus, & retraite de Sénèque. Meurtre d'Octavie, & autres crimes de Néron. Débauches affreuſes. Incendie de Rome. Nouveau palais de Néron. Projet de canal, ruineux & impoſſible. Les chrétiens accuſés de l'incendie, & punis cruellement.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Néron, 254

CONSPIRATION de Piſon & d'Épicaris. Courage de quelques-uns des conjurés. Sénèque forcé de s'ouvrir les veines. Il eſt un mauvais modèle. Mort de Lucain. Mort de Pétrone, de Soranus & de Thraſéa. Procès remarquable du dernier. Son ſtoïciſme. Tiri-

date à Rome courtiſe Néron & le mépriſe. Corbulon condamné, parce qu'il étoit un grand homme. Vologèſe rejète une invitation de l'empereur. Voyage ridicule de Néron en Grèce. On le flatte baſſement à ſon retour. Révolte de Vindex & de Galba. Mort de Vindex, & modération de Virginius. Néron ſe livre à la peur. On le condamne à mort. Il ſe tue avec peine. En lui s'éteint la famille d'Auguſte.

GALBA.—OTHON.—VITELLIUS.

262

GALBA, maître de l'empire, fait de grandes fautes. Il s'attire la haine des ſoldats. Il donne lieu aux plaintes du peuple. Injuſtices. Mauvaiſe économie. Galba adopte Piſon, & lui donne de ſages conſeils. Othon forme le projet d'uſurper l'empire. Les prétoriens le proclament. Fin de Galba & de Piſon. Vitellius proclamé en Germanie. Ses vices. Reſſources d'Othon. On ne connoiſſoit plus la guerre à Rome; on s'y prépare mal. Bataille de Bédriac, déciſive pour Vitellius. Carnage dans les guerres civiles. Othon ſe tue après un règne de trois mois. Vitellius ſe rend odieux & mépriſable. Qui étoit Veſpaſien, & comment il avoit fait ſa fortune. Oracles en ſa faveur. Veſpaſien eſt fait empereur en Orient. Bataille & priſe de Crémone. Stupidité de Vitellius dans le danger. Il fait un traité honteux pour vivre. Il ſe dépouille de toute marque de commandement. Le

peuple s'y oppoſe. Terrible ſédition. Primus, général de Veſpaſien, prend Rome. Fin tragique de Vitellius.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée & priſe de Jéruſalem. 273

VESPASIEN reconnu. Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie. Explication de ce fait. Il gouverne en bon prince. Mais on lui reproche de l'avarice & des concuſſions. Emploi qu'il faiſoit de l'argent. Il bannit les philoſophes, comme ennemis de la monarchie. Exil d'Helvidius Priſcus. Révoltes des Bataves & des Gaulois, réprimées. Claſſicus. Civilis. Cérialis. Etat de la Judée. Révolutions dans ce pays. Préjugés & enthouſiaſme des Juifs. Siège de Jéruſalem. Excès des Zélateurs. Obſervation ſur Josèphe. Mort de Veſpaſien. Plaiſanterie ſur l'apparition d'une comète. Dénombrement. Vieillards.

TITUS.

282

TITUS ſacrifie les plaiſirs au devoir. Sa bienfaiſance. Economie généreuſe. Il donna des fêtes, mais il ſoulagea le peuple. Il ne fit mourir aucun Romain. Sa mort. Terrible éruption du Véſuve. Pline le Naturaliſte.

DOMITIEN.

286

DOMITIEN, inſenſé & méchant. Trait de ſa méchanceté. Il excite & récompenſe les délateurs. Il bannit les philoſophes, &c. Tout trembloit. Domitien aſſaſſiné. Agricola illuſtre ſous ce règne. Son teſtament. Hiſtoire d'Apollonius de Tyane. Ses conſeils à Veſpaſien. Accuſé à Rome. Sa mort. Abſurdités de ſon hiſtoire.

NERVA.

291

NERVA vertueux, mais foible. Les prétoriens abuſent de ſa foibleſſe, & il adopte Trajan.

TRAJAN.

293

TRAJAN gouverne en chef de la république. Belle maxime. Délateurs réprimés. Economie & diminutions d'impôts. Pantomimes chaſſés & rappelés. Titre de *Très-bon*, donné à Trajan. Les Daces, qui avoient ſoumis les Romains au tribut, ſont ſubjugués. Pont du Danube. Colonne Trajane. Conquêtes inutiles de Trajan en Aſie. Il meurt en Cilicie. Trajan fut-il perſécuteur des chrétiens ? Lettre de Pline en leur faveur. Réponſe de Trajan. Les Plines, Tacite, Juvénal, Plutarque.

ADRIEN.

299

ADRIEN ſe fait proclamer par les ſoldats. Sa conduite équivoque. Il abandonne les conquêtes de Trajan, & préfère la tranquillité de l'état. Ses vertus apparentes. Il devient injuſte. Retraite de Similis. Adrien fait de bonnes lois. Son édit perpétuel. Il veille à l'adminiſtration de la juſtice. Il maintient la diſcipline militaire. Il parcourt l'empire. Sa lettre ſur les Egyptiens, les Juifs & les Chrétiens. Révolte des Juifs. Ils ſont exterminés ou diſperſés. Adrien adopte Antonin, & meurt. Jalouſie d'Adrien pour les gens de lettres. Trait de Favorin. Florus, Suétone, Arrien, Epictète.

ANTONIN.

305

VERTUS d'Antonin. Quelques traits qui peignent ſes ſentimens. Son bien eſt celui de l'état. Penſions ſupprimées. Lois remarquables. Mort de l'empereur.

MARC-AURÈLE.

308

MARC-AURELE élu avec Vérus par le ſénat. Le premier trop généreux à l'égard de l'autre. Excès de Vérus. Conduite admirable de Marc-Aurèle. Il n'outroit point la ſageſſe. Il marche avec Vérus contre les Germains. Mort de Vérus. Guerre de Pannonie. Légion *fulminante ;* miracle douteux. Paix accordée aux Germains. Révolte de Caſſius. Bonté exceſſive de l'empereur pour ſa femme Fauſtine, & pour Commode ſon fils. Mort de Marc-Aurèle. Le ſtoïciſme en vigueur. Les maximes de Marc-Aurèle. Impoſteurs ſous le manteau de philoſophes. Pérégrin & Alexandre, dépeints par Lucien. Celſe, Empiricus, Apulée, Galien. Les chrétiens perſécutés dans la Gaule.

COMMODE.

318

COMMODE révolte par ſes vices & ſa tyrannie. Conſpiration de ſa ſœur. Conjuration de Pérennis, découverte par un philoſophe cynique. Affranchi, vil & odieux miniſtre. Cruautés, débauches & baſſeſſes de l'empereur. Le tyran aſſaſſiné par ſa concubine. Aviliſſement des Romains.

PERTINAX. — DIDIUS JULIANUS.

323

PERTINAX élevé à l'empire par les ſoldats. Sageſſe de ſon gouvernement. Les prétoriens l'aſſaſſinent. Ils mettent l'empire à l'enchère. Trois empereurs à-la-fois, Didius, Niger & Septime Sévère. Sévère marche à Rome, & ſe délivre de Didius. Didius exécuté.

SEPTIME SÉVÈRE.

327

SEPTIME SÉVÈRE reçoit mal les ſénateurs, & il caſſe les prétoriens. Il jure de ne point faire mourir de ſénateur, mais ne tient point parole. Niger vaincu & tué en Aſie. Sévère ſe défait d'Albin qu'il avoit créé céſar. Mort d'Albin. Sévère ſe livre à la cruauté, en flattant le peuple & les ſoldats. Plautien le gouverne, comme Séjan avoit gouverné Tibère. Chute & mort de ce favori. Caracalla & Géta, méchans fils de l'empereur. Il les conduit dans la Grande-Bretagne, où il a peu de ſuccès. Il pardonne à Caracalla, qui a voulu l'aſſaſſiner.

Mort de Sévère. Maxime qu'il donnoit à ſes deux fils. Tertullien, & autres auteurs. Décadence du goût.

CARACALLA ET GÉTA. — MACRIN.

375.

CARACALLA & Géta règnent enſemble, & ſe déteſtent. Le premier aſſaſſine ſon frère. Il commet d'horribles cruautés. Meurtre de Papinien. Il ne ménage que les ſoldats. Droit de cité accordé à tous les ſujets. Maſſacre d'Alexandrie. Expéditions ridicules de Caracalla. Macrin le tue, & prend ſa place. L'uſurpateur, mépriſable & odieux. Mæſa fait proclamer Héliogabale, ſon petit-fils.

HÉLIOGABALE.

380

HELIOGABALE eſt un monſtre. Il aſſaſſine Gannys, ſon gouverneur. Il crée un ſénat de femmes. Ses débauches. Ses ſuperſtitions. Il eſt aſſaſſiné.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

383.

ALEXANDRE commence bien, malgré ſa jeuneſſe. Ses vertus. Il donne trop de puiſſance au préfet du prétoire. Licence des prétoriens. Artaxerxès rétablit l'empire des Perſes. Les Parthes diſparoiſſent. Il revendique les provinces conquiſes par les Romains. Alexandre va l'attaquer, & rétablit la diſcipline. Contradictions des hiſtoriens. Guerre de Germanie. Maximin, d'origine barbare, veut détrôner Alexandre, & le fait aſſaſſiner. Vénération d'Alexandre pour les grands hommes. Il ne vouloit pas qu'on vendît les charges. Vendeurs de fumée. On tombe dans l'ignorance. Derniers juriſconſultes. Dion Caſſius & Xiphilin.

SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE SÉVÈRE,
jusqu'à AURÉLIEN.

391.

ÉTAT affreux de l'empire pendant cinquante ans. Tyrannie de Maximin, suivie de révoltes. Les deux Cordiens. Meurtre de Maximin. Maxime & Balbin tués aussi. Mysithée gouverne sagement sous Gordien III. Sapor est repoussé ; Mysithée meurt. Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire. Dèce, empereur ; Philippe tué. Prostitutions contre nature, défendues. Les Goths passent le Danube. Révolte contre Dèce. Guerres civiles. Irruption des barbares. Valérien, prisonnier de Sapor. Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien. Sous le règne de Gallien son fils, tout est calamité & révoltes. Empereurs, proclamés en grand nombre. Postume. Odenat & Zénobie. Gallien assassiné. Il avoit réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats. Claude règne avec gloire. Irruption des Goths en Europe. Ils laissent les livres aux Athéniens. Claude les défait, & meurt.

AURÉLIEN.

402

AURÉLIEN en guerre avec les barbares. Zénobie le brave, elle eſt vaincue & priſonnière. Mort de Longin. Tout l'empire ſoumis à Aurélien. Son triomphe. Il perd ſa modeſtie. Largeſſes pour gagner le peuple. Il en réſultoit du mal. Bon gouvernement d'ailleurs. Orléans & Dijon, ouvrages d'Aurélien. Il eſt aſſaſſiné.

TACITE. — PROBUS, &c.

juſqu'à DIOCLÉTIEN.

407

L'ARMÉE & le ſénat ſe renvoient mutuellement l'élection d'un empereur. Tacite règne en prince vertueux. Son reſpect pour l'hiſtorien Tacite, & pour les bons empereurs. Il eſt aſſaſſiné. Probus lui ſuccède, & mérite l'empire. Le ſénat reſpecté. Les Germains chaſſés de la Gaule. Abſurdité de Zoſime. Probus périt dans une ſédition. Vignes plantées. Audace des Francs. Carus règne peu de temps. Dioclétien parvient à l'empire.

DIOCLÉTIEN

ET MAXIMIEN.

CONSTANCE-CHLORE

ET GALÉRIUS.

414

QUELLE idée on doit avoir de Dioclétien. Sa modération. Il s'associe Maximien. Il crée aussi deux césars, Constance-Chlore & Galérius. Inconvéniens de ce système de gouvernement. Impôts multipliés. Thermes & autres constructions de Dioclétien. Succès, malgré les abus. Euménius à Autun. Paix de quarante ans avec les Perses. Les chrétiens commençoient à se corrompre. Edit contre eux, déchiré par un zélateur. Rapport de Lactance sur la persécution. Elle fit beaucoup d'apostats. Dioclétien dégoûté de Rome. Il abdique l'empire, avec son collègue Maximien. Il vit heureux dans la solitude. Ses paroles sur les difficultés du gouvernement. Partage inégal entre Constance-Chlore & Galérius. Le premier gouverne en père des peuples. Il meurt à Yorck, Constantin, son

fils, lui ſuccède. Auteurs de l'hiſtoire *Auguſte*. Plotin & Porphyre. Nouveaux Platoniciens.

Fin de la Table des Matières du troiſième Volume.

.637.11

Digitized by Google